

¶ HUMANISTICA LOVANIENSIA

— 3 —

L'HUMANISME BELGE

DU MÊME AUTEUR

L'Humanisme Belge à l'époque de la Renaissance. Études et Portraits (Première série). — Bruxelles-Paris, G. Van Oest et C^{ie}, 1910, 1 vol. in-8° de 174 pages.

L'HUMANISME BELGE

A L'ÉPOQUE

DE LA RENAISSANCE

ÉTUDES ET PORTRAITS

DEUXIÈME SÉRIE

PAR

ALPHONSE ROERSCH

PROFESSEUR ÉMÉRITE DE L'UNIVERSITÉ DE GAND



LOUVAIN

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE

UYSTPRUYST, éditeur

1933

AVANT-PROPOS

Je réunis ici, après les avoir soigneusement revues et mises à jour, une série d'études qui, depuis quelque dix ans, ont paru séparément de différents côtés. Comme elles se soutiennent et s'éclairent réciproquement, elles ont tout à gagner, je crois, à se trouver ainsi rapprochées.

Ces notices constituent la suite toute naturelle du volume que j'ai publié sous le même titre, en 1910, et aussi des deux plaquettes que j'ai consacrées, en 1925 et en 1926, à Érasme et à Juste Lipse (1). Le tout envisage sous ses aspects divers un seul et même sujet et le lecteur y puisera, je l'espère, une vue exacte et complète de ce que fut l'humanisme belge à l'époque de la Renaissance.

Pour arriver à ce résultat, je ne me suis épargné aucune peine. J'ai dépouillé tous les volumes imprimés et tous les manuscrits qui m'ont paru susceptibles de me fournir des renseignements sur les personnages dont j'ai retracé l'existence. J'ai cherché dans les dépôts d'archives un supplément d'information qui, on s'en convaincra facilement, n'a été nullement négligeable.

(1) Bruxelles, Maison du Livre, 40 et 27 pages in-8°.

Avant de livrer ces pages à la publicité, j'ai le devoir de remercier les savants belges et étrangers qui ont bien voulu me prêter leur concours et enrichir ma documentation.

M. P.-S. Allen, d'Oxford, m'a fait tenir une lettre inédite de Liévin Algoet et mon collègue F. Van Ortroij m'a obligeamment communiqué tout le dossier qu'il avait réuni sur ce géographe.

Le regretté G. Des Marez et M. Paul Bonenfant, archiviste des Hospices de Bruxelles, ont identifié, à ma demande, l'emplacement du palais de Transsylvanus à Bruxelles et le site de Houthem où il a résidé.

M. le vicaire-général de Schrevel, à Bruges, et M. R.-A. Parmentier, archiviste de la ville de Bruges, m'ont permis d'ajouter d'intéressants détails à la biographie d'Antoine de Sconhove en dépouillant, à mon intention, le fonds des testaments et les archives du chapitre de Saint-Donatien à l'évêché de Bruges.

D. Amalio Huarte y Echenique, des Archives nationales de Madrid, et M. Marcel Bataillon, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger, ont fait de même en ce qui concerne Vasaeus : ils m'ont fourni de nombreuses notes tirées des archives de l'Université de Salamanque.

M. Joachim de Carvalho, professeur à l'Université de Coïmbre, et feu Eugène Frankignoulle m'ont été d'un grand secours dans mes recherches sur Clénard, et je n'aurais jamais pu traduire convenablement certains passages de la lettre à Jérôme Aléandre sans l'amicale assistance de M. le chanoine F. Claeys-Bouuaert, vicaire-général à Gand.

Enfin, j'ai eu constamment recours à la compétence en matière de numismatique de M. Marcel Hoc, conservateur à la Bibliothèque royale de Belgique, et je dois d'utiles renseignements sur le sculpteur Chanterene à M. Paul Vitry, conservateur au Musée du Louvre.

Toute ma gratitude va aussi à mon excellent collègue M. le chanoine H. de Vocht, professeur à l'Université de Louvain, qui a bien voulu m'offrir l'hospitalité dans sa collection si appréciée des « Humanistica Lovaniensia ».

A tous ceux qui m'ont si puissamment aidé, j'adresse un cordial souvenir et un affectueux merci.

CHAPITRE I

MÉPRISE ET QUIPROQUO

GÉRARD RYM

En 1882, Adalbert Horawitz, membre de l'Académie impériale de Vienne, a publié dans les *Bulletins* de la dite Compagnie une étude intitulée « Érasme de Rotterdam et Martin Lipsius, contribution à l'histoire de la science en Belgique » (1), qui fut fort remarquée.

Le savant autrichien y donnait, d'après un manuscrit en sa possession, d'importants fragments de la correspondance inédite du célèbre moine augustin Martin Lipsius, le grand oncle de Juste Lipse. Notamment une série de pièces concernant un jeune érudit gantois que l'éditeur présentait en ces termes :

« Martin Lipsius a surtout été apprécié par un jeune poète »
» qu'il prisait lui-même beaucoup et sur lequel je n'ai pu, jus-
» qu'à présent, découvrir aucun renseignement biographique
» ou bibliographique. Je veux dire : Gérard Rivius de Gand.
» Le jeune homme éprouve à l'égard de l'aimable savant une
» profonde inclination, un véritable enthousiasme, et ces
» sentiments se traduisent en effusions poétiques. Rivius était
» pauvre. Il ne possédait d'autre bien que l'amour de la
» science et la noble fierté d'être traité en ami par des hommes
» éminents. Il sait apprécier la chose : dans ses poèmes, il ne
» célèbre pas seulement Martin, mais aussi son parent, mort
» prématurément, l'avocat bruxellois Jodocus Lipsius ».

* * *

De Gérard Rivius, de ce pauvre et intéressant jeune homme, Horawitz reproduit la prose et les vers, et ces derniers lui

(1) Voir indications bibliographiques à la fin du chapitre.

paraissent si remarquables qu'il estime que Hofmann Peerlkamp aurait pu en parler dans son ouvrage « sur les poètes belges ayant écrit en latin » (1). On se demande, d'ailleurs, comment il aurait pu le faire, le livre du savant hollandais ayant paru en 1822 et les pièces dont il s'agit étant demeurées inédites jusqu'en 1882.

Pour le reste, Horawitz n'a pas réussi à pénétrer plus avant dans l'intimité du jeune versificateur. Il a songé un moment à identifier celui-ci avec un libraire nommé Gérard (*Gerardus bibliopola*), dont il est fait mention dans la correspondance d'Érasme ; puis, écartant cette hypothèse, il a renoncé à connaître davantage le mystérieux personnage.

Or, un détail, un seul, aurait pu mettre l'auteur sur la voie : son manuscrit, il nous le dit lui-même, porte constamment la leçon *Rimus* et non pas *Rivius*. La forme *Rivius* résulte d'une correction qui n'apparaît que dans les notes marginales (2).

Néanmoins, Horawitz s'est prononcé — assez arbitrairement, il faut en convenir — pour la lecture *Rivius*, et c'est ce qui lui a porté malheur. Car, si le Gantois Gérard Rivius est complètement inconnu, Gérard Rymus (Rymius) ou Rym, de Gand, fut, au contraire, un personnage considérable.

Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir l'ouvrage que Sanderus a consacré aux Gantois « illustres dans la science » (3). On y lit ce qui suit. Je traduis :

« Gérard Rymius, de l'antique et noble famille gantoise des
 » Rym, fut un homme qui, par son mérite transcendant,
 » aurait pu rendre ses ancêtres célèbres, si leur propre noblesse
 » ne les avait déjà illustrés. Il écrivit en mètres héroïques un
 » poème élégant et érudit sur quelques actions remarquables
 » de ses aïeux. J'ai vu cet opuscule en manuscrit dans les
 » papiers de Denis Harduyn. Son épitaphe en l'église Saint-
 » Michel est conçue comme suit : A très illustre Seigneur, issu

(1) *De vita ac doctrina Belgarum qui latina carmina composuerunt*, Bruxelles, 1822.

(2) HORAWITZ, *op. cit.*, p. 669, en note : « Im Codex steht zwar immer *Rimus*, die Marginalnote bessert aber stets *Rivius* aus ».

(3) A. SANDERUS, *de Gandavensibus eruditionis fama claris libri tres*, Anvers, 1624, p. 47.

» d'ancienne et noble famille, Gérard Rymius, fils de Philippe,
» seigneur d'Eeckenbeke, conseiller ordinaire du roi des
» Espagnes au Conseil de Flandre... Il mourut, le 3 décembre
» 1570, à l'âge de soixante-treize ans ».

*
* * *

Né à Gand en 1497, Gérard Rym, que Sanderus vient de nous présenter en termes si flatteurs, appartenait à un des lignages les plus illustres du patriciat gantois. Ses ancêtres se disaient issus des seigneurs saxons que Charlemagne avait autrefois amenés en Flandre. Plusieurs d'entre eux jouèrent un rôle considérable dans l'histoire de la cité gantoise.

Au xv^e siècle, Baudouin Rym, qui fut premier échevin de la Keure (1), prit une part active à la révolte de Gand contre Philippe le Bon et fut chargé par ses concitoyens de négocier avec Charles le Téméraire. Il mourut vers 1473. Un peu plus tard, Guillaume Rym, « saige homme et malicieux » au dire de Comines, « idolle et dieu des Gantois » selon Olivier de la Marche, « fut le principal conducteur de toutes rebellions » contre Maximilien d'Autriche. Aussi Louis XI le fit-il « pratiquer » par Philippe d'Esquerdes, maréchal de l'armée de Flandre. En 1482, Guillaume fut un des députés que les États de Flandre envoyèrent auprès du roi de France en vue du mariage de Marguerite d'Autriche avec le Dauphin. Il assista, en juin 1483, à la cérémonie des fiançailles, négocia en 1484 un traité de commerce avec l'Angleterre et signa en 1485 une alliance avec la France. Il périt la même année sur l'échafaud.

L'existence du personnage qui nous occupe ici en ordre principal fut heureusement moins tumultueuse et moins mouvementée. Gérard fut un magistrat de profond savoir et de

(1) Les échevins de la Keure jugent et administrent la ville, d'après la Keure ou loi (règlement, ordonnance) du prince. Ce sont les échevins du « haut banc », les échevins par excellence. Voir : H. PIRENNE, *Hist. de Belgique*, t. I, 3^e éd. (Bruxelles, 1909), p. 194-195. — V. FRIS, *Hist. de Gand*, Gand, 1913, p. 55. — « La « paix urbaine » est une « Keure », parce qu'elle a été demandée, « choisie » par la bourgeoisie ; elle est une « loi », parce qu'elle est ratifiée par le comte et garantie par lui » (H. Pirenne).

grande autorité. Son dernier biographe, le regretté Victor Fris, écrit : « Il n'était pas moins versé dans les Saintes Écritures que dans le droit, ce qui, à cette époque de controverses religieuses, lui gagna particulièrement l'estime de ses concitoyens ».

Les Rym possédaient, d'ailleurs, d'autres titres encore à l'influence et à la notoriété que les services rendus dans les fonctions publiques. Ils détenaient en Flandre d'importantes propriétés et l'on a souvent prétendu que la vieille rue des Régnesses, située au cœur de la ville de Gand et qui n'a disparu que dans les dernières années du xix^e siècle, tirait son appellation (Rymgasse, Rymenesse) du nom de la famille Rym, qui, au xiv^e siècle, y possédait un *steen* ou maison-forte.

*
* * *

Mais, dira-t-on, que peut avoir de commun l'opulent patricien gantois avec le modeste correspondant de Martin Lipsius qui n'avait d'autre bien que l'amour de la science et la bienveillance que lui témoignaient de généreux érudits ? — N'y a-t-il pas là quelque erreur ou quelque confusion ? — Il y a erreur, en effet. Mais celle-ci a été commise par Horawitz lui-même. A relire attentivement les lettres qu'il publie de Gérard Rivius *alias* Rimus, on s'aperçoit bientôt qu'il ne les a pas comprises. Nos humanistes écrivaient volontiers... avec le sourire, comme nous disons aujourd'hui : il paraît qu'on ne s'en est pas toujours aperçu.

Oui, Rimus est pauvre, sans ressources, insolvable. Il est le débiteur de Martin Lipsius et n'a pour lui que sa bonne volonté (1). Mais sa pauvreté n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Elle est, comment dirai-je,... toute littéraire ; son indigence est spirituelle. Tandis que son correspondant est comblé des biens de l'esprit, il en est, lui, totalement dépourvu. Il le répète avec une modestie charmante et si persuasive qu'il a convaincu Horawitz lui-même, lequel ne s'est pas aperçu de

(1) HORAWITZ, *op. cit.*, p. 694 : « Iure enim optimo me in aere tuo esse cognosco : at pauperem, at exilis rei, at non soluendo, cui pro opibus adest animus, pro beneficiis uoluntas », etc.

la plaisanterie. Quel triomphe pour l'innocent badinage du jeune homme !

* * *

Quelle est, en effet, la nature de la dette que Gérard Rym a contractée envers le riche créancier... qui résidait, remarquons-le, dans un couvent, celui des Augustins du Val Saint-Martin à Louvain ? — Il lui a emprunté un Aristote de la bibliothèque du monastère et il l'a conservé fort longtemps.

Voici qu'il le restitue. Le livre est sain et sauf : « Hic est liber, saluus, integer, sospes, nihil in eo uel culpa uel negligentia ruptum aut rasum ». Mais il ne suffit pas de rendre, il faut pouvoir remercier. « Restat igitur beneficentiæ tuæ præmium ». Comment faire ? — Par l'envoi d'un poème, le cadeau fût-il même indigne du destinataire :

« Pour que je n'arrive pas les mains vides, après avoir éprouvé ta générosité, accepte ces quelques vers qui respirent la pauvreté et le dénuement de leur auteur, accepte-les comme tu as accoutumé de recevoir toutes choses de la part de tes amis... »

« Reçois ces pauvres versiculets de la trop pauvre veine de Gérard. Je sais que des choses plus splendides te conviennent. Mais puisqu'il nous est refusé de donner selon notre vouloir, donnons ce que nous avons la faculté d'offrir ».

« ...Cape pauperes Gerardi
Venae uersiculos tenerioris.
Noui splendidiora te decere :
At quum quod uolumus dare negatum
Demus quod dare nostra fert facultas (1) ».

A bon entendeur, salut ! Chacun donne suivant ses moyens. Et notre humaniste de reprendre le même thème, en un autre endroit (2), en termes moins voilés cette fois : « hinc mea paupertas (hanc dico curtam animi supellectilem)... »

Voilà donc une identification qui paraît certaine. Le correspondant de Martin Lipsius n'est autre que Gérard Rym,

(1) HORAWITZ, *op. cit.*, p. 694.

(2) HORAWITZ, *op. cit.*, pp. 697-698, lettre 18.

patricien gantois, riche des biens de la terre, mais pauvre de science... ou, tout au moins, se prétendant tel.

Au demeurant le savant religieux n'en croit pas un mot. Il a recours à l'érudition de son ami :

« Il est une question pour laquelle, si je ne me trompe, ton » concours peut m'être utile. Tu vois ma confiance en toi. Pour » me trouver, si tu le désires, le moment favorable sera entre » une et deux heures après-midi. Si tu n'es pas libre demain, » veux-tu bien désigner le jour toi-même (1)... »

Mais, dans son humilité voulue, le jeune seigneur demeure inébranlable. Il s'obstine, il se défend : « Le concours que tu » sollicites de moi, à la fin de ta lettre, tu le demandes » vraiment avec autant d'ingénuité que de modestie, étant » donné ton mérite. Mais je crains bien que ce ne soit en vain. » C'est moi qui ai tout à fait besoin des autres. Et qui donc » demanderait des vêtements à un homme nu ? — Il ne peut » enrichir les autres celui qui est lui-même tout entier sans » ressources (2) ».

Il paraît inutile d'insister. Si je me suis permis de relever la méprise de Horawitz, c'est que les erreurs, on le sait, ont la vie dure : je trouve, en raison d'une lettre particulièrement intéressante de Rym concernant les *Loci communes* de Melanchthon, l'humaniste gantois Gérard Rivius, qui n'a donc jamais existé sous ce nom, cité dans les excellents ouvrages de Félix Nève et de H. De Jongh, cité aussi dans le savant volume de Förstemann et Günther.

*
* * *

Restituer à Gérard Rym la paternité des pièces publiées par Horawitz, c'est, du même coup, reconstituer son héritage littéraire et compléter fort utilement sa biographie. Il y a ici, de sa main :

1° Six pièces de vers, dont deux poèmes de 45 et de 87 vers en l'honneur de Martin Lipsius et deux épitaphes (10 et 12 vers) de Josse Lipse, avocat à Bruxelles.

(1) HORAWITZ, *op. cit.*, p. 696.

(2) HORAWITZ, *op. cit.*, p. 699.

2° Neuf épîtres à Martin Lipsius (1).

Ce sont-là autant d'œuvres de jeunesse. Elles ont été écrites par Rym à l'âge où l'on s'épanche volontiers auprès d'un maître ou d'un ami : elles contiennent de précieuses indications sur ses sentiments, sur son caractère, sur ses aspirations.

Ces lettres ne sont pas datées, mais l'une d'elles a été certainement écrite — comme l'indique son contenu — en 1523. Les autres sont de la même époque. Rymius avait alors vingt-six ans. Il terminait à Louvain de fortes études. Nous savons maintenant où il puisa cette connaissance approfondie des Saintes Écritures qui a frappé son dernier biographe.

Il n'était pas moins versé dans les lettres profanes. Il lisait et relisait auteurs grecs et latins. Sa prose et ses vers nous donnent une très haute idée de sa culture et, s'il faut en juger par lui — *ab uno disce omnes* — de celle des membres du Conseil de Flandre au xvi^e siècle (2).

« Bien que, à t'entendre, tu sois pauvre, sans ressources, » insolvable, lui écrivait Martin Lipsius, bon juge en ces matières, pour moi, au contraire, tu es tout à fait dans l'opulence. Mon Gérard, bien que je sois un moine parmi les moines — et ce sont gens à qui presque tout le monde prête de l'impudence — j'étais couvert de confusion en lisant tes poèmes qui, selon toi, manquent de tout, alors que pour moi ils me paraissent tirés du fond du sanctuaire des Muses. Quant à moi, je ne suis pas assez grand pour être l'objet des productions élogieuses de célèbres jeunes gens. Qui suis-je, en effet, et que suis-je ?... Mais toi, fais ce que tu fais, toi qui es digne d'être né à cette époque, où tant d'excellents

(1) Lettres 16, 18, 19, 21, 22, 25, 26, 27, 28 du recueil de Horawitz. Les lettres 15, 17, 20, 23, 29 ont été adressées par M. Lipsius à Gérard Rym. Les épîtres 22 et 23 ont été écrites en 1523.

(2) A la même époque, un autre membre du Conseil de Flandre, Jean Wouters (Gualtherus), seigneur de Vinderhaute et de Meerendré, était en relations amicales avec deux des plus illustres humanistes de la Renaissance : Vivès et Érasme. Animé d'un grand zèle pour les lettres, il avait constitué une bibliothèque qui fit l'admiration de Jérôme de Busleyden, le fondateur du Collège des Trois-Langues. Voir, à ce sujet, une curieuse dédicace de Georges Cassandre à Wouters, datée de Cologne, 26 février 1549 : nous en donnons, dans nos sources, quelques passages significatifs.

» auteurs sont remis au jour et où toutes les bonnes lettres
» refleurissent (1) ».

Sous sa forme hyperbolique, l'éloge est, on le sent sincère,
et, croyons-le, il n'était pas tout à fait immérité.

* * *

Gérard Rym transmet le flambeau à son fils Charles Rym,
seigneur de Bellem, ambassadeur de l'empereur Maximilien II
auprès de la Sublime Porte et membre du Conseil privé (2).

(1) HORAWITZ, *op. cit.*, p. 696.

(2) Voir notre précédent volume, p. 139.

SOURCES

A.

1. ADALB. HORAWITZ, *Erasmus von Rotterdam und Martin Lipsius. Ein Beitrag zur Gelehrten-Geschichte Belgiens*, Sitzungsberichte der phil. hist. Classe der Kaiserl. Akademie, Vienne, t. C, 2, 1882, p. 665-799.

Sur M. Lipsius : F. NÈVE, *La Renaissance des lettres en Belgique*, Louvain, 1890, p. 205-211, et *Biographie nationale*, t. XII, col. 289-291. — J. FÖRSTEMANN et O. GÜNTHER, *Briefe an Erasmus*, Leipzig, 1904, p. 382. — ALLEN, *Opus epist. D. Erasmi*, t. III (Oxford, 1913), p. 184-186. — Nous avons publié dans la *Revue des bibliothèques*, Paris, 1912, p. 238 et suiv., une lettre inédite de M. Lipse à l'imprimeur Barth. de Grave, de Louvain, datée du 7 mai 1543.

2. Sur les Rym : A. J. D'HANINS, *Epos genealogicum complectens originem... prosapiae Rymiorum*, Gaud, 1689 (origine). — PAQUOT, *Mémoires littéraires*, éd. in fol., Louvain, 1770, t. III, p. 55-57. — FR. DE POTTER, *Gent van den oudsten tijd tot heden*, t. V, p. 280 (les R. et la rue des Régnesses à Gand). — V. FRIS, *Biographie nat.*, t. XX, col. 676-689. — A. VISART DE BOCARMÉ, *Un médaillon de Gérard Rym, abbé de Saint-Pierre à Gand (1633-1636)*, *Revue b. de numismatique*, 1920 (l'abbé de Saint-Pierre était le petit-fils de notre personnage).

3. Sur Gérard Rym : A. SANDERUS, *de Gandavensibus*, Anvers, 1624, p. 47. — SWEERTIUS, *Athenae*, Anvers, 1628, p. 285. — J. BACHERIUS, *Hortulus precationum*, Louvain, J. Bogaerts, 1569, ff. lim. [Gand : b. un. G 7458-7459], dédié à Barbe Clayssone, dame d'Hundelghem, épouse de Gérard Rym (à la fin de sa vie, celui-ci lisait la parole divine, « Godts woordt », dans des livres grecs et latins, comme aussi, d'ailleurs, français et flamands, « in griecx, latijn, fransoys oft duytsch »). — FÖRSTEMANN-GÜNTHER, *op. cit.*, p. 413, s. v. Rivius. — V. FRIS, *Biographie nationale*, t. XX, col. 680-681. — A. ROERSCH, *Un humaniste gantois méconnu, G. Rym*, *Musée belge*, t. XXV, 1921, p. 127-132 (première rédaction de la présente notice ; nous y avons donné le texte latin des passages qui sont traduits ici).

4. Rym et les « Loci communes » de Melanchthon : NÈVE, *La Renaissance*, p. 208. — H. DE JONGH, *L'ancienne faculté de théologie de Louvain*, Louvain, 1911, p. 163-164. — Rym espère obtenir de l'Université, grâce à la recommandation de Lipse, la permission d'acheter les « Loci communes » que les libraires ne peuvent vendre au public. Le recteur Martin Dorpius, qui a été pressenti, refuse d'intervenir : « De Melanchthone similibusque rebus hactenus neque annui quicquam neque renui. Viderint ii, quibus hoc negocium est mandatum, ego me illi » tragoediae non admisceo ».

B.

A PROPOS DU CONSEILLER J. WOUTERS.

Extrait de la dédicace de G. CASSANDER, *C. Plinii Secundi Novocomensis de viris illustribus liber, qui vulgò Cornelio Nepoti adscribitur*, Coloniae, Martinus Gymnicus, 1549, in-12 [Gand : b. un. Acc. 43291²].

« Clarissimo et Prudentissimo Viro D. IOANNI GVALTHERO, Vinderholti & Merenderæ domino, Cæsareæ Maiestatis in Curia Flandriæ Consiliario GEORGIUS CASSANDER S. D.

« Quantus insit in te amor literarum, Vir ornatissime, cum cultus ille, & observatio doctorum Virorum, imprimis Ludouici Viuis, & Erasmi Roterodami — quorum alter hospitio tuo frequenter usus, alterum ab eo non uoluntas utriusque, sed fortuna distraxit — tum insignis illa tua bibliotheca lectissimis pulcherrimisque libris referta declarat.

« Cui quidem ut numero parem nonnulli, aliqui etiam ea instructionem, certè cultu, elegantia, ornatuque conferendam haud facile quisquam alibi reperiât. Id quod Hieronymum Buslidium aliquando apud te professum audiui.

« Soles tu quoque amicis impensas illas nimias & superuacaneas (ut aiebant) in librorum ornatum factas familiariter incusantibus respondere, te quantum alii præstantibus equis, alii uestibus preciosis, alii tabulis pictis, alii uasculis celatis, tantum librorum pulchrè excul-torum aspectu & usu delectari.

« Quare non esse cur te quisquam iure reprehendat, si quantum alii in alia, quibus natura delectantur, tantum ipse in librorum ornatum insumas. Et sanè res ea eximium quendam et singularem amorem erga literas arguit...

« ...Ne quis uerò putet te, ut Lucianicus ille diues, ad studii tantum & eruditionis ostentationem libros comparasse, audio tibi nullum esse librum, cuius non & præfationem & summa argumenta, quando tibi à publicis negociis, in quibus iam quadraginta ferè annos summa cum laude uersatus es, ocium fuit, perlegeris : quæ res haud sanè parum ad prudentiam & uariarum rerum cognitionem tibi contulerit necesse est. ...Quapropter tuum isthuc in literas omnes humaniores, earumque cultores, & priuatim erga me, quamquam immerentem, studium animo repetenti, iam dudum in animo fuit aliquid ad te dare... Vale, uir clarissime, Coloniae Agrippinae, quarto Calend. Martias. Anno Millesimo, quingentesimo quadagesimo nono ».

Nous reparlerons de Cassandre dans notre chapitre IV.

CHAPITRE II

AU SERVICE D'ÉRASME ET DE L'EMPEREUR LIÉVIN ALGOET

J'ai retracé précédemment (1) la biographie de deux secrétaires flamands d'Érasme, Hilaire Bertholf, de Lede ou plutôt de Ledeberg, et Félix Rex, de Gand. Je me propose aujourd'hui de faire connaître l'existence d'un troisième collaborateur belge et gantois de l'illustre penseur : Liévin Algoet, dont le nom patronymique revêt parfois dans les textes de l'époque, les formes savantes d'« Algotius », de « Panagathus » et d'« Omnibonus », ou se cache sous l'appellation vague de « Flandres ».

Cette circonstance n'est évidemment pas de nature à simplifier les recherches. Mais, ce qui vient encore embrouiller les choses, c'est que Sweertius et Valère André, retraduisant en flamand la forme « Panagathus », ont attribué à notre humaniste le nom de Goethals qui ne fut jamais le sien. Bien plus, ils ont fait de ce personnage protéiforme deux personnalités distinctes : Liévin Algoet et Liévin Goethals.

* * *

Algoet naquit à Gand. Nous ne pouvons fixer qu'approximativement la date de sa naissance : elle se place dans les dernières années du xv^e siècle.

Par une erreur, bien explicable après ce que nous venons de dire, certains généalogistes du xix^e siècle le rattachent au célèbre lignage patricien des Goethals. D'après eux, il serait

(1) Voir mon précédent volume, p. 69-99. A compléter par les *Nouvelles indications concernant H. Berthulfus* que nous avons fait paraître dans les *Mélanges Paul Thomas*, Bruges, 1930, p. 605-614.

le fils de Philippe Goethals, membre du Conseil de Flandre, et de Marguerite Corthals. Cependant, cette assertion n'est en rapport, ni avec ce que nous savons d'Algoet, ni avec les renseignements qu'Érasme (1) nous donne concernant son origine : « *honesto loco natus, sed in re tenui ob matris fœcunditatem* ». Disons plutôt donc qu'il appartenait à une honorable famille bourgeoise et que ses parents avaient beaucoup d'enfants et peu de bien.

Or, voici précisément que les Archives communales de Gand nous révèlent l'existence en cette ville, au xv^e et au xvi^e siècles, d'une famille Alsberghe ou Halsberghe, dont plusieurs membres furent revêtus des fonctions scabinales. Cette famille, qui, d'abord, n'appartenait pas à la *Poortelij* (patriciat), se divisait en deux branches : Alsberghe, dit Haesbijt et Alsberghe, dit Algoet. Pierre Alsberghe, dit Algoet, qui portait d'argent à trois alcyons de sinople, fut échevin de la Keure en 1493. Il mourut le 5 juillet 1501 et fut enterré en l'Église Saint-Nicolas, ainsi que son épouse Lysbette Veters, *filia* Heindricx, décédée le 1^{er} octobre 1525. C'était certainement un proche parent de notre personnage, dont le nom véritable — nous le connaissons maintenant par un acte authentique (2), qui clôt définitivement le débat — était : Alsberghe, dit Algoet.

*
* * *

Le père et la mère de Liévin Algoet s'imposèrent de lourds sacrifices pour l'éducation de leur fils. Après ses premières classes, ils l'envoyèrent à l'Université de Louvain. En même temps, ils le placèrent sous le patronage de Marc Laurin, doyen de Saint-Donatien à Bruges, lequel, ainsi que chacun sait, était d'une maison où le culte des lettres fut toujours en honneur.

Le savant chanoine, voyant que le jeune homme témoignait des plus heureuses dispositions, le recommanda à son tour à Érasme, son ami intime, qui résidait alors en Belgique.

(1) ALLEN, ép. 1716.

(2) Voir nos sources : B 3.

Celui-ci prit notre compatriote à son service en 1519, et, sans le mettre dans l'obligation d'interrompre ses études, il en fit son secrétaire et son homme de confiance. Il aimait la jeunesse studieuse et prodiguait ses encouragements aux travailleurs de bonne volonté. Avec Algoet, il fit plus encore : il veilla sur lui avec une sollicitude toute paternelle. La lettre suivante, datée d'Anvers, le 13 avril 1520, en fait foi. Je la traduis littéralement du latin.

ÉRASME A LIÉVIN ALGOET SALUT (1).

« Contre mon espoir, quelques affaires retardent assez bien mon retour. Aussi, je vais de nouveau t'indiquer par lettre la route que je t'ai déjà conseillé de suivre. Ne t'expose pas à ce que mon absence te rende plus mou à l'étude, alors qu'elle doit plutôt t'y stimuler.

Oui, plus tu gagneras de temps à être momentanément débarrassé des services que tu dois habituellement me rendre, plus tu devras t'appliquer aux belles-lettres. C'est bien dans cet espoir que je t'ai laissé à Louvain, respectant en cela bien plus tes convenances que les miennes. Fais en sorte que cette décision ne trompe point mon attente et évite de toute manière que je ne sois mécontent à mon retour, ce qui rendrait celui-ci moins joyeux. Tu connais le mot de Térence (2) :

«ita ut fit, domini ubi absunt ».

Et celui-ci :

« Malo coactus qui suum officium facit, tantisper cauet dum id rescitum iri credit : si sperat fore clam, rursus ad ingenium redit ».

Voici qui est plus digne de toi :

« Is quem beneficio adiungas, ex animo suum officium facit, praesens absensque idem erit ».

(1) ALLEN, ép. 1091.

(2) TÉRENCE, *Eun.*, 600. — *Ad.*, 69-73. — Citations faites de mémoire et qui ne sont pas tout à fait exactes. Le texte de Térence porte ce qui suit :

« Malo coactus qui suum officium facit,
Dum id rescitum iri credit, tantisper cauet.
Si sperat fore clam, rursus ad ingenium redit.
Ille quem beneficio adiungas, ex animo facit :
Studet par referre ; praesens absensque idem erit. »

Cette opinion de Mition m'a toujours plu ; ton rôle sera de tendre à ce que je ne m'en repente point.

Fuis comme la peste l'amilié de certains hommes auxquels se rapporte vraiment cette parole de Ménandre :

φθείρουσιν ἥθη, χρῆσθ' ὁμιλίαι κακαί.

Ne t'éloigne pas de Carinus (1) d'un doigt. Par les années, il ne te dépasse pas de beaucoup ; mais il l'emporte par une telle pureté de vie, par une telle soif d'apprendre qu'aucune fréquentation ne pourrait te rendre meilleur ni plus érudit.

La nature t'a donné un heureux naturel : nous pouvons t'en féliciter, mais nous ne devons t'en louer que pour autant que, par tes efforts, tu mettes en valeur comme un sol fertile, l'excellence de ta nature. Et tu emporteras grande honte si toi-même tu paraissais avoir fait défaut à toi-même.

Tu sais ce que tes excellents parents attendent de toi, tu n'ignores pas ce que tu dois à Marc Laurin qui t'a recommandé à moi si paternellement. Je ne te rappellerai pas ce que tu dois à moi qui t'ai toujours traité non comme un serviteur, mais comme un fils. Le fait d'avoir vécu familièrement avec Érasme augmente ce que beaucoup attendent de toi. A tout cela, tu ne peux répondre que par le plus grand zèle.

Tu es à l'âge où l'on apprend le mieux et où l'on supporte le mieux le travail. Le manque d'argent, de livres, ou de maîtres, éloigne les autres des études : toi qui as tout cela en abondance, grâce à la bienveillance de tes amis, tu ne pourras rien alléguer si tu ne te rends pas tel qu'il faut : toute la faute en retombera sur toi seul.

Je crois que ces motifs, si nombreux, t'enflammeront à la poursuite de la haute probité et de l'érudition. Voici cependant un stimulant de plus pour ton noble esprit : c'est qu'à Louvain tu vois tant d'enfants, tant d'adolescents briguer avec autant de succès que d'ardeur l'honneur de connaître les deux langues classiques.

Enfin, il faut que tu répondes au nom de famille de ton père,

(1) Sur l'humaniste Louis Carinus (Kiel) de Lucerne, v. FÖRSTEMANN-GÜNTHER, *op. cit.*, p. 320. — ALLEN, *op. cit.*, t. III, p. 496. — Ce personnage se brouilla par la suite avec Érasme.

de telle façon que plus tard — ce que je repousse de toutes mes forces — il n'y ait personne qui, par plaisanterie, tourne *πάγκκλος* en *πάγκκκος*, en faisant, par l'altération d'une partie de ton nom, d'« omnibonus » (ce qui est ton nom de famille) : « omnimalus ». Au contraire, tu dois faire des pieds et des mains pour que ce nom ne paraisse pas t'être échu par hasard, mais bien plutôt par le dessein de quelque divinité (1).

Je te prêche ainsi avec tant de zèle, non pas que je me défile de ton caractère, mais parce que, même quand nous sommes rassurés, nous avons l'habitude de craindre pour ceux auxquels de tout cœur nous voulons du bien.

Si là-bas sont arrivées, pour moi, quelques lettres que tu juges sans grande importance, garde-les jusqu'à mon retour. S'il y a, au contraire, quelque chose qui ne peut être différé et si tu n'as sous la main personne de sûr à m'envoyer, arrive toi-même ici au plus vite. Porte-toi bien. Anvers, le 13 avril 1520 ».

* * *

A cette époque, Algoet suivait à Louvain les cours de grec de Rutger Rescius et menait de front les études de médecine et de philologie ancienne. Pareille alliance de branches aussi disparates semblerait surprenante aujourd'hui. Mais, il faut noter que, de ce temps-là, les études médicales, infiniment moins spécialisées que de nos jours, relevaient beaucoup moins des recherches expérimentales que de la connaissance des traités de médecine de l'antiquité. Hippocrate, Galien, Celse étaient étudiés dans l'original et, pour les bien comprendre, la connaissance approfondie des langues classiques s'imposait. Aussi, nombreux furent, au xvi^e et au xvii^e siècles, les érudits qui se firent un nom à la fois dans l'art de guérir et dans celui d'interpréter les textes.

Pour ne parler que des Belges, je citerai Guillaume Pantin, de Thielt, médecin-pensionnaire de Bruges, qui publia à Bâle

(1). Le même jeu de mots — facile — revient souvent sous la plume d'Érasme, et notamment dans un de ses dialogues, le « *Conuiuium fabulosum* ». Il y fait intervenir notre personnage, dont l'entrée est saluée en ces termes par Polymythus : « *Haud laeuum omen adfert Leuinus Panagathus* ».

en 1552, en un bel in-folio de 600 pages, les huit livres de l'*Ars medica* de Celse ; Jérémie de Dryvere, de Nederbrakel, auteur de commentaires fort estimés sur Hippocrate et Galien et professeur de Médecine à Louvain ; le docteur André Gennep, de Baelen, qui enseigna l'hébreu au Collège des Trois-Langues ; Victor Giselin, de Zandvoorde, célèbre philologue qui, tout en soignant ses malades à Oudenbourg et à Bergues Saint-Winoc, étudia de façon approfondie Prudence et Sulpice-Sévère ; et, enfin, cet étonnant Pierre Castellanus, de Grammont, qui occupa simultanément à Louvain une chaire de médecine et la chaire de philologie grecque et qui, dans les deux domaines, produisit des travaux fort estimables.

Et c'est-là une liste que je pourrais allonger.

*
* * *

L'épître, dont j'ai donné la traduction, a un accent de vérité qui n'est point trompeur. Érasme voulait réellement du bien à son jeune secrétaire et toute sa correspondance en témoigne.

En juillet 1524, il écrit, de Bâle, à Pierre Barbier, d'Arras, qui fut chapelain de Philippe le Beau et du Pape Adrien VI et conseiller de Charles Quint : « Les progrès d'Algoet — « id est omnibonus » — dans les deux langues, dans les lettres et dans les sciences, sont tels qu'il me dépasse ». « Sic profecit... ut me praecurrat ». Ce témoignage, on en conviendra, honore autant le maître que le disciple.

Le 2 septembre 1524, nouvel éloge de ce dernier et nouvelle recommandation en sa faveur adressés cette fois au cardinal Thomas Wolsey, évêque d'York : « Je suis heureux, dit Érasme, que mon Liévin plaise à Votre Éminence. Auprès de moi, il a progressé assez heureusement dans l'étude des deux langues classiques. Mais je ne puis lui donner beaucoup d'argent. Il est né pour les arts libéraux, et encore qu'il me fût bien nécessaire, j'ai tenu compte de ses intérêts plus que des miens. Il peut aider dans ses études le parent de Votre Éminence à l'Université de Louvain. A Elle, il sera facile de l'enrichir. Moi, je ne demande qu'une chose, c'est que Votre Éminence lui laisse assez de loisir pour l'étude des lettres ; plus il sera instruit, plus il rendra service à Elle et aux siens ».

Un billet que le grand humaniste fit tenir, à la même date, à Zacharias Deiotarus (1), à Londres, montre à quel point il était sincère et avec quelle délicatesse il en usait à l'égard d'Algoet : « Je me passerai bien difficilement de Liévin, dit-il ; cependant, comme il avance en âge, je ne voudrais pas qu'il perde son temps à mon service. C'est pourquoi, j'avais décidé de l'envoyer à Louvain à mes frais, afin que, pendant quelques années, il s'y appliquât à l'étude des meilleures sciences, pour lesquelles la nature l'a fait. Je ne voudrais point le voir devenir scribe du Cardinal : il risquerait de s'étioier à la cour. Si le Cardinal lui permet d'étudier à Louvain avec son parent, je ne le désapprouverai pas. Sinon, Liévin agira certes contre mon gré ».

La négociation aboutit parfaitement auprès du prélat, dont le fils naturel, Thomas Winter, séjournait alors à l'Université brabançonne. Contre bonne rémunération (« conditione haud prorsum poenitenda »), Algoet fut nommé tuteur du jeune Mylord avec prière de rentrer immédiatement en Belgique et de se mettre au plus tôt à sa disposition. Mais notre Gantois n'en fit rien. Il s'attarda en Flandre sur le chemin du retour, à flâner semble-t-il, et ne rejoignit pas Winter. Si la combinaison échoua, ce fut uniquement par sa faute.

Cependant, Érasme ne lui en voulut point. Il fit savoir, en 1526, à Matth. Giberti, évêque de Vérone et dataire du Pape Clément VII, qu'il considérait Liévin comme son fils adoptif « quem mihi iam olim in filii uicem adoptauit ».

Et ce n'étaient point là des paroles en l'air !

Érasme touchait, depuis 1516, une prébende de 130 florins à Courtrai (2) : il demanda en 1524 qu'elle fût reportée sur la

(1) Humaniste frison, au service de G. Warham, archevêque de Cantorbéry.

(2) En 1516, le florin n'est pas encore assimilé à la livre. C'est une monnaie réelle. Le florin qui a cours, à cette époque, est le florin Philip-pus, émis par Philippe le Beau, le 10 avril 1496 (16 carats, 74 au marc, valeur 4 sous de gros ; ce qui donne 48 gros de la livre de 240 gros). Le 4 février 1521, Charles Quint crée le florin Carolus d'or valant 20 patards ou sous ; le patard valant 2 gros, le florin Carolus équivaut à la livre de 40 gros. — Le marc en usage aux Pays-Pas est le marc de Troyes pesant gr. 246,028. — Nous devons cette note, ainsi que toutes celles que nous donnerons concernant les monnaies anciennes, à la parfaite obligeance de M. Marcel Hoc.

tête d'Algoet, au cas où il viendrait à mourir. En 1527, il songe à prendre en faveur de son protégé des dispositions testamentaires (1).

* * *

Quelle était donc la nature des services rendus par notre jeune compatriote au plus grand de nos érudits ?

Il fut, pendant plusieurs années, je l'ai dit, son secrétaire et son homme de confiance. Il fut son émissaire dans le pays et à l'étranger.

Le voici à Londres, en 1523, où il a une entrevue avec Jean Crucius, de Bergues-Saint-Winoc, qui devint plus tard professeur au Collège du Lys à Louvain. A son retour, en juillet, il passe par Gand et s'arrête chez Antoine Clava, dont nous parlerons tout à l'heure. En 1524, nouveaux voyages en Angleterre, au printemps et en automne, coupés par des séjours en Belgique et à Bâle. En octobre, il arrive à Londres avec un paquet de lettres pour les amis de son maître : Warham, archevêque de Cantorbéry ; Fisher, évêque de Rochester ; Tunstall, évêque de Londres ; le cardinal Wolsey, d'autres encore ; sans oublier le roi lui-même, auquel il est présenté comme un homme particulièrement sûr (2). En 1526, il paraît bien être en route pour Rome. En 1527, il est à Paris ; puis, s'en va rejoindre Érasme à Bâle. En 1529, nous le rencontrons à Bruges : il y dîne chez Marc Laurin en compagnie du chanoine Fevynus, écolâtre de Saint-Donatien, d'Adrien Chylius, de Maldeghem, qui traduisit le premier en vers latins le *Plutus* d'Aristophane, de l'imprimeur suisse Jean Bebel et du fameux Simon Gryneus, professeur de grec à Bâle.

Que de détails nous pourrions donner sur ses allées et venues en Belgique et ailleurs !

En avril 1530, il se trouve à Trente aux côtés de Corneille de Schepper, de Nieuport, que l'empereur avait chargé d'importantes missions. En juin, il assiste, avec ce célèbre diplo-

(1) Ce projet demeura, d'ailleurs, sans suite.

(2) Érasme, parlant d'Algoet, écrit à Henri VIII : « Itaque ut tuto isthuc pervenirent quae mitto, emendaui rursus famulum proprium ac fidelem sed maiestati tuae non ignotum ». De Bâle, mars (?) 1524.

mate, à la diète d'Augsbourg. Il rendit compte des travaux de cette assemblée en un petit volume intitulé : « *Pro religione christiana res gestae in Comitibus Augustae Vindelicorum habitis anno Domini MDXXX* ». Simple résumé, en prose latine, d'une lecture fort agréable. Cet ouvrage, devenu rarissime, parut à Louvain, chez Barthélemy de Grave (1).

*
* *

Évidemment, tous ces déplacements n'allèrent point sans fatigues ni dangers. Les routes n'étaient pas toujours libres et elles étaient souvent bien mal fréquentées. En 1524, il advint à notre voyageur de tomber en Allemagne sur des paysans mutinés qui lui enlevèrent une précieuse liasse de lettres écrites par des cardinaux, des princes et des rois. Tout le pays était sens dessus dessous : « *omnia tumultus plena in Germania* ». Ce sont les propres paroles de Liévin Algoet.

En 1530, celui-ci chercha à changer de maître. Des aventures comme celle que nous venons de raconter le dégoûtèrent-elles du service d'Érasme, qu'il avait, du reste, déjà quitté par intervalles ? Ou bien, eut-il maille à partir avec ce dernier ? Une chose est certaine, c'est qu'à cette époque les rapports se refroidirent entre le grand écrivain et son disciple. Une lettre qu'Érasme écrivit par la suite nous dépeint notre compatriote sous un jour beaucoup moins favorable que celui dans lequel il a été placé jusqu'à présent : Liévin a l'esprit mal fait, il est maladroit, paresseux, dépensier, quémendeur. Il a joué à Louvain et Paris : il a contracté des dettes, il a vendu ses livres et a perdu tout son avoir.

A la longue, l'illustre humaniste a bien dû se rendre compte que le jeune homme sur lequel il avait fondé de si grandes espérances ne serait jamais un vrai savant, ni même un homme d'étude. Ses goûts et ses aspirations le portaient ailleurs ; ses ambitions aussi.

Algoet avait songé un instant à suivre l'Empereur en

(1) In-4°, 12 ff. n. ch. (Bruxelles : b. roy. — Gand : b. un.). Le nom de l'auteur est donné dans le privilège impérial, daté d'Augsbourg, le 6 novembre 1530.

Espagne. Il voudrait maintenant rester au pays et pénétrer à la cour de la reine Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas. Il y sollicite un emploi, n'importe lequel (1).

Qu'à cela ne tienne ! « Promoueat ut amoueat ! » Et le bon Érasme de l'y aider de son mieux et de multiplier les démarches auprès de la reine, auprès de Nicolas Olahus, conseiller aulique, et de Corneille de Schepper, afin que son ancien favori obtienne ce qu'il désire. Il y réussit sans peine. En 1531, Algoet fut attaché à la maison de la reine et nommé secrétaire d'Olahus.



On sait que la sœur de Charles Quint vint résider dans nos provinces au printemps de 1531. Liévin fit partie de sa suite et l'accompagna dans les visites qu'elle rendit aux bonnes villes de Gand, de Courtrai, d'Audenarde et de Bruges.

A Gand, en juillet 1532, le passage des augustes voyageurs fut marqué par un incident qu'Érasme et Olahus considérèrent comme extrêmement fâcheux. Il n'eut cependant, à notre connaissance, pour celui qui y joua le premier rôle, que les conséquences les plus heureuses.

Il s'agit d'un roman d'amour, dont nous pouvons reconstituer tous les détails par la correspondance d'Olahus (2).

Le conseiller de la reine et son secrétaire avaient pris leurs quartiers en la demeure d'Antoine Clava, savant humaniste et magistrat distingué, membre du Conseil de Flandre. Là se trouvait aussi la petite-fille du maître de la maison, jeune fille de dix-huit ans, pour laquelle Algoet s'éprit du sentiment le plus tendre, sentiment qui fut aussitôt partagé. Elle se nommait — les documents d'archives nous l'apprennent par ail-

(1) « Hoc est uel minimum officiolum... siue id sit seruitoris camerae ipsius (Maiestatis), siue ianitoris cubiculi, siue huisserii, ut ita loquar, siue scribae alicubi, siue aliud quoduis, modo id sit in seruitio ipsius Reginae Sermae. Nam Pontificis titulum nihil moror, ut scilicet sim seruus seruorum. » Lettre autographe de L. Algoet à Jean Dantiscus, évêque de Culm, datée de Luxembourg, le 5 novembre 1531. Original à Cracovie, au Musée Czartorysky.

(2) Voir notre précédent volume, p. 62.

leurs — Catherine Annoot et était fille de Guillaume Annoot et de Marguerite Colve, *alias* Clava.

Les jeunes gens — ainsi va le monde — n'écoutant que leur cœur, voudraient être fiancés du jour au lendemain. La petite Flamande est jolie, vertueuse, charmante ; malheureusement, elle n'aura que dix-huit ducats de pension et... pour plus tard, d'assez vagues espérances. Quant à l'insouciant Algoet, il ne reçoit au service de la reine que huit gros par jour et n'a pas un sou vaillant. Olahus voudrait gagner du temps, prendre l'avis d'Érasme à qui il écrit longuement à ce propos, le 26 juillet. Mais le jeune homme ne veut en faire qu'à sa tête. Que lui importent les partis plus avantageux qui se présenteront peut-être un jour : il ne connaît point « la peur de vivre ». Il échange avec toute la légèreté de son âge des serments solennels et, avant que son maître ait eu le temps de se retourner et son Mentor celui de répondre, le mariage est fixé au 6 août et les invitations sont lancées.

Est-ce donc une loi sur notre pauvre terre que les conseils de la sagesse et de l'expérience seront si rarement écoutés par la jeunesse et par l'amour ?

Olahus n'assista point à la noce, prétextant les multiples occupations qui le retenaient à Bruxelles ; mais il ne garda pas rancune à son collaborateur.

Celui-ci lui écrivit cinq jours après la cérémonie : « Je sais, illustre maître et excellent patron, que tu as déjà eu besoin de mes services et que maintenant encore ils ne te sont pas moins nécessaires... Et je ne saurais assez t'exprimer combien j'en suis désolé ; car, pour te dire la vérité et toute ma pensée, les embrassements très doux de ma très chère épouse me sont ici à peine aussi doux que le plaisir de te servir et de te voir ».

Cependant, que faire ? On raconte, à Gand, qu'une émeute vient d'éclater à Bruxelles, on dit des choses épouvantables, on prétend que personne ne peut entrer dans la ville ni en sortir. Algoet n'ose se mettre en route et force fut au jeune couple de rester en Flandre et de prolonger de quelques jours la lune de miel.

« Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines ! »

Loin de tenir rigueur au jeune ménage, le conseiller de Marie de Hongrie fit tout son possible pour améliorer sa situation. En 1534, il fit nommer son secrétaire « maistre d'escole des pages d'honneur » de la reine, ce qui porta son traitement à seize gros par jour (1). D'autres gratifications suivirent et nous savons qu'en décembre 1538, Liévin Algoet reçut une somme de cent livres (2) « tant pour ses paynes qu'il avoit fait en la description de la généalogie de l'empereur et de la dite royne (Marie), comme pour l'avoir fait éluminer pour envoïer à l'empereur. » Plus tard, il reçut vingt-quatre livres de Flandre (3) pour avoir « escript et grossé en parchemin » le texte du traité de Venlo conclu en 1543 entre Charles-Quint et le duc de Clèves.

Les deux reçus délivrés par Algoet, à cette occasion, existent dans l'original, aux Archives générales du Royaume, à Bruxelles.

A. Pinchart (4), qui a publié ces documents, a donné également le fac-similé de la signature de L. Panagathus : elle est d'une écriture claire et bien ordonnée, avec paraphe compliqué et grandes majuscules. Ceci serait, dit-on, un signe d'orgueil... Mais, nous ne nous aventurerons pas dans le domaine de la graphologie.

D'Érasme qu'Algoet était allé revoir à Bâle en 1533 et à qui il avait rendu de menus services, arrivèrent aussi des témoignages tangibles de bienveillance. En la même année, le grand homme abandonna en faveur de son ancien secrétaire une

(1) Ce salaire doit être calculé en prenant pour base la livre de 40 gros. L'ordonnance du 4 février 1521 a créé le patard (3 deniers 17 grains d'argent, 80 au marc, valeur 2 gros). Donc 16 gros, monnaie de compte, valent 8 patards, monnaie réelle.

(2) Cent livres. Sans autre indication, il s'agit vraisemblablement de la livre de gros.

(3) La livre de Flandre est, à cette époque, la livre de 40 gros. Elle équivaut en monnaie au florin Carolus d'or de 1521 et au florin Carolus d'argent (créé, le 22 février 1543, à la valeur de 20 patards, égale à celle du Carolus d'or).

(4) PINCHART, *Messager des Sciences historiques*, 1854, p. 250; 1860, p. 139; 1861, p. 331, n° 38. — Les originaux sont aux Archives générales du Royaume : coll. des acquits de comptes de la Recette générale des finances.

partie des revenus de la prébende qu'il touchait à Courtrai ; en 1535, le 17 août, il lui fit payer par Érasme Schetz la somme de cent carolins (1).

A vrai dire, Érasme exhale encore parfois sa mauvaise humeur contre son protégé. Et voici un plaisant spécimen de ses récriminations. En août 1533, Christophe de Stadion, évêque d'Augsbourg, avait chargé Algoet de conduire deux chevaux au célèbre écrivain. Celui-ci écrivit, le 31 août, à Boniface Amerbach : « Mon Liévin, qui n'a jamais rien fait d'après mon sentiment, m'a amené deux chevaux au choix, de la part de l'évêque. Le matin, alors qu'il était déjà prêt pour le retour, il me dit que l'un d'eux, déjà avancé en âge, boitait. Après son départ, l'autre se mit à boiter aussi, et maintenant il m'est à charge. Que Dieu me débarrasse de ce drôle ! »

Mais il ne faudrait point prendre cette boutade au tragique. Les mauvais jours étaient passés.

En 1535 — et quoique de méchantes langues aient insinué le contraire — Liévin ne parlait de son vieux maître auprès des grands que dans les termes les plus flatteurs (« nihil non honorificentissime loquebatur de Erasmo »). Et quand celui-ci s'éteignit à Bâle, en 1536, il le célébra comme la gloire et l'ornement du monde :

ORBIS GLORIA TOTIVS DECVSQUE
HO C QVIESCIT ERASMV'S IN TVMVLQ (2).

*
* * *

En 1538, Nicolas Olahus quitta définitivement notre pays. Il entra en Hongrie et fut sacré archevêque de Gran.

Algoet fut alors investi des fonctions de greffier de la chancellerie impériale et de héraut d'armes de l'empereur pour le comté de Flandre. Il assista, en cette qualité, en 1543, au siège de Düren. Un curieux document de sa main, publié par

(1) Le mot Carolin désigne, sans doute, le florin Carolus d'or, créé le 4 février 1521 (14 carats, 84 au marc, valeur 20 patards).

(2) Chronogramme par à peu près : un D, un M, un V n'étant point pris comme lettres numérales. Parut, dès 1537, dans *Catalogus... operum D. Erasmi*, Anvers, V^{re} M. Caesar, 1537, au v^o du titre.

Gachard, montre la part qu'il prit à cet événement. On lira avec intérêt cette page qui évoque, de façon très vivante, un épisode des guerres d'autrefois.

« RELATION DE CE QUE LIÉVIN ALGOET, HÉRAULT D'ARMES DE L'IMPÉRIALE MAJESTÉ, A BESOIGNÉ VERS CEULX DE LA VILLE DE DUREN, Y ESTANT ENVOYÉ PAR SADICTE MAJESTÉ AVEC UNG TROMPETTE, LE XXIII^{me} JOUR DU MOIS D'AOUST, L'AN 1543 (1).

» Comme ledict Flandres — [autrement dit Algoet] — s'est allé devant les portes de ladicte ville environ les dix heures devant midy dudict jour, trouvant illec un capitaine, comme lui sembloit, entre autre soldars et paysans, a demandé après leur coronel; et icelluy capitaine luy demandant qu'il luy voulait, respondit que la Majesté Impériale, son et leur seigneur, luy avoit enchargé de luy et aux aultres de la ville signifier et déclarer aulcune chose de par S. M. illecq présente.

» Sur quoy fust dict qu'il estoit dedans la ville, et icelluy capitaine, commandant à aulcuns harquebutiers et femmes estans hors la ville, du costel des rempars et schantskorben faites devant la porte, qu'ils se retirassent dedans, et aulcuns d'iceulx harquebutiers disants illecq estre ordonnée pour le guet, demandoit audit Flandres que chose il luy vouloit, et le manderoit au coronel.

» Sur quoi respondit que l'on fist un peu venir illecq en personne, pour luy déclarer, comme dessus, aulcunes choses de par la Majesté Impériale, aussi en présence d'eulx tous. Cependant que l'on entra dedans devers le coronel, les autres, qui estoient derrière ledict schantskorben, disoient : *Il fault despescher viteement ces gens-icy, affin qu'ils ne regardent d'ung costel et d'aultre, et voient ce que l'on y fait.* Sur quoy lesdicts harquebutiers qui non s'estoient retirés dedans la ville : *Non, non*, disoient-ils, *ils le peullent bien regarder, car c'est chose digne de veoir.*

» Après venant de la ville ung aultre capitaine, que ledict Flandres pense avoir esté le coronel, et icelluy commandant à

(1) GACHARD, *Analectes historiques*, 5^e série, C. R. des séances de la Comm. roy. d'histoire, 2^e s., t. IX, Bruxelles, 1857, p. 133-135. — Copie du XVIII^e s., faite sur les originaux, aux Archives générales du Royaume.

ceux qui restoient hors la ville de se retirer dedans, demandoit audict Flandres que chose il vouloit; et respondant qu'il luy vouloit, et aux aultres de la ville, déclairer, de par la Majesté Impériale, aulcunes choses, si luy vouloit donner audience et le ouyr, dit incontinent icelluy capitaine : *Nous ne sçavons lire; retournez dont vous êtes venu; nous sommes qui sommes.*

» Ledict Flandres, non ayant aultre responce, se retourna devers Sadicte Majesté, estant aux champs, guères loin de ladicte porte, et racompta à icelle S. M. le tout comme s'estoit advenu. Sadicte Majesté, oyant les orgueilleuses parolles, rebellion et nonchailance des susdicts, et par ce assez entendant que lesdicts de ladicte ville estoient délibérés, fist après approcher son artillerie; et le lendemain, XXIV^e jour dudict mois, au matin, l'on commenchoit à tirer et battre, de manière que, le mesme jour, entre les quatre et cinq heures après midy, fust par l'ayde de Dieu et vaillance des Espagnols et Italiens, gagnée la ville par force au premier assault ».

Charles Quint était venu camper devant Duren, le 22 août 1543; le 25 août, il annonça la prise de la ville à la reine Marie de Hongrie.

A partir de ce moment et jusqu'au jour de sa mort, survenue le 25 janvier 1547, Algoet ne quitta plus la maison de l'Empereur. Il accompagna celui-ci dans tous ses déplacements; il le suivit notamment dans la guerre contre la Ligue de Smalkalde.

L'almanach de la cour impériale (1) de notre compatriote Nicolas de Mamer fournit des détails circonstanciés sur ses derniers moments.

Le 7 janvier, Flandres se trouvait avec la cour à Heilbronn, dans le Wurtemberg, quand il fut pris par la fièvre. Le 18 janvier, Charles Quint donna l'ordre de marcher sur Ulm. Algoet, malgré les instances de ses amis, voulut à toute force se mettre en route. Il fit le trajet en voiture, mais, parvenu au terme de

(1) *Catalogus familiae totius aulae Caesareae per expeditionem adversus inobedientes usque Augustam Reticam*, Cologne, Henri Mameranus, 1550. In-8°. — Sur N. de Mamer, voir notre article dans la *Biogr. Nat.*, t. XV, col. 685-691, et N. DIDIER, *Nikolaus Mameranus. Ein Luxemburger Humanist am Hofe der Habsburger*, Fribourg en Brisgau, 1915, 329 p.

son voyage, se trouva si malade qu'il dut être transporté à l'hôpital. Il y rendit l'âme, le 25 janvier, le jour même de l'arrivée de l'empereur. « Vir doctus fuit latinè et graece, ajoute Mameranus, ac scriba cancellariae Caesaris insignis, natione Flander ».



Ainsi finit notre humaniste. Sa mort, on le voit, ne passa point inaperçue. Il s'était acquis la réputation d'un érudit très versé dans la connaissance des langues grecque et latine. De plus, on nous le représente comme un mathématicien et comme un géographe de valeur.

Malheureusement, il ne produisit guère; et encore, de ce qu'il donna reste-t-il bien peu de chose. Il laissa, nous dit Sanderus, des discours et des poèmes qui virent le jour en Allemagne. Malgré tous nos efforts, nous n'en avons rien retrouvé.

Nous avons déjà signalé le petit volume qu'Algoet publia, en 1530, sur la diète d'Augsbourg. Une plaquette rarissime (1), imprimée à Anvers, en 1548, par Gilles Coppens de Diest, contient de lui trois chronogrammes en latin, en français et en flamand, sur la mort de l'impératrice Isabelle, épouse de Charles Quint (1539). Mais ce sont-là de bien minces petites pièces, de simples « curiosités » qui ne permettent pas d'apprécier si l'auteur possédait quelque talent de versificateur.

On conserve, par contre, un précieux témoignage des connaissances géographiques d'Algoet. Il s'agit d'une carte des régions septentrionales de l'Europe — régions comprises entre 51° et 73° lat. N. et 350° long. W. à 95° long. E. — embrassant la Flandre à partir du sud de Gand, une partie de l'Écosse, de l'Islande, du Groenland, le Danemark, la Suède, la Norvège et une partie de l'Allemagne et de la Russie. La première édition en est perdue : tout ce que nous en savons, c'est qu'elle

(1) *Epitaphium sereniss. Imperatricis Isabellae uxoris Caroli Quinti per Levinum Panagathum caduceatorem eiusdem Caes. Ma.* In-4°, 11 ff. n. ch. (Gand; bibl. univ. G 7451).

vit le jour avant 1531, car l'historien Jacques de Meyere y fait allusion à cette date (1).

Une seconde édition en fut donnée à Anvers, en 1562, par Gérard de Jode (2). On n'en connaît plus qu'un seul exemplaire qui se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris. La carte gravée est accompagnée de légendes explicatives, en latin et en flamand, et de figurines qui permettent au lecteur de se rendre compte « des mœurs et manières d'agir merveilleuses des habitants des régions du nord, et de la quantité de bêtes sauvages, de poissons et de fourrures précieuses qu'on y rencontre ». Ou pour parler comme le texte original : « ... waerinne » ghy, goetwillighe Leser, moecht merken alle die wonder- » lycheyt der seden ende manieren van den voers. Noordsche » landen, ende die menichte van wilde beesten, ende costelycke » voedinghe, ende groote menichte der vissen, etc. »

Ce curieux document a été reproduit, en 1578 et en 1593, dans les atlas de Gérard et de Corneille de Jode.

*
* * *

De son mariage avec Catherine Annoot, qui lui survécut, Liévin n'avait eu qu'un enfant : Catherine van Halsberghe, *alias* Algoet, à laquelle les échevins des Parchons (3) de Gand, donnèrent comme tuteur, le 31 mars 1548, Pierre van der Beke, fils de Cornélie van Halsberghe, dite Algoet, fille de Pierre. La jeune fille entra, le 9 mai 1551, en possession de l'héritage paternel et c'étaient quelques bagues (*rynghen*), quelque argent (*pennynghen*), deux obligations anglaises

(1) *Flandricarum rerum tomi X*, Bruges, Hub. Crocus, juillet 1531, f° 34, r° : « ac iuxta Leulini Panagathi iuuenis doctissimi tabulas » (à propos du cours de l'Escaut). — Remarquons que, le 17 janvier 1525, Algoet remit, à Malines, à François de Cranevelt une « figura orbis » ; voir H. DE Vocht, *Litterae ad Craneveldium*, p. 334, lettre 122.

(2) *Terrarum septentrionalium exacta novissimaque descriptio per Livinum Algoet et aliis autoribus 1562. Antverpiae, apud Gerardum de Juede supra borsam novam*. Gravure sur cuivre composée de 6 feuilles mesurant chacune : H. 378^{mm} ; L. 334^{mm}. Voir description détaillée dans FERN. VAN ORTROY, *L'œuvre cartographique de G. et de Corn. de Jode*, Gand, 1914, p. 8, 63, 107.

(3) Sur les échevins des parchons (*schepenen van gedeele*) ne s'occupant que des successions et siégeant comme « apaiseurs » à Gand, voir VICTOR FRIS, *Histoire de Gand*, Bruxelles, 1913, p. 15.

(*twée inghelsche obligacien*) et un rouleau de parchemin contenant la généalogie de Sa Majesté impériale.

Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

* * *

Telles sont les données que j'ai pu recueillir sur la vie et les œuvres de Panagathus. Je ne me dissimule point combien elles sont incomplètes et fragmentaires et, cependant, il m'a paru bon de les mettre sous les yeux du lecteur.

« Les figures des gens qui ne sont point montés au grand » soleil de l'histoire, écrit M. Charles Diehl, sont peut-être, » plus que celles des personnages célèbres, riches d'enseigne- » ment pour l'historien. Le grand homme, par cela même qu'il » est un grand homme, porte toujours quelque chose d'indivi- » duel et d'anormal; la personne de condition moyenne, au » contraire, n'est en général qu'un exemplaire d'un type bien » des fois répété; et ainsi elle prend une valeur en quelque » sorte représentative. En connaître une, c'est en deviner des » milliers; et comme ces milliers sont la matière obscure à » l'aide de laquelle on fait l'histoire, on voit tout aussitôt ce » qu'une telle étude, quand elle est possible, apporte de clartés » sur l'esprit et les sentiments d'une époque. »

L'humaniste, dont je viens de retracer la carrière, est bien un de ces personnages de condition moyenne dont parle le savant byzantiniste. Il ne s'est élevé à un rang supérieur ni par son enseignement ni par ses travaux. Dans le grand mouvement qui entraîna les esprits au début du xvi^e siècle, il fut bien plus un comparse qu'un protagoniste : s'il mérite de fixer un instant l'attention, c'est surtout parce qu'il a vécu dans l'entourage d'un homme illustre et qu'il est « représentatif » d'un milieu, d'une société et d'une époque tout à fait intéressants.

Au demeurant, c'est une figure curieuse que celle de ce lettré nomade, et quand, dans les premières années du xvii^e siècle, Sanderus et Sweertius attribuaient à deux personnages différents ce qui fut le fait du seul Algoet, ne démontraient-ils pas, par là-même, que la vie de ce dernier avait été bien remplie et que les événements qui marquèrent son passage ici-bas auraient suffi à occuper deux existences ?

SOURCES

A

1. D. ERASMI *opera omnia*, éd. de Leyde, 1703, tome III : col. 546, 810, 875, 902, 938, 1746 (A. à Augsbourg), 1879.
2. *Epist. familiares* D. ERASMI *ad Hon. Amerbachium*, Bâle, 1779, p. 97 (A. amène deux chevaux à Érasme de la part de l'évêque d'Augsbourg, 1533).
3. BURSCHER, *Spicilegia autograph.*, Leipzig, 1784-1802, XX, p. viii, et XXV, p. viii-ix.
4. N. OLAH, *Codex epistolaris*, éd. A. APOLYI, Monumenta Hungariae, diplomat., XXV, 1875. *Passim* et p. 174, 176, 212 (Érasme recommande A. à la cour); 199-200 (vif mécontentement de Rescius contre A.); 219-232, 352 (écarts de conduite et mariage d'A.); 408 (A. en Allemagne en 1533); 475 (A. nommé maître des pages de la reine; ses appointements). — Contient une lettre d'A. et une lettre adressée à lui.
5. F. CABALLERO, *A. y J. de Valdés*, Madrid, 1875, p. 452, 460.
6. A. HORAWITZ, *Erasmiana*, Sitzungsab. der Wiener Akademie, phil. hist. Classe. T. XC, 1878, p. 444. — T. XCV, 1883, p. 607 (mécontentement d'Érasme). — T. C, 1888, p. 767, 772. — T. CVIII, 1885, p. 804 (rens. divers).
7. FÖRSTEMANN-GÜNTHER, *Briefe an Erasmus*, Leipzig, 1904, p. 44, 82-83 (A. à Paris); 138, 145 (A. à Trente et à Augsbourg); 191, 193 (A. brigue une charge à la cour); 226 (divers); 383 (références des éditeurs).
8. L.-K. ENTHOVEN, *Briefe an Des. Erasmus*, Strasbourg, 1906, p. 15 et 35 (A. en Angleterre); 97 et 100 (A. à Bruges); 140, 157 (A. parle d'Érasme dans les termes les plus favorables, 1535).
9. P. S. ALLEN, *Opus epistol. D. Erasmi*, t. IV-VII (Oxford, 1922-1928). Épîtres : 1091 (lettre d'Érasme à A. et références de l'éditeur); 1430 (recommande A. à Henri VIII); 1437 (l. 195 : « Leuinus pulchre profecit in literis potiusquam in moribus. Cui tamen benefaciam, quanquam nolim illum quicquam harum rerum scire nec omnino ullum mortaliū praeter nos duos »; à Goclenius, 2 avril 1524); 1470 (concernant la prébende de Courtrai); 1486 (recomm. A. à Wolsey); 1491 (à Z. Deiotarus, concernant la recomm. à Wolsey); 1585 (A. attaqué en Allemagne); 1716 (recommande, à Giberti, A. qui paraît bien être en route pour Rome); 1848 (Érasme songe à inscrire A. dans son testament; A. à Paris); 1932 (rencontre d'A. avec Crucius).
10. A. ROERSCH, Musée belge, t. XXVI, 1922, p. 127-143 (notice) et t. XXVII, 1923, p. 91-94 (documents : lettre inédite d'A. à J. Dantis-

cus, évêque de Culm, de Luxembourg, 5 novembre 1531; succession d'A., copie d'un acte et trad.).

11. PRES. SMITH, *A Key to the Colloquies of Erasmus*, Harvard theolog. studies, XIII, 1927, p. 7, 37, 48, 51 (identifie A. avec le personnage qui, sous le nom de Livinus, tient un rôle dans quatre des dialogues d'Er.; l'identification ne paraît certaine que dans un cas, p. 37).
12. H. DE VOCHT, *Litterae ad Craneveldium*, Louvain, 1928, Épîtres : 58 (références de l'éditeur); 63; 122 (A. remet une « figura orbis » à Cranevelt); 124, l. 36 (témoignage d'A. sur les troubles en Allemagne); 128; 134; 136 (A. nommé précepteur de Winter). — Id., *The latest contrib. to Erasmus' corresp.*, Englische Studien, t. XL, 1909, p. 375-376.

B

1. NIC. MAMERANUS, *Catalogus familiae... aulae Caesareae*, Cologne, 1550, p. 31. — SANDERUS, *de Gandavensibus*, Anvers, 1624, p. 85 (L. Algoetius) et p. 87 (L. Panagathus). — SWEERTIUS, *Athenae*, Anvers, 1628, p. 504 (L. Algoet) et p. 506 (L. Panagathus, vulgo Goethals). — VALÈRE ANDRÉ, *Bibl. belg.*, Louvain, 1643, p. 609 (L. Panagathus, vulgo Goethals). — FOPPENS, *Bibl. belg.*, Bruxelles, 1739, p. 793 (id.). — PAQUOT, *Mémoires*, éd. in-fol., Louvain, 1770, t. III, p. 406 (L. Goethals ou Panagathus). — HENNE, *Hist. du règne de Charles Quint*, Bruxelles, t. V, p. 46, 1, et t. VIII, p. 122. — HOFFMANN, *Bull. du biblioph. belge*, t. XV (2^e série, t. VI), p. 287. — *Biogr. nat.*, t. VIII, c. 68-69 (not. par Aug. Van der Meersch, verbo Goethals). — F. VAN DER HAEGHEN, *Bibl. belg.*, 1^{re} série, verbo Goethals, Liévin.
2. Algoet rattaché par erreur au lignage des Goethals : Chevalier DE LA BASSE MOUTURIE, *Esquisses biogr. sur la maison de Goethals*, Paris, 1835, p. 39. Avec portrait apocryphe de Panagathus. — LAINÉ, *Généalogie... Goethals*, Paris, 1878. — TH. SCHELLINCK, dans M. VAN VAERNEWYCK, *Historie van Belgis*, 6^e éd., Gand, 1829, t. II, appendice, p. 38.
3. Sur la famille Halsberghe dit Algoet : GUST. VAN HOOREBEKE, *Étude sur l'origine des noms patronymiques flamands*, Bruxelles, 1876, p. 178-179, note 1. — *Memorieboek der stad Gent van 't jaar 1301 tot 1737*, Gand, 1852, t. I, p. 364 et t. II, p. 31, 37, 38, 122, 136, 142, 145. — GACHARD, *Relation des troubles de Gand*, p. xlvij-xlviii. — *Inscriptions funéraires de la Flandre orient.*, Églises paroiss. de Gand, Gand, 1866, t. II, p. 217 (ép. de P. Alsberghe dit Algoet). — Ville de Gand, archives communales : *Jaerregister der Keure*, 1482-1484, f^o 48 v^o (Pieter Alsbeerch, die men (h)et Algoet), 28 octobre 1484. — Ibid. : *Register Staten van goed*, 1550/51, fol. 152 v^o (succession de L. Algoet).

C

1. ÉRASME à P. BARBIER, de Bâle, c. 26 juillet 1524 (Allen, ép. 1470).

« ... Est apud me Liuinus cognomento Algoet, id est omnibonus; seruiuit mihi plus quinque annos. In hunc uelim transferri pensio-nem, si quid nobis accideret humanitus. Et est alioqui iuuenis bona quapiam fortuna dignus. Sic profecit in utraque lingua, in bonis litteris ac disciplinis, ut me praecurrat. Denique Gandaui natus est, ut hoc ad commendationis cumulum adiiciam. Facies mihi rem uehementer gratam, si hoc quam primum expedias... »

2. ÉRASME à MATTH. GIBERTI, de Bâle, 21 mai 1526 (Allen, ép. 1716).

« ... Iam me pudor hortabatur ut aliquando desinerem te flagitatri-cibus epistolis interpellare : uerum unum quiddam adhuc abs te petere ut debeam suadet mea pietas, ut ausim tua inuitat humani-tas. Iuuenis hic Liuinus cognomento Algotius, cuius supplicatorium libellum mitto, inseruiuit mihi fere septem annos, eo praeditus ingenio, eoque progressus in bonis litteris, ut spem haudquaquam uulgarem de se praebat; honesto loco natus, sed in re tenui ob matris foecunditatem : quem mihi iam olim in filii uicem adoptaui. Non ausim hoc flagitare ut gratis impetret, tametsi non grauarer hoc totum imputari mihi. Illud non dubito quin libenter praestitura sit tua benignitas, ut res aequo precio transigatur cum his qui praesunt istius generis negociis. Sub plumbeo cupit expediri. Haec est Pontificis maximi Clementis felicitas ut possit, bonitas ut uelit omnibus prodesse... »

CHAPITRE III

LE CONSEILLER DE CHARLES-QUINT MAXIMILIEN TRANSSYLVANUS

A voir superficiellement les choses, on pourrait croire que nos humanistes du seizième siècle, furent avant tout absorbés par la contemplation et par l'étude de l'antiquité gréco-romaine.

Il n'en est rien. La plupart furent, au contraire, très attentifs aux changements qui se produisirent alors de par le monde : les grandes découvertes géographiques en particulier les intéressèrent prodigieusement. S'ils n'y prirent point directement part, plusieurs d'entre eux contribuèrent utilement à leur diffusion auprès du grand public.

Le présent chapitre en portera témoignage. Il nous fera connaître, en même temps, un type accompli de ces hommes de cour humanistes qui tinrent, à cette époque, une si grande place dans le mouvement des esprits (1).

*
* * *

A qui veut retracer l'existence de Maximilien Transsylvanus, conseiller de Charles-Quint, se pose tout d'abord la question de son origine et de son identité.

Il faut se garder de confondre ce personnage — ce qui est fréquemment arrivé — avec un autre gentilhomme contem-

(1) Érasme les pressentait et les décrivait, semble-t-il, quand il disait du Collège des Trois Langues de Louvain en 1525 : « Ex hoc uelut ex equo Troiano prosilient aulae Caesareae boni secretarii, facundi consiliarii, legati non elingues, procures qui norint tum facere strenue tum dicere praeclare, ciues humani. Nam homines, absque litteris quam non abs re uocant humanitatis, uix merentur hominis uocabulum ». (ALLEN, t. VI, p. 37).

porain, qui appartient également à la cour impériale : Maximilien de Berghes, seigneur de Zevenberghe, chevalier de la Toison d'Or, décédé en 1544.

La méprise est née d'une similitude de noms qui n'apparaît pas à première vue : Zevenberghe est appelé Siebenberghe, dans des actes du temps rédigés en langue allemande. Or, dans la même langue, Siebenberger ou Siebenbürger est l'équivalent de Transsylvanus, Siebenbürgen étant le nom germanique de *Transylvania*, la Transylvanie. Simple coïncidence, rencontre purement fortuite. En réalité, il s'agit de deux hommes d'état tout à fait différents.

Nous ne connaissons ni la date, ni le lieu de naissance de Transsylvanus. Il vit le jour dans le dernier quart du xv^e siècle.

Comme on trouve parfois joint à son nom l'adjectif « Bruxel-lensis », certains auteurs, parmi les meilleurs, en ont conclu un peu rapidement qu'il serait né à Bruxelles. Remarquons, tout d'abord, que jamais, à notre connaissance, Transsylvanus ne s'est appelé lui-même « Bruxellensis » ; il n'a été appelé ainsi que par des écrivains postérieurs, tel Gruterus. Ensuite, ne l'oublions pas, l'usage du temps en fait foi, une épithète de l'espèce pouvait s'appliquer aussi bien à un Bruxellois d'adoption, ou même à un habitant de Bruxelles, qu'à un Bruxellois de naissance : il n'est donc nullement certain que Transsylvanus vint au monde en notre capitale.

J'ai tout lieu de croire qu'il faut plutôt le considérer comme un Allemand, ou plus exactement comme un Saxon de Transylvanie. J'en donnerai trois raisons :

1° Dans une de ses lettres (1), le célèbre Pierre Martyr d'Anghera, humaniste italien qui joua un rôle important en Espagne, rappelle à Matthias Lang qu'il a accueilli comme un fils le jeune Allemand Transsylvanus, secrétaire de ce haut dignitaire. Il lui a offert pendant longtemps l'hospitalité, il l'a reçu à sa table, il l'a dirigé et aidé de toute manière.

(1) P. MARTYRIS ANGLERII *opus epistolarum*, ep. 563 : « Dehinc si in filium aduenientem Maximilianum iuuenem Germanum tuum a secretis suscepi, si hospitio ac mensa longo illum tempore collegi, si direxi, si iui necne, ipsum arbitror retulisse ». P. 311 de l'édition d'Amsterdam, 1670.

Dans tout ceci, on a cherché la preuve que Maximilien serait le fils naturel de Matthias Lang. Rien ne permet, selon moi, de tirer pareille conclusion de l'épître citée. La seule chose qu'on puisse y voir à bon droit, c'est que le jeune homme était allemand et que son maître lui portait beaucoup d'intérêt.

Qui était ce Matthias Lang ? — Un conseiller très influent de l'empereur Maximilien, évêque de Gurk en Carinthie, cardinal, et plus tard archevêque de Salzbourg (1).

2° En 1519, Transsylvanus retrouva en Espagne un condisciple (*Schulgesell*) : c'était Jean Hofman von Grunbüchel, délégué de Styrie, lequel fut reçu par l'Empereur, à Molins de Rey, le 5 novembre, avec une députation de la Basse-Autriche.

Où Hofman et Transsylvanus firent-ils leurs classes ensemble ? — Selon toute vraisemblance, en pays de langue allemande, et l'on a bien l'impression que le second appartenait à l'un de ces pays, comme le premier.

3° D'autre part, les savants hongrois qui, dans ces derniers temps, se sont occupés de notre personnage revendiquent celui-ci comme un des leurs. Selon eux, il aurait vu le jour en Transylvanie. A l'appui de cette assertion, on peut invoquer un passage de la correspondance de l'évêque Nicolas Olahus, conseiller de la reine Marie de Hongrie. Ce prélat, né à Hermannstadt, au cœur de la Transylvanie saxonne (2), y note que notre Maximilien et lui-même sont des compatriotes.

Compatriotes ! Simple plaisanterie amenée par le nom de Transsylvanus, à ce que prétendent Förstemann et Günther (3). J'ai bien peine à le croire.

A lire attentivement l'épître d'Olahus, on voit bien qu'elle n'a pas été composée le sourire aux lèvres. Il s'agit d'une

(1) Le British Museum (Add. ms. 21524, f. 11) possède une lettre autographe de Matth. Lang à Trans., datée de Salzbourg, le 16 novembre 1523.

(2) F. TEUTSCH, *Korrespondenzbl. des Vereins f. siebenbürgische Landeskunde*, Hermannstadt, t. II, 1879, p. 107 : « der Name Sibenbürgen umfasste ursprünglich nur das Sachsenland, ja vorzugsweise den Hermannstädter Gau. Honterus heisst seine Karte von 1532, die im wesentlichen nur das Sachsenland umfasst : *Chorographia Transilvaniae, Sybenbürgen* ».

(3) *Op. cit.*, p. 430 : « aber das ist als nur scherzweise gesagt aufzufassen wegen des latinisierten Namens Transilvanus ».

lettre adressée en 1534 à Jean de Weze, l'archevêque exilé et dépouillé de Lund. Olahus a recommandé tout spécialement celui-ci à Transsylvanus, qui devait rencontrer à Hambourg les délégués du Danemark. Et il ajoute : « J'ai obtenu le concours de Maximilien, à raison de la grande intimité qui existe entre nous, *ob patriam communem*, à cause de notre commune patrie ». Cette phrase a été écrite dans des conjonctures graves, au milieu desquelles il eût été bien déplacé de se livrer à des jeux de mots et de faire de l'esprit.

Jusqu'à plus ample information, tenons donc pour très probable que notre humaniste était un Saxon de Transylvanie, et, pour le reste, sachons attendre : seules des recherches d'archives pourront nous donner la clef du mystère qui entoure son ascendance et son berceau.

*
* *

La première mention qui soit faite de Transsylvanus date de 1507. Il assista, cette année-là, au Concile de Constance et composa un spirituel et judicieux poème de 114 vers qu'il dédia aux jeunes filles de la ville : « ad puellas Constantienses, in Conuentu imperiali ».

Le sujet qu'il y traite est vieux comme le monde et pourrait se résumer en ce distique :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Les amours faciles n'entraînent que ruine, déshonneur et maternités irrégulières. A l'appui de ces sages avertissements, en parfait humaniste qu'il est, le poète cite de nombreux exemples tirés de l'antiquité classique. Il appelle à la rescousse Hipsyphyle, Thésée, Phasias, Ulysse, Sapho, Hélène, Didon, ainsi que les dieux et les déesses ; sans oublier ce qu'il a vu à Cologne, quelques années auparavant, lors du séjour que firent en cet endroit, avec leur suite, l'Empereur et Philippe le Beau :

Tunc ibi Caesar erat dulci cum prole Philippo,
Qui fuit inuicti gloria magna patris.
Tunc omnes Procures quotquot Germania nutrit,
Hic aderant multi qui placuere uiri.
Hic ego deceptas uidi sine fine puellas...

Et notre moraliste de conclure :

Est quaedam, fateor, primum sub amore uoluptas,
 Haec fit post paruum tempus amara tamen.
 Quaelibet ardenti tum moesta iacebit amore,
 Et mallet nullum se tetigisse uirum.
 Addo hoc : quae petulans semel est labefacta puella,
 Torpet et ex facili spernitur inde uiro.
 Haec sunt quae pietas me uobis scribere iussit :
 Hisque potens prohibet plura docere Venus.
 Irrita erunt multis scimus mea dicta puellis :
 At mea deceptae postmodo scripta colent.

Cela rappelle les conseils de Marguerite d'Autriche à ses filles d'honneur :

Fiez-vous-y en vos servans
 D'heure en avant, mes demoiselles,
 Et vous vous trouverez de celles
 Qui en ont eu des décepvans.

.

Fiez-vous-y.

Ou bien :

Belles paroles en paiement
 A ces mignons présumptueux
 Qui contrefont les amoureux
 Par beau semblant ou aultrement.

Sans nul crédo, mais promptement
 Donnez pour récompense à eulx
 Belles paroles en paiement.

* * *

Dès cette époque, notre érudit appartenait au monde de la cour. Il fut, sans doute, de ces nombreux personnages venus d'Allemagne qui, durant la longue minorité de l'archiduc Charles, pénétrèrent en Belgique et occupèrent d'importants emplois dans l'entourage princier. Le tout grâce à la protection de Maximilien d'Autriche. Transsylvanus fut pendant longtemps attaché à la chancellerie impériale : il s'y éleva jusqu'au rang de secrétaire ordinaire (1) et de conseiller

(1) Ces fonctions sont définies dans F. CABALLERO, *Al. y J. de Valdés*, p. 308 : « Ordenanzas de la Cancellaria imperial, en Valladolid à 26 de agosto de 1524 ».

intime. Les documents de l'époque lui donnent le titre de « chevalier, conseiller de S. M. impériale, conseiller d'Etat, *sub-canciller en Flandés* », etc.

Retracer la part qu'il prit à l'examen et à l'expédition des affaires courantes (1) — sous Marie de Hongrie, il s'occupait journellement des affaires allemandes — serait nous éloigner de notre propos. Suivons-le plutôt dans les différentes missions dont il fut chargé dès 1511.

En mai et en septembre 1511, il fut envoyé de Bruges auprès du roi d'Angleterre Henri VIII qui lui accorda, à cette occasion, diverses gratifications (2).

Le 24 février 1512, il se trouvait à Vérone, d'où il décrivit un accident dont il fut victime lors de son passage par Brixen dans le Tyrol.

En 1515, il était l'*amanuensis* de Matthias Lang, son puissant protecteur. En 1519, il séjournait en Espagne, en qualité de secrétaire de Charles-Quint.

Il était dans la suite du souverain, le 30 novembre 1519, lorsque celui-ci reçut, à Molins de Rey, la députation conduite par l'électeur palatin Frédéric qui venait lui apporter le décret de son élection au trône impérial. Transsylvanus recueillit et publia en une plaquette un certain nombre de documents relatifs à cette imposante cérémonie. Il dédia cet opuscule à son collègue de la chancellerie le bourguignon Jean Lallemand (3).

En 1520, notre dignitaire accompagna le roi d'Espagne en Flandre. En 1521, il fut auprès de lui à la diète de Worms. En 1522, il se rendit avec lui en Angleterre. La même année, dans le courant de l'été, nous le trouvons à Valladolid.

A Worms, il joua un rôle dans deux scènes historiques. Quand, le 17 avril, Luther comparut pour la première fois

(1) Voir notamment : *Deutsche Reichstagsakten*, Jüngere Reihe, t. II, Gotha, 1896, et t. III, 1901, *passim*.

(2) 10 et 40 shill. — RAWDON-BROWN, *Calender of State papers, Henry VIII*, 1511.

(3) *Legatio ad sacratiss. ac inuict. Caesarem Dium Carolum... in Molendino regio die ult. Nouembr. Anno MDXIX.* [Augsbourg], s. n., 8 ff. in-4°. (Leipzig : Bibl. univ. et Londres : Brit. Mus.). Au v° du titre, épître non datée : « Maximilianus Transylvanus Ioanni Alemanno Burgundioni a Secretis Caesaris collegae suo salutem ».

devant l'assemblée, Maximilien se leva au milieu d'un impressionnant silence et fit connaître le titre et la nature des ouvrages condamnés du célèbre réformateur (1). Le jeudi 25 avril, à 5 heures du soir, accompagnant le chancelier Jean Schneitpeck et l'official de Trèves Jean Eck, il se rendit en l'hôtellerie où était descendu Luther pour lui signifier son congé, au nom de l'Empereur (2). Tous les détails de cette entrevue ont été souvent rapportés.

A Valladolid, Transsylvanus fut témoin, le 6 septembre 1522, d'un événement extraordinaire : le retour de Sébastien del Cano et des dix-huit survivants de l'expédition de Magellan.

Ceci mérite que nous nous y arrêtions quelques instants.

*
* * *

On connaît les faits. Ayant quitté Séville, le 10 août 1519, avec cinq vaisseaux et 265 hommes d'équipage (3), Magellan s'était dirigé droit sur le Brésil, avait longé jusqu'au bout la côte de l'Amérique du Sud, franchi le détroit qui sépare celle-ci de la Terre-de-Feu, et traversé l'Océan Pacifique. Puis, établissant la route de l'Inde par l'ouest, il avait abordé aux Iles Philippines. Le hardi navigateur étant mort au cours d'un engagement contre les indigènes, son lieutenant del Cano, passant par les Moluques et doublant le Cap de Bonne-Espérance, avait ramené en Espagne les débris de cette glorieuse expédition. « Victoria » : tel était le nom du navire, finalement disloqué et faisant eau, qui venait de rentrer à Cadix,

(1) *Deutsche Reichstagsakten*, op. cit., p. 633 : « Luego se hizo un gran silencio, y se lebantó un secretario del cardinal de Gursa que se llamava Gimiliano y tomó en sus manos un bolumen de libros mediado y leió los titulos dellos é la materia de lo que cada uno contenia, los quales libros estaban impressos en molde; el autor de ellos se decia ser el mismo Martino Luterio ». (Relation du temps). Nous avons vu que Tr. avait été secrétaire du cardinal-évêque de Gurk.

(2) *Id.*, pp. 567, 568, 585, 610, 611. — De Worms, Tr. dédia à Matth. Lang une édition du discours sur le péril turc prononcé, le 3 avril, à la diète, par Hieron. Balbus : *Oratio habita in imperiali conuentu... per inclyti regis Hungariae et Bohemiae oratorem*. S. l., 10 ff. in 4°. (Munich : bibl. roy.). Aux pp. 2-3, la dédicace de Tr., non datée.

(3) Notons que l'expédition comptait parmi ses membres des bombardiers et des matelots originaires des Pays-Bas.

après avoir effectué, en trois ans et quatorze jours, le premier périple autour du monde.

Or, le voyage avait été défrayé en partie par un oncle par alliance de Transseylvanus, Christophe de Haro, négociant de Burgos, lequel était depuis longtemps en relations commerciales avec les peuples de l'extrême Orient et notamment les Chinois.

Dans ces conditions, on comprendra aisément que le secrétaire de l'Empereur ait pu obtenir des renseignements de première main sur les aventures de Sébastien del Cano et de ses compagnons. Il les questionna tous, individuellement, recueillit leur témoignage avec le plus grand soin « diligenterissime », et, du tout, fit une relation fidèle et objective qu'il adressa, dès le 24 octobre suivant, à Matthias Lang (1).

*
* *

Il ne fut pas seul à agir de la sorte parmi nos humanistes. A la date du 5 août 1523, son confrère Conrad Vegerius de Luxembourg, qui se trouvait comme lui à Valladolid en 1522, écrivit ce qui suit à François de Cranevelt à Malines. Je traduis :

« Voici ce qui en est de notre opuscule concernant les Moluques. Chaque jour, Jean Sébastien (del Cano), le commandant de ces matelots (les survivants de l'expédition de Magellan), rendait visite à Maximilien Transseylvanus et à son oncle par alliance (Christophe de Haro), tous deux mes amis intimes. Il leur racontait, ainsi que cela se fait, tout le détail de l'expédition. En même temps, il en agissait de même, ailleurs, à la cour. Quant à nous, ayant appris que d'autres également s'occupaient de consigner ces récits et se préparaient à les adresser à des amis, là où tu te trouves, nous avons pris soin que notre récit fût rédigé le plus vite possible,

(1) *De Moluccis insulis atque aliis pluribus mirandis, quae nouissima Castellorum nauigatio Sereniss. Imperatoris Caroli V auspicio suscepta nuper inuenit, Maximiliani Transseylvani ad Reuerendiss. Cardinalem Saltzburgensem epistola*. Cologne, Euch. Cervicornus, 1523, in-8°. — Reprod. dans : S. GRYNÆUS, *Novus orbis*, Bâle, 1555, in-fol., pp. 524-535. — Le British Museum en possède dix éditions et traductions différentes.

fût-ce avec précipitation. C'est ainsi que Maximilien envoya aussitôt sa lettre, en forme de volume, au cardinal de Salzbourg en Allemagne. Notre propre relation fut plus courte : nous chargeâmes le premier courrier en partance de la transporter aux Pays-Bas. Ce faisant, nous avions uniquement en vue de plaire à nos amis par l'annonce d'un fait nouveau et rare, et non de poursuivre, en le publiant, la moindre gloriole personnelle. Personne, d'ailleurs, n'aurait pu raconter le tout avec plus d'élégance ni plus de soin que Transsylvanus :

Sylvanum, facilis cui cedere carmine Clio
Gaudet, et ad plectrum magnus Apollo silet !
Non tam Caesarei qui scribere scita Senatus,
Diuinum nouit quam Cicerona loqui ! » (1)

*
* *

Ce fut à Lang, nous venons de le dire, que Maximilien fit tenir son opuscule.

Il lui envoyait, en même temps, un échantillon de quelques épices rares, notamment de « gariophile », autrement dit girofle, de quoi la « Victoria » ramenait pleine cargaison. Et aussi — qu'on me passe ce détail infime, mais pittoresque — un oiseau merveilleux, dont les voyageurs avaient rapporté cinq exemplaires. C'était l'oiseau du paradis que les Indiens croyaient tombé du ciel et qui préservait de tout mal ceux qui le portaient dans les combats. Présent symbolique, car tout n'était-il pas merveilleux dans cette exploration et dans cette Odyssée.

« Ces matelots, écrit en terminant Transsylvanus, — et c'est la seule effusion lyrique qu'on rencontre dans ces pages — étaient certes plus dignes de mémoire éternelle que les Argonautes qui firent voile avec Jason vers la Colchide ; et leur vaisseau mérite mieux de figurer parmi les astres que le fameux navire Argo ».

Sobre et précis pour tout le reste, le récit de notre humaniste fut fort remarqué. Son « Epistola de Moluccis insulis » est l'œuvre d'un esprit critique, d'un écrivain que préoccupent

(1) H. DE Vocht, *op. cit.*, p. 169-170. La lettre est datée de Rome, août 1523.

avant tout le souci de l'exactitude et l'amour de la vérité (1). Nulle trace, dans ces pages, de ces histoires merveilleuses, de ces détails légendaires qui ne déparent que trop souvent les récits des voyageurs anciens et modernes. Contre de pareilles allégations, l'auteur s'inscrit en faux, à la suite de l'enquête qu'il a menée, avec une rigueur toute scientifique, auprès de Sébastien del Cano et de ses compagnons. Il sait aussi ce que, en toute sincérité, ils ont déclaré à l'Empereur et à beaucoup d'autres personnes.

« Leur témoignage est absolument digne de foi. Ils n'ont rien raconté de fabuleux (2) et leur récit proteste contre toutes ces fables rapportées par les auteurs anciens. Qui donc pourrait croire à ces cyclopes, à ces hommes à un pied, à ces pygmées, et autres monstres du même genre ? Les Espagnols ont navigué au midi, vers l'Occident, et les Portugais vers l'Orient. Ils ont découvert et parcouru bien des régions au-delà du tropique du Capricorne... Or, personne n'a jamais rien entendu dire de certain au sujet de monstres de cette nature. Il faut donc croire que ce sont-là des fables et des mensonges surannés qui ne reposent sur aucune tradition certaine ».

L'importance de l'épître de Transsylvanus fut promptement reconnue. Elle avait paru à Cologne, chez Eucharis Cervicornus, en janvier 1523. Au mois de novembre de la même année, l'imprimeur F. Minitius Calvus en publia, à Rome, une seconde édition, d'après un exemplaire que lui avait remis l'évêque de Teramo, François Chiericato, nonce apostolique au Congrès de Nuremberg (1522-1523). Calvus la dédia à Matthias Giberti, dataire du Pape Clément VII. D'après G. Cerdini, cette seconde édition serait tout à fait indépendante de la première. Une chose est certaine, c'est qu'elle ne reproduit pas purement et simplement celle-ci et qu'elle porte un titre différent (3).

(1) « Statui et cursum eius et totius rei seriem R. D. T. quam uerissime scribere ». — « Curaui enim mihi et a duce classis et a singulis nautis qui cum eo rediere referri omnia diligentissime ».

(2) Passage cité et traduit par L. GALLOIS, *Les géographes allemands de la Renaissance*, Paris, 1890, p. 151-152.

(3) Titre fort long, que nous avons transcrit in-extenso dans nos *Nouvelles indications*, op. cit., p. 873, note 3.

D'autres éditions suivirent, ainsi que des traductions en italien et en espagnol. Enfin, le « de Moluccis insulis » fut reproduit une dernière fois, en 1888, par C. H. Coote avec une version en langue anglaise.

Ce qu'il faut noter également, c'est que deux productions géographiques fort intéressantes de l'époque dérivent immédiatement de la relation de Transsylvanus.

La première est l'œuvre de Jean Schoener, de Carlstadt sur le Mein. Elle est datée de Timiripa (Ehrenbach près de Bamberg), 1523, et a été reproduite en 1889 par Wieser (1).

La seconde émane de notre compatriote, le moine franciscain François Monachus de Malines. Dédiée à Jean de Carondelet, archevêque de Palerme, conseiller de Marguerite d'Autriche, et composée entre 1526 et 1530, elle a été réimprimée en 1890 par M. L. Gallois (2).

De son côté, Gemma Frisius, fondateur de notre école de géographie, emprunta au « de Moluccis » la matière du chapitre trentième de ses Principes d'astronomie et de cosmographie qui parurent à Louvain-Anvers en 1530 (3). De même que le moine de Malines, il avait la plus haute idée du savoir et du caractère de notre érudit (4).

Après tout cela, est-il exagéré de dire que le conseiller de Charles-Quint se distingua tout particulièrement parmi les historiographes de la célèbre expédition ?

* * *

Alexandre Henne remarque que les premières épices des Moluques arrivèrent en notre métropole en 1522-1523, et il

(1) *De nuper... repertis insulis ac regionibus... epistola*. — WIESER, Sitzungsber. der phil.-hist. der K. Akademie der Wissensch., Vienne, t. CVII, 1889, Abh. 5, p. 15-18.

(2) *De orbis situ ac descriptione... epistola*, Anvers, Mart. Caesar, aux frais de Romain Bollaert. — L. GALLOIS, *de Orontio Finaeo*, Paris, 1890, p. 87-105.

(3) F. VAN ORTROY, *Bio-bibliographie de Gemma Frisius*, Bruxelles, 1920, p. 48 et 190.

(4) « M. Transsylvanus... uir omni doctrinae laude cumulatissimus » (Fr. Monachus). — « Vir laudatae tum honestatis ac probitatis, tum etiam non mediocris eruditionis » (G. Frisius).

ajoute : « Charles-Quint annonça en octobre 1522 à sa tante que, des navires expédiés trois ans auparavant aux Indes, un vaisseau était revenu chargé de girofles, de poivre, de cannelle, de gingembre et de bois de santal. Il avait donné ordre de consigner le bateau à Anvers, aux soins de Diego de Haro » (1).

Celui-ci était un richissime financier espagnol établi en la place. En 1512, il avait prêté 100.000 livres à 40 gros à la cour ; il était très connu par ses spéculations immobilières et ses opérations commerciales.

Il tenait de très près à notre Transsylvanus : il lui avait donné sa fille Françoise en mariage, vers 1522.

La jeune femme mourut en 1530, après quelques années d'heureuse union, à l'âge de vingt-quatre ans. Son charme et ses vertus, sa fin prématurée inspirèrent au plus grand de nos poètes néo-latins, à Jean Second, deux touchantes élégies :

... Francisca claris clarior parentibus,
 Virtute, castitate, moribus probis,
 Bonisque, quae uere beant, clarissima,
 Formam cui suae parem dederat Venus,
 Terrâ sub istâ nescio quid pulueris
 Habet uetusti, et obsoleti et putridi.
 Heu Fata ! saeuis saeuiora tigribus,
 Num sic decebat, obsecro uos, ut prius
 Quam se uideret uiuere, et lustrum satis
 Quintum peregisset, nigrantem regiam
 Proserpinae subiret intractabilis,
 Illa illa longis digna seclis uiuere ?

.

En 1531, Maximilien contracta une nouvelle alliance : il épousa Catherine de Mol, dame de Grambais et de Loupaigne en Brabant, fille de Roland de Mol et de Jeanne du Chesne. Il en eut deux filles.

* * *

Vers le même temps, Transsylvanus fut chargé de diverses missions de confiance par Marguerite d'Autriche.

(1) A. HENNE, *Hist. du règne de Charles-Quint en Belgique*, Bruxelles, 1859, t. V, p. 263.

En novembre 1525, il accompagna en Zélande le roi détrôné de Danemark, Christiern II, beau-frère de l'Empereur, et dut surveiller ses agissements (1).

En 1529, il fut envoyé à Spire ; en 1530, en Espagne. En 1534, il fut délégué par la reine Marie de Hongrie au Congrès de Hambourg avec Erhard Mueller et Georges d'Autriche, évêque de Brixen et, dans la suite, prince-évêque de Liège.

En temps ordinaire, il habitait Bruxelles. Notre capitale était un centre artistique et intellectuel brillant ; la cour y était très ouverte aux idées nouvelles. En dehors des person-nages qui la composaient, notre dignitaire fréquenta aussi un cercle de savants et de beaux esprits : Georges d'Halluin, le très érudit seigneur de Comines ; le poète Scribonius Grapheus, secrétaire de la ville d'Anvers ; Pierre Gilles, l'ami d'Érasme et de Thomas Morus ; François de Cranevelt, membre du Grand Conseil de Malines ; et cet extraordinaire Corneille Agrippa de Nettesheym qui lui dédia, en même temps qu'à Marguerite d'Autriche, son Discours sur la noblesse et la supériorité du sexe féminin (2).

Il connut aussi Érasme avec lequel il entretenait active correspondance et dont il servit à la fois les idées et les intérêts

(1) FÖRSTEMANN-GÜNTHER, p. 431, donnent la référence suivante : ALLEN, Carol. Ferd., *De rebus Christiani secundi... exsults*, P. I. Hafniae 1844, p. 82-83 : « Ita ad finem anni 1525, quum rex [Christiernus II] cum regina et liberis Middelburgum et in alia oppida Zelandiae profectus esset, gubernatrix secretarium Maximilianum Transsylvanum misit, qui eum observaret, et, ut Lyrum rediret, persuaderet. Transsylvanus inter alia reginam obiurgavit « quod non esset neque e Caesaris neque e sua dignitate, quod tam parva et quodammodo lacera familia per provincias deberet discurrere ». Ad quod regina respondens, grave atque durum esse dixit, si sibi reginae, quod vel infimo subditorum liceret, libera exeundi et redeundi potestas permissa non esset. Rediit tamen rex ». « Relatio Maximiliani Transsylvani data Middelburgi die XXIII. Nov. 1525 (Mss. Bibl. Reg.). Litt. a Margarita ad regem dat. Bruxellis die XXVII. Nov. 1525 (Apogr. Monac.) ».

(2) *Declamatio de nobilitate et praecellentia foeminei sexus*. Dans : H.-C. AGRIPPAE opera, éd. de Lyon, Bering, t. II, p. 513 : « Clar. viro D. M. Transsylvano, Caroli V à Consiliis », d'Anvers, le 16 avril 1529. — Dans une lettre datée de Cologne, 17 mars 1532, Agrippa mande à Érasme qu'il a chargé Tr. de lui remettre une épître précédente. — Sur Agrippa, voir notre précédent volume, p. 74.

auprès de l'Empereur. Dans ses épîtres, le célèbre humaniste lui parlait à cœur ouvert et dans des termes empreints de la plus vive affection. « Viuat Maximilianus meus suauiter, ut dignus est ».

Visiblement, il y mettait quelque coquetterie. A-t-il reçu une lettre de Transsylvanus, le grand homme y retrouve le cœur de son ami, pur comme la neige, véritable « domicile » des Grâces et des Muses. Le morceau était d'un si beau style qu'Érasme n'a presque pas osé répondre. Depuis de nombreuses années, aucune lecture ne lui a été plus agréable.

Et ailleurs : « Cette faveur que tu me témoignes, mon cher Maximilien, je pourrais dire à peine combien je l'embrasse ; à quel point je me sens heureux d'avoir trouvé un si parfait ami ! Tu ne souffriras pas, dis-tu, d'être vaincu par moi sur le terrain de l'amitié. Pour moi, si je ne puis espérer de l'emporter, je lutterai cependant, afin que tu ne paraisses point avoir vaincu sans résistance ».

Mais c'est en latin qu'il faut lire ces formules enveloppantes. A ce moment, Érasme rencontrait beaucoup d'opposition en Belgique et en Espagne. L'enjeu du combat était la cause des lettres et la conciliation en matière religieuse. L'apôtre de la philosophie du Christ attendait beaucoup du zèle et de l'influence de son correspondant.

Son attente ne fut pas trompée. Dans la chancellerie impériale, Transsylvanus et son ami Alonso de Valdés, lequel se trouvait en Espagne auprès de Charles-Quint, s'employèrent énergiquement en sa faveur.

En 1524, Érasme, qui résidait alors à Bâle, avait déclaré la guerre à Luther et à ses sectateurs. Il était en butte à leur inimitié. Il entendait, dès lors, ne plus être pris à partie par certains théologiens catholiques. Il en avait appelé au Pape et à l'Empereur. Non sans succès.

Dès le 4 août 1526, Charles-Quint lui écrivit, de Grenade (1) : « Nous ne manquerons pas d'agir avec toi de telle sorte que tous comprennent quel cas nous faisons de ton caractère et de ton esprit vraiment pieux. De sorte aussi que tes détracteurs,

(1) ALLEN, *op. cit.*, ép. 1731. — La minute originale est aux Archives de Simancas.

obstinément acharnés contre l'étude des bonnes lettres et de la vraie piété, cessent dorénavant d'aboyer et sachent que l'Empereur est du côté d'Érasme, comme du côté d'un homme éminent en tout genre d'érudition et de véritable religion. Qu'ils sachent qu'il protégera sa réputation et sa gloire comme sa propre gloire ».

Pouvait-on rêver certificat plus élogieux que cette royale attestation... dont les ennemis d'Érasme nièrent, d'ailleurs, aussitôt l'authenticité.

Mais, autre chose était de l'obtenir, et de calmer la surexcitation des esprits, d'imposer silence au dominicain Vincent Diercx et au carme Nicolas Baechem, de la Faculté de Louvain. Aussi, en 1527, Alonso de Valdés dut-il s'adresser personnellement à celle-ci et demander au chancelier Gattinara qu'il saisisse la docte compagnie d'un message officiel (1).

« Ces démarches, écrit Maximilien à Valdés, le 25 octobre 1527, ont produit plus d'effet que les épîtres précédentes de Charles-Quint et de la Sérénissime gouvernante. Depuis lors, les théologiens de Louvain ont commencé à se comporter avec plus de modération. Ils parlent d'Érasme avec beaucoup de ménagement et de retenue. Ils cessent de mener ouvertement campagne contre les bonnes lettres, comme ils l'ont fait jusqu'à présent ». Mais ce n'est-là qu'une trêve. Pour que l'apaisement soit définitif, il faut que César intervienne énergiquement.

Cet appel fut entendu. Le 13 décembre suivant, Charles-Quint écrivit de Burgos à Érasme pour lui dire de nouveau combien il appréciait ses efforts et pour l'assurer de toute sa bienveillance : « Nos enim tuis sanctissimis conatibus omni auxilio et fauore nunquam defuturi sumus ». Sans accorder au destinataire absolument tout ce qu'il avait demandé, la lettre impériale, encore une fois, était infiniment flatteuse pour lui ; elle avait été rédigée et contresignée par Valdés.

Traussylvanus avait été l'âme de toute la négociation. Dès le 15 décembre 1525, il avait recommandé le célèbre humaniste à Valdés avec la plus vive insistance. Que l'Empereur

(1) MARCEL BATAILLON, *Érasme et la chancellerie impériale*, Bulletin hispanique, t. XXVI, 1924, p. 27-34.

protège Érasme, qu'on lui accorde une pension généreuse et il viendra en Brabant, il y écrira contre l'hérésie de Luther, « lui, dont l'âge présent recueille la doctrine et l'éloquence et que les siècles futurs admireront et vénéreront avec autant de ferveur que de piété ».

Cet Alonso de Valdés, dont nous venons de citer le nom, n'est autre que l'auteur du *Diálogo de Mercurio y Carón* et du *Diálogo de Lactancio* qui sont deux perles de la littérature castillane (1). Et ce qui nous intéresse tout particulièrement, c'est que ce brillant écrivain saluait en Transsylvanus son maître en l'art de bien dire et de bien penser. Il lui mande, le 12 mars 1527 : « Tu loues en moi l'abondance des choses et la richesse des mots. Je ne me reconnais pas ces deux qualités. En me les attribuant, c'est ton propre éloge et non le mien que tu prononces ; car toute l'érudition que je possède, c'est de toi que je l'ai reçue. Si je suis quelque chose, si je vaux quelque chose en ces matières, c'est à toi toujours que je l'ai attribué et que je l'attribuerai. Cesse donc de faire mon éloge et sois pour moi un maître et non un complimenteur ».

* * *

Transsylvanus, qui était un diplomate avisé et érudit, était aussi un protecteur des arts et un homme de goût (2). Possesseur d'une fortune considérable, il pouvait faire largement les choses.

A cette époque, il se fit construire, à Bruxelles, une demeure fort luxueuse et que Jean Second a célébrée dans ses vers (3). On y voyait, nous dit-il — sans doute, s'agit-il de statues ou de bas-reliefs placés sur la façade — Minerve sortant tout armée

(1) MARCEL BATAILLON, A. de Valdés, auteur du « *Diálogo de Mercurio y Carón* », dans : *Homenaje a Menéndez Pidal*, Madrid, 1924, t. I, pp. 403-415.

(2) En 1527, Tr. fit exécuter à Bruxelles des tapisseries pour A. de Valdés : « *Scribis te cupere ut quatuor uel potius sex aulea conficerem ut totum cubiculum possem adornare... mihi tria illa aulea sat erunt ; gratum tamen erit, si ipsorum auleorum exemplar ad me simul miseris* ». (Lettre de V. à Tr., de Valladolid, le 12 mars 1527).

(3) J. SECUNDI *opera*, éd. de Leyde, 1631, p. 112 : « *In magnificas aedeis, quas Bruxellae struxit Maximilianus Tr.* ». Epigr. liber, XLV.

du cerveau de Jupiter, Vulcain et Mercure, Orphée, Eurydice et Proserpine, et, au sommet de l'édifice, la divine philosophie montrant la route qui conduit aux astres.

At tibi dent Superi quod, Transsylvane, mereris
Qui facis Ausoniae minus inuideamus ut urbi.

Ce palais s'élevait au centre de notre capitale, presque en face de l'église du Sablon. Précisons : il occupait à peu près tout le terrain qui est délimité aujourd'hui par la rue de la Régence et la rue Ernest Allard. Il comprenait de vastes jardins qui s'étendaient jusqu'au tracé actuel de la rue Coppens.

L'hôtel passa, dans la suite, entre les mains des Solre (1639), des Westerloo, des Wemmel (milieu du XVIII^e siècle), des d'Hooghvorst (vers 1800) et de l'entrepreneur Coppens. Il fut démoli, en 1828, lors du percement de la rue Coppens.

Voici comment on nous le décrit en 1743 (1) :

« L'hôtel consiste en quatre corps de logis, bâtis sur une cour carrée, où une espèce de colonnade de pierre bleue forme des allées voûtées, sans saillir hors d'œuvre. Celui qui [fait] face sur la rue, est fort beau malgré le goût ancien, dans lequel il est construit. Le portail orné d'un frontispice exact à quatre colonnes, assorties de leurs pieds d'estaux, chapiteaux, corniches et de plusieurs statues, est placé exactement dans le milieu et accompagné de deux frontons, qui terminant la maçonnerie dans les encogneures, tiennent lieu de deux pavillons. Les appartemens y sont très bien distribués pour la commodité des Seigneurs qui l'habitent. Il a l'agrément d'un Jardin bien entretenu, rempli de fleurs, de fruits et compartimenté d'agréables allées. On peut avancer sans risque, que son ancienneté ne doit pas le priver du rang, qu'il peut tenir parmi les beaux Hôtels modernes ».

* * *

Pendant la belle saison le secrétaire de Charles-Quint résidait à la campagne.

En 1522, il acheta de Thomas Barradot la seigneurie et le

(1) FRICX, *Description de la ville de Bruxelles*, Bruxelles, 1743, p. 105.

château de Houthem à Ramsdonck, près de Capelle-au-Bois (ensuite, propriété de la famille de Beughem de Houthem). Il se plaisait à y séjourner loin des tracas de la cour (1). C'est de là, *ex siluano nostro Hautem, ex uilla mea Hautem*, qu'il écrivit toute une série de lettres à Érasme et à Alonso de Valdés.

En 1538, il fit reconstruire en pierre le clocher de l'église de Ramsdonck, lequel était primitivement en bois. Une inscription l'atteste, qui a conservé en même temps le souvenir du généreux donateur :

ANNO POST NATVM CHRISTVM 1538, PAVLO III SEDENTE,
CAROLO V MAGNO REGE REGVM IMPERANTE,
BENEFICENTIA MAXIMILIANI EQVITIS, D. DE BOVCHOVT
ET IN RAMSDONCK, EX LIGNEA TVRRIS LAPIDEA
FACTA SVM.

En 1537, Transsylvanus se rendit maître d'une propriété plus importante encore. Il acquit, le 19 mars, de Robert de la Marck d'Arenberg, vicomte de Bruxelles, la seigneurie et l'antique château de Bouchout près de Meysse : depuis, résidence de S. M. l'impératrice du Mexique Charlotte, veuve de l'archiduc Maximilien d'Autriche et fille du roi des Belges Léopold I.

C'était, dit un document de la fin du xvi^e siècle (2), « un fort chasteau, basti de plusieurs tours et édifices, clos de grands fossés pleins d'eau, pont-levis, avec singles et fossés a lentour d'iceux ; ensemble en cense et bassecourt, aussi clos de fossés, avecq plusieurs jardins à fruit et aultrement, prairies, viviers, ruisseaux, garenne, bois et terres labourables : le tout en nombre de septante-six bonniers, un journal, trente-neuf verges. Avecq droits seigneuriaux, cens seigneuriaux et rentes foncières, toute haulte justice moyenne et basse... avecq droit de chasse, tendre à perdrix, les prendre à la tonnelle et à cheval, tirer à la sauvagine », etc., etc.

(1) « Ruri sum saepe, non sum in aula nisi uocatus quod saepius tamen fit quam uellem ». Trans. à Érasme, de Houthem, 28 mars 1527.

(2) Acte de 1590 publié par L. GALESLOOT, *Le domaine de Bouchout*, op. cit., p. 415.

D'après l'acte de cession (1), qui était rédigé en langue flamande, la vente se fit pour le prix de 21.000 florins (2) carolus « tot twintich stuvers t' stuck », mobilier compris, ainsi que le matériel de brasserie, la grande horloge, les armes et l'artillerie du château (3). Celui-ci avait servi autrefois de forteresse aux mains des partisans des ducs de Brabant.

Entré en possession de ce domaine, le nouveau seigneur de Bouchout y fit exécuter d'importantes réfections qui nécessitèrent la mise en œuvre de 164 chênes, de 4.000 livres de ferrure, d'une grande quantité de pierres blanches et de 50.000 ardoises. Il ne vit toutefois pas l'achèvement de ces travaux et mourut dans le courant du même été. Ses filles, Jeanne et Marie de Transsylvain, relevèrent, le 18 novembre 1538, la seigneurie de Bouchout (4).

Ces deux riches héritières firent de fort beaux mariages.

L'aînée épousa, en premières noces, Gérard de Veltywyck, orientaliste réputé, membre du Conseil privé, trésorier de la Toison d'or, ambassadeur de Charles-Quint et de Ferdinand auprès de Soliman II ; et, en secondes noces, François-Prosper de Genève, seigneur de Lullin, général des gardes du duc de Savoie.

La cadette se maria avec Bernard de Mérode, seigneur de Rummen et de Waroux, qui joua un rôle considérable dans la révolution du xvi^e siècle ; il fut l'un des signataires du Compromis des Nobles et l'un des partisans les plus dévoués du Taciturne.

(1) Reproduit, *ibid.*, pp. 439-445. — Le 20 avril 1537, Robert de la Marck vendit la vicomté de Bruxelles à Jean Hannart, un autre dignitaire de la chancellerie impériale.

(2) Il s'agit du florin Carolus d'or de 20 patards. La livre se divisant en 20 sous, patard est, à ce moment, synonyme de sou.

(3) « ...Mit oyck den huysraet van houtwercke dair hinne wesende, als taeffelen, kisten op de sale ende keukene, tritsoiren [dressoirs], bancken, stoelen, coetsen, lietdecampen [lits de camp], ende noch die brouwketelen, cuypen ende ander brouw gereck totter brouweryen behoirende, sulcx alser nu is, het horologium ende noch die arteillerye ende gewere in't voirscreven slot oft huys van Bouchoudt wesende... ».

(4) CATHERINE DE MOL, seconde épouse de Transsylvanus, survécut à son mari : elle fit son testament, le 21 juin 1584. Sa fille Jeanne releva le fief de Loupaigne, le 15 juin 1585.

Maximilien n'a point laissé de fils qui pût perpétuer son nom, mais sa descendance s'est continuée par ses filles : Madame de Mérode eut douze enfants, dont huit lui survécurent.

*
* * *

Notre enquête sur le conseiller de Charles-Quint est terminée. Si elle n'a pas toujours entièrement répondu à notre curiosité, elle nous a permis, tout au moins, de placer le personnage dans une certaine lumière, de le montrer dans son entourage, dans les divers milieux qu'il a traversés, dans les endroits où il vécut dans notre pays.

Pourquoi ne pas le dire en terminant ? — Ce rapport entre les grands hommes d'autrefois et des lieux que nous connaissons bien m'a toujours paru utile à établir. Il nous met à même, en quelque sorte, d'associer ces hommes à notre propre existence : leur souvenir prête une valeur nouvelle et un charme de plus au cadre qui nous est familier.

Sans surfaire un Transsylvanus, on peut comparer son rôle à celui que jouèrent, exactement à la même époque, un Peutinger à Augsbourg, un Pirckheimer à Nuremberg (1). Comme eux, personnage important dans l'État et conseiller de l'Empereur ; comme eux, humaniste et géographe, il fut, dans sa patrie d'adoption, ce qu'ils furent dans la leur : le protecteur et l'ami des savants, des lettrés et des artistes et un agent aussi actif que clairvoyant de la Renaissance.

(1) L. GALLOIS, *Les géographes allemands*, op. cit., p. 71.

SOURCES

A.

Les œuvres citées de Tr. — H. BEBEL, *Opuscula nova*, Strasbourg, 1508, f. A iijj (vers de Tr. : éloge des *Facetiae*). — I. SECUNDI *Opera*, éd. de Leyde, 1631, p. 112 (sur le palais de Tr. à Bruxelles); 190 (vers sur Françoise de Haro). — R. GERUS (J. Gruterus), *Delitiae poetar. belgicor.*, Francfort, 1614, t. IV, p. 449-453 (vers de Tr. : *ad puellas Constantienses*).

B.

1. ALPH. WAUTERS, *Hist. des environs de Bruxelles*, Bruxelles, 1855, t. II, p. 288 (écrit, sans donner de référence, que Tr. eut pour père M^e Luc, dit Transilvain ou de Transilvanie, « van Sevenborge »), 567, 574, 576 et suiv. (renseignements sur les châteaux de Houthem et de Bouchout).

2. A. HENNE, *Histoire du règne de Charles-Quint*, Bruxelles, t. VI (1859), p. 56 (Tr. à Hambourg en 1534).

3. D. FERMIN CABALLERO, *Alonso y Juan de Valdés* (Conquénnes illustres, t. IV), Madrid, 1875, p. 120 et *passim*. Donne le texte latin et la trad. espagnole de cinq lettres de Tr. à A. de Valdés : p. 316-319 ; 344-346 ; 364-371 (mort de D. de Haro en 1528) ; 379-380. De même, trois lettres d'A. de Valdés à Tr. : p. 323-326 ; 335-340 ; 432-437.

4. N. OLAH, *Codex epistolaris*, éd. A. APOLYI, Budapest, 1875, p. 452 (lettre d'Olah à l'évêque Jean de Weze), 586, 590.

5. L. GALESLOOT, *Le domaine de Bouchout*, Mess. des sc. hist., Gand, 1880, p. 286-296, 439-445.

6. ALEX. MARKI, *Egy magyar humanista, Max. Transsylvanus*, Kolozsvár, 1893.

7. FÖRSTEMANN et GÜNTHER, *Briefe an Erasmus*, Leipzig, 1904, p. 67 et 88-89 (deux l. de Tr. à Érasme), 430-434 (nombreuses références).

8. P. S. ALLEN, *Opus epistol. D. Erasmi*, t. V-VII (Oxford, 1924-1928), épîtres : 1342, 256 ; 1431, 7 ; 1553 (avec nombreuses références ; l. d'Ér. à Tr.) ; 1585 (id.) ; 1645 (id.) ; 1731 (Charles-Quint défend Ér. contre ses détracteurs) ; 1784^a (message officiel de Gattinara) ; 1802 (l. de Tr. à Ér.) ; 1897 (id.).

9. J.-A. GORIS, *Les colonies marchandes méridionales à Anvers*, Anvers, 1925, p. 199 (sur Diego de Haro), 206, 374, 399, 400.

10. TIVADAR THIENEMANN, *Érasme en Hongrie*, Revue des études hongroises, Paris, t. V, 1927, p. 83 et ouvrages cités.

11. A. ROERSCH, *Maximilien Transsyvanus*, Bull. de la Classe des lettres de l'Acad. roy. de Belg., Bruxelles, 5^e s., t. XIV, 1928, p. 94-112 et sources indiquées. — Id., *Nouvelles indications concernant Max. Transsyvanus*, Rev. b. de phil. et d'histoire, t. VII, 1928, p. 871-879 (à propos du « de Moluccis » ; sur un globe terrestre attribué à Tr. ; le palais de Tr. à Bruxelles).

12. H. DE Vocht, *Litterae ad Craneveldium*, Louvain, 1928, épîtres : 68 (nombreuses références et l. de C. Vegerius à Cranevelt) ; 139, a, c ; 140, a, c, d ; 142, c (rapports avec Gattinara) ; 148, a ; 194, 21 (sur D. de Haro).

C.

Sur le nom de Transsyvanus et ses fonctions à la cour, voir notre notice acad., p. 111-112 et nos *Nouvelles indications*, p. 878-879. — Ajouter : A. WALTHER, *Die burgünd. Zentralbehörden unter Maximil. I. und Karl V.*, 1909, p. 214 : M^e Maxim. Transilvano, secrétaire du Grand Conseil en 1522 ; il résigna sa charge, en 1527, en faveur de son beau-frère M^e Alex. Seweys. (Rens. fourni par M. P. THOMAS, Revue du Nord, Lille, t. XVI, 1930, p. 130). — J. LAENEN, *Les archives de l'État à Vienne*, Bruxelles, 1924, p. 213.

D.

Pour la bibliographie du « de Moluccis insulis » de Trans., voir : WIESER, *Magalhães Strasse*, Innsbruck, 1881, p. 107. — CERADINI, *A proposito dei d. globi Mercatoriani*, Milan, 1894, p. 265. — J. DENUCÉ, *Magellan, la question des Moluques*, Bruxelles, 1911, Mém. in-4^e de l'Acad., 2^e s., t. IV, p. 27-28 et passim. — Les deux derniers d'après J. RUSSELL BARTLETT, *Bibliogr. notices*, Providence, 1875, p. 82.

E.

Sur G. de Veltwyck, gendre de Tr., décédé à Bruxelles, le 5 janvier 1552, à l'âge de 44 ans, voir : VALÈRE ANDRÉ, *Bibl. Belg.*, 2^e éd., Louvain, 1643, p. 285 et FOPPENS, *Bibl. Belg.*, Bruxelles, 1739, t. I, p. 361. — Son épitaphe, dans ADR. HECQUET, *Peripetasma argumentorum*, Louvain, 1564, pp. gg vii-viii.

CHAPITRE IV

LES CARNETS DE ROUTE DE JEAN SECOND

Jean Second, que nous avons rencontré à deux reprises au chapitre précédent, fut un délicieux écrivain, en même temps qu'un habile graveur en médailles. Son vrai nom était Jean Everts ou Everardi, mais on l'appela Jean Second pour le distinguer d'un oncle qui portait le même prénom que lui.

Il naquit à La Haye en 1511 et fut élevé en Belgique. Son père, Nicolas Everts, jurisconsulte distingué, était président du Conseil de Hollande et devint par la suite président du Grand-Conseil de Malines. Sa mère, qui appartenait à une de nos vieilles familles flamandes, s'appelait Elisabeth de Bladel ou Blioul.

En 1532, Jean Second se rendit de Malines à Bourges pour y étudier le droit à l'école du grand Alciat. Il y conquist le bonnet de docteur et reprit, le 4 mars 1533, la route de la Belgique. La même année, le 28 mai, il partit pour l'Espagne : il y fut successivement secrétaire de Jean de Tavera, cardinal et archevêque de Tolède, et de l'empereur Charles-Quint. En 1535, il prit part à l'expédition de Tunis. Mais il était de complexion délicate et dut rentrer au pays pour y remettre sa santé ébranlée par les fatigues et par le climat de l'Afrique. Il était en pleine convalescence et venait d'être attaché à la personne de Georges d'Egmont, évêque d'Utrecht et abbé de Saint-Amand lez-Tournai, quand il fut terrassé en quatre jours par une fièvre maligne. Il mourut à Saint-Amand, le 24 septembre 1536, à l'âge de vingt-cinq ans.

Sa vie fut courte, mais il laissait une œuvre poétique, notamment ce pur joyau qui s'appelle *Basia* (les Baisers), qui a voué son nom à l'immortalité.

Mon intention n'est point d'étudier cette œuvre dans les pages qui vont suivre, ni de montrer dans quelle mesure l'auteur des « Baisers » fut un très grand poète. Mes prétentions sont infiniment plus modestes : je voudrais tout simplement attirer ici l'attention sur une œuvre en prose, œuvre fort peu connue, encore que bien intéressante, de l'humaniste malinois. Il s'agit de ses *Itinera*, c'est-à-dire des carnets de route qu'il rédigea, alors qu'il avait vingt et vingt et un ans, au cours de trois des voyages dont nous venons de parler :

1° Voyage de Malines à Bourges, par Mons, Cambrai, Compiègne, Paris, Chartres, Orléans.

2° Voyage de Bourges à Malines, par Orléans, Paris, Clermont, Amiens, Arras, Lille, Gand, Termonde (1).

3° Voyage de Malines en Espagne, par Cambrai, Reims, Troyes, Dijon, Lyon, Avignon, Nîmes, Montpellier, Perpignan, Barcelone, Cervera, Balaguer.

Ces déplacements eurent lieu, nous l'avons vu, pendant les années 1532 et 1533, soit durant la courte période de paix (1529-1536), qui s'intercale entre la deuxième et la troisième guerre entre Charles-Quint et François I^{er}. Période critique pour la France et pour nos contrées, période de « fermentation intellectuelle et sociale », pour laquelle, plus que pour toute autre, il est utile de recueillir le témoignage d'un esprit éclairé, judicieux et indépendant.

Ainsi, tout concourt à faire de ces *Itinera* un écrit tout à fait digne de piquer notre curiosité : et l'époque de leur rédaction, et les régions parcourues, et la personnalité de l'auteur, un auteur dont les vers, pour reprendre l'expression de M. de Nolhac, firent les délices du siècle (2).

L'ouvrage qui nous occupe ne parut qu'en 1618, longtemps après la mort de Jean Second. Il a été réimprimé trois fois au xvii^e siècle et une fois au xix^e, en 1821. M. Georges Prévot en a donné récemment la première version en langue française.

(1) Le voyage de Malines à Bourges prit exactement quinze jours à l'aller et douze jours au retour. Jean Second fit en un jour l'étape Lille-Gand (76 kilomètres), avant-dernière étape du voyage. Ce fut à Menin qu'à son retour de France il entendit de nouveau, pour la première fois, parler flamand.

(2) P. DE NOLHAC, *Ronsard et l'humanisme*, Paris, 1921, p. 14.

Sa traduction, qui est accompagnée des plus utiles éclaircissements (1), est excellente : nous lui emprunterons les citations qui vont suivre.

*
* *

Que trouvons-nous dans les *Itinera* ?

Rien de plus que ce que l'on chercherait dans un memento destiné à un cercle de proches et d'amis. Point de considérations profondes sur la politique, l'esthétique ou la philosophie : mais, une série d'observations, consignées avec une sincérité absolue. Point de longs développements : mais, un tour concis et une phrase dépouillée, disant simplement ce qu'elle doit dire.

Pendant, il y a là autre chose et plus encore. Je veux dire du goût, de la grâce, de l'esprit. Un caractère, un tempérament, je dirais presque une physionomie, se révèlent. Un homme apparaît, jeune, naïf, curieux, enthousiaste, rempli de bonnes intentions et si sensible aux égards, si pénétré de reconnaissance pour un bon procédé.

Cet homme est bien des nôtres !

Prenons le récit de sa visite à l'ancienne capitale de l'État bourguignon et soyons attentifs surtout au « morceau » qui le termine (2) :

« Nous nous acheminâmes vers la grande cité bourguignonne, Dijon, à travers des montagnes élevées, par une route sinueuse, extraordinairement pénible ; entre autres difficultés, nous eûmes à escalader une montagne dont la hauteur égale, je crois, celle de trois tours de dimension normale. Quand on en descend, la ville se montre dans toute sa beauté et semble devoir à l'instant ouvrir ses portes au voyageur, alors qu'il reste encore près de deux milles à parcourir.

« Cette ville, remarquable, d'ailleurs, par un grand nombre de curiosités, conserve les tombeaux de plusieurs anciens ducs

(1) M. Georges Prévot s'y est attaché surtout à déterminer les œuvres d'art et les monuments décrits par notre compatriote et à identifier les noms propres cités : noms de lieux et noms de personnes. La tâche était complexe et malaisée. L'auteur y a parfaitement réussi.

(2) G. Prévot, p. 263.

de Bourgogne, qui reproduisent leur physionomie avec un art extrême. Ces œuvres se trouvent chez les Chartreux, hors de la ville (1). On voit aussi chez eux les insignes de ces mêmes ducs et d'autres souvenirs qui rappellent l'ancienne domination et les possessions des nôtres en cette région (2). Là, se trouve la statue de Philippe le Hardi, qui le représente couché, sculpté dans le marbre avec un art extraordinaire, ainsi que celle de son successeur Philippe le Bon.

« La contemplation de tous ces souvenirs me fit trouver lamentable que des hommes pleins de courage, qui avaient toujours repoussé les attaques brutales de tous leurs voisins et vécu libres dans la prospérité la plus parfaite, soient tombés aujourd'hui, après leur mort, au pouvoir de leurs ennemis et dans la servitude ; et que ces hommes, qui avaient été ensevelis dans un pays qui leur appartenait, dorment maintenant dans une terre étrangère, comme si l'on avait déterré leurs cendres et comme s'il avait fallu mendier une petite parcelle de terre pour abriter les corps de ces princes, qui régnaient en maîtres sur une grande partie du monde.

« S'il subsiste quelque sentiment chez les morts, ceux qui gisent ici n'ont pas trouvé le repos habituel ; eux, qui, de leur vivant, exerçaient le pouvoir, protestent avec indignation, maintenant qu'ils sont morts, contre la servitude ».

*
* *

Pendant longtemps, nos provinces avaient été en guerre avec les Français. Jean Second n'aime pas ceux qu'il considère encore comme les ennemis de sa patrie. Il s'en défie et redoute leur indiscrétion (3). Certains d'entre eux sont pleins de rancune à notre égard et « profèrent contre nous de surprenantes

(1) Tombeaux de la Chartreuse de Champmol, aujourd'hui au musée de Dijon.

(2) « Ubi et insignia eorundem Ducum, aliaque ad memoriam prisici nostrorum illic dominii possessionisque spectantur ». Éd. Scriverius, 1631, p. 315.

(3) « Adiunxit enim se protinus uenientibus nobis nebulo confidens, qui Gallicis obsequiis in nostrum sodalitium familiaris conabatur irrepere ». Éd. 1631, p. 311.

injures ». Les gens du Languedoc sont des bredouilleurs, des vauriens brutaux et sans scrupules, pires que les Bourguignons. Ceux-ci sont des êtres misérables et parlant un langage grossier.

On le voit, notre ami s'exprime avec une entière indépendance. Les éloges qu'il décernera, à l'occasion, à certaines villes de France, telles que Paris, Lyon, Troyes, Orléans et Bourges, n'en auront que plus de prix. De même, nous pouvons le croire sur parole, quand il vante la puissance et la splendeur de la cour de France, qu'il a vue de près, à Lyon, en 1533.

En bon Belge qu'il est, il aime par dessus tout son pays. Il célèbre la propreté de nos villes, l'ampleur de leurs grandes places — qui n'existent pas ailleurs —, la bonne bière que l'on y boit et jusqu'aux innocentes distractions que l'on y goûte.

Voici, à cet égard, un petit tableau qui paraît significatif. La scène se passe à Cambrai :

« Il y a, dans cette ville, une magnifique abbaye, consacrée, je crois, à saint André, où nous rencontrâmes un moine de Malines, qui, entre autres amabilités, nous offrit de la cervoise, exactement semblable à celle que l'on boit à Malines. Cette boisson, qu'il n'est pas aisé de trouver dans la région, nous réchauffa merveilleusement. On fit venir à notre petite beuverie celui qui fabriquait la cervoise et il nous en apporta de la même qualité autant que nous pourrions en boire au dîner avec tout notre entourage. On accepta l'hommage et on invita le brasseur à dîner. Cependant, comme on avait jeté dans la conversation le mot de tir à l'arc, on décida que, pendant la préparation du dîner, je me mesurerais avec lui en lançant des flèches. On fixa pour le vaincu une amende de deux sesterces de vin. Nous sortîmes, nous nous mesurâmes et je fus vaincu par le vieillard ; nous vînmes à table et le dîner fut plein d'entrain. Après le dîner, le brasseur nous conduisit dans un charmant jardin qu'il possédait hors de la ville, et il fit preuve à notre égard d'un extraordinaire empressement, en homme qui connaissait les bonnes manières d'autrefois (1) ».

(1) G. Prévot, p. 259.

Il faut savoir que, la veille déjà, notre humaniste avait tenu à faire montre de son habileté auprès des archers de Valenciennes. « Je pratique volontiers, nous dit-il, ce genre de distraction et, d'autre part, je tenais à faire connaître quelle expérience nos Malinois possèdent de cet art, à des gens qui ne cessent de revendiquer pour eux seuls une glorieuse supériorité dans le tir à l'arc ; ils ont, d'ailleurs, bien le droit d'agir ainsi, car ils lancent leurs flèches avec beaucoup de force et les dirigent habilement sur un but précis. Par la même occasion, j'y achetai aussi un arc, qui devait être pour moi, dans le voyage, un plaisir et une sécurité (1) ».

Et le lendemain, le voilà galopant sur une route bien unie et très large, « s'exerçant et dressant son cheval de façon à tirer de l'arc en selle, avec le moins de peine possible et aussi sûrement que s'il avait été à pied ».

Veut-on maintenant la description d'une de nos cités ? — Voici une vue cavalière de la bonne ville de Mons (2). « Quant à la ville en général, outre l'harmonieuse magnificence des édifices, un spacieux forum, qui possède une fontaine d'où l'eau jaillit par de nombreux orifices, en dehors d'un grand nombre d'autres agréments, elle présente une particularité qui me frappa tout spécialement : c'est, dans un quartier de la ville, une saillie qui s'élève en forme de haute montagne ; le sommet en est spacieux et possède de nombreuses esplanades bien unies qui conviennent à toutes sortes de jeux. C'est sur ces esplanades que les jeunes gens ont l'habitude de jouer aux boules. De là, on aperçoit, au beau milieu de la vallée, la masse d'un magnifique château-fort : et le plus délicieux des panoramas s'ouvre sur les collines et les forêts qui l'entourent ».

*
* * *

En voilà assez, semble-t-il, pour permettre au lecteur d'apprécier telles qualités du style de Jean Second. Il y a là un charme fait d'abandon et de fraîcheur. L'artiste a promené

(1) G. PRÉVOT, p. 258.

(2) *Id.*, p. 176.

sur les choses un regard jeune, naïf et amusé, et c'est avec une parfaite simplicité qu'il a su rendre ce qu'il a vu.

Tout spectacle gracieux le ravit.

Au départ de Braine-le-Comte, à gauche, sur la route de Mons, c'est « une petite maison verte, délicieuse merveille, complètement entourée d'arbres joints entre eux, au milieu desquels on pouvait passer, en sortant, comme dans une galerie ».

Il est séduit par l'air piquant des jeunes Valenciennes, « bien faites et belles, avec leurs yeux noirs et leurs cheveux noirs ».

Mais, ce qui enchante ce poète de la grâce et de la sensibilité, c'est la jeune fille qui, à Bruxelles, à l'hôtellerie, à l'enseigne de la *Ville d'Anvers*, joue du psaltérion :

« L'extrême délicatesse de son toucher qui tirait des cordes de sa lyre une harmonie divine, la suavité de sa voix qui surpassait de beaucoup la douceur de l'instrument, firent plus d'une fois (1) revenir à ma mémoire ce passage d'Ovide :

Hæc habiles agili prætentat pollice chordas ;
Tam doctas quis non possit amare manus.

« Qui ne pourrait aimer de si savantes mains ? »

Au moment de partir pour l'Espagne, dans la mélancolie des adieux, notre voyageur en fut profondément « ému et réjoui ». « *Mirifice me commouit et exhilarauit* », écrit-il, ajoutant d'ailleurs aussitôt : « Mais, de pareils divertissements ne me firent pas négliger les affaires sérieuses. *Nec seria interim neglecta mihi sunt* ».

Il dit vrai. Après avoir ouï l'exquise musicienne, il s'en fut trouver Jean de Carondelet, archevêque de Palerme et président du Conseil privé, qui lui avait demandé une note sur l'art du fondeur, du fondeur en médailles sans doute : *super arte fusoria*. Et ceci nous rappelle que Jean Second fut, en même temps qu'un lettré, un émule de Pisanello.

*
* * *

(1) OVIDE, *Amores*, II, 4, 27-28. M. Prévot fait remarquer que Jean Second a légèrement modifié le premier vers, qui porte dans l'original :

Haec querulas agili percurrit pollice chordas.

Ainsi, dans ses pérégrinations, aux heures de repos et de plaisir succédaient les occupations graves : doctes conversations à Paris avec le zélandais Joachim Politès ou l'arlonais Barth. Latomus, qui fut le premier professeur d'éloquence latine au Collège de France ; déchiffrement et copie d'inscriptions anciennes à Lyon et à Nîmes ; séjour à la Faculté de Bourges auprès du grand Alciat. Le tout alternant, d'ailleurs aussi, avec des fatigues et des dangers.

Sur les routes (1), on ne rencontrait pas seulement la grâce et la beauté. Le crime et les épidémies y cheminaient aussi, avec leur compagne la Mort, et le soleil n'y luisait pas toujours.

A Tournus et à Mâcon, la marche de Jean Second est contrariée par des inondations ; à Montpellier et à Nîmes, il doit fuir devant la peste. Aux environs d'Arras, il salue « la tombe de l'infortuné Raynaud, le messenger d'Ypres, qui, peu de mois auparavant, avait été tué en cet endroit par des voleurs et dépouillé de l'argent et des lettres qu'il allait porter à des jeunes Belges qui faisaient leurs études en France » (2).

« Nous avons vu aussi, dit-il, avant le déjeuner, ce jour-là, entre Amiens et Pas, pendues à un arbre la tête et l'une des deux jambes d'un des assassins ; les autres, disait-on, avaient été brûlés. La vue d'une tombe si misérable, élevée à un malheureux, jusqu'alors inconnu, et qui, au moment même où il fut tué, m'apportait une lettre, fit jaillir en moi cette épitaphe :

Hic situs est ubi caesus erat Reynaldus, ad urbes
Gallorum à Flandris scripta numosque ferens.
Illi causa fuit aliena pecunia mortis.
Quam nisi post animam perdere non uoluit.

« Mon frère s'exerça lui aussi à composer en son honneur les quelques vers que voici :

Et tumulum et mortis sedem sortitus eandem,
Hac situs est moriens quam rubefecit humum,
Nuncius infelix, uita spoliatus et auro.
Securum uacuis carpe Viator iter ».

(1) Sur le mauvais état des routes et leur insécurité, voir aussi L. FEBVRE, *Types économiques et sociaux du xvi^e siècle*, Revue des cours et conférences, n° du 15 déc. 1921, p. 57 et suiv.

(2) G. PRÉVOT, p. 189.

On le voit, nous sommes à une époque où tout finit — non point par des chansons, comme on dit aujourd'hui — mais par quelques bonnes petites pièces de vers latins, remplies d'érudition, d'à propos et d'esprit.

Et voici, pour terminer, une histoire de brigands que notre compatriote recueillit à Verberie-sur-Oise, où elle s'était passée peu de temps avant son arrivée :

« Une femme de la campagne, de celles dont la vie s'avance péniblement sous le poids de lourds travaux pour aboutir à de longues fatigues, avait rassemblé peu à peu une mince somme d'argent, — de quoi pouvoir, selon son idée, acheter une vache, qui lui permettrait par la suite de vivre elle-même et de faire vivre ses enfants dans une misère un peu moins misérable.

« Elle traversait par hasard la forêt pour se rendre au marché — au marché sans doute richement approvisionné — lorsqu'un voleur surgit devant elle et lui ordonna de déposer immédiatement tout l'argent qu'elle portait. Toute interdite, la femme n'osa pas résister à une injonction si impérieuse : elle se mit à compter. Lui, son manteau étendu par terre, voulut faire l'empresné : il déposa bien vite son épée et saisit au fur et à mesure l'argent que la femme comptait, sans se douter que la fortune n'allait pas tarder à se venger cruellement. La femme, avec une présence d'esprit qui dénotait un caractère plus viril que féminin, profita de l'occasion pour saisir brusquement l'épée et se mit à compter au voleur non plus de l'argent mais des coups, jusqu'à ce qu'il rejetât avec son sang son âme scélérate.

« Elle venait d'accomplir ce remarquable exploit, et elle était encore toute ensanglantée de son meurtre, quand des gens d'armes l'appréhendèrent. Elle eut de la peine à faire admettre son innocence, jusqu'au moment où elle les amena près du cadavre et souffla dans la trompe qui était restée aux côtés du mort : aussitôt une foule de complices tout aussi cruels, attirés par ce son qu'ils connaissaient bien, accoururent, et l'on eut ainsi la preuve que la mort de l'autre était justifiée, qu'ils n'étaient qu'un ramassis de criminels et que la femme, innocente, était une grande âme. Aussi l'on remit la femme en liberté et on l'honora d'une récompense ; les ban-

dits reçurent le châtiment que méritaient leurs crimes (1) ». Quel scénario pour film américain !

*
* * *

Ainsi, les *Itinera* nous permettent de voyager à travers le temps et à travers l'espace. Ils sont, à la fois, très loin et très près de nous : très loin, parce qu'écrits il y a quatre siècles ; très près, parce que reflétant comme dans un miroir des types de l'éternelle humanité.

Souvent, de la vision des choses, notre voyageur tire un profit moral et un enseignement. Et cela aussi le rapproche de nous.

A Mons (2), il a vu un tombeau sur lequel était sculpté un cadavre dont l'aspect seul, nous dit-il, aurait pu provoquer la nausée ; et il ajoute : « Mais le sujet nous fut d'une grande leçon et son art nous charma. *Plurimum autem et re docuit et arte oblectavit* ».

A Beaune, il a visité l'hospice fondé par le chancelier Nicolas Rolin et il conclut : « C'est une chose digne d'être vue et qui peut nous apprendre à quels usages nous devons employer ce que nous ne voudrions pas voir périr pour nous, pas même après notre mort, alors que nous cessons d'être les maîtres de nos propres biens (3) ». Cela paraît un peu subtil et cependant, c'est bien clair ; car cela revient à dire : faisons comme le chancelier Rolin, employons notre argent à des fondations charitables, et cet argent ne sera pas perdu pour nous, même après notre mort ; nous en garderons le bénéfice.

(1) G. Prévot, p. 178. « Le récit très simple, remarque M. Prévot (p. 171), est très habilement conduit ; le style en est irréprochable et Jean Second s'y montre indiscutablement l'égal du meilleur Cicéron ou du meilleur Pline le Jeune ».

(2) G. Prévot, p. 176.

(3) Le texte latin porte (éd. Sriverius, 1631 p. 317) : « Res est spectatu digna ; quæque docere nos potest, in quos usus collocandum sit id, quod nec post mortem nobis, cum domini rerum nostrarum esse desinimus, perire uelimus ».

Quand notre humaniste disparut à son tour — combien prématurément — son bon maître de Bourges lui dédia une élégie dont je détache ce distique :

Flent Musae et Charites, lachrymas quoque fundit Apollo,
Et tua deserto busta Helicone colunt.

Sous une forme poétique, il disait juste : la mort de Jean Second fut un deuil pour les lettres, et les sectateurs d'Apollon, les amis des Muses et des Grâces rendirent un culte à sa mémoire.

On a souvent noté la surprenante influence que ses œuvres exercèrent sur les lyriques anglais, hollandais, allemands, italiens et français qui suivirent. En France, pour ne parler que de ce seul pays, la plupart des petites pièces qui composent les *Baisers* ont été reprises, imitées et reproduites par Ronsard, Baïf, Remy Belleau, Olivier de Magny, Desportes, Joachim du Bellay et Dorat. Montaigne citait ce petit livre parmi les trois volumes qu'il préférait ; Mirabeau emprisonné à Vincennes en 1778 s'occupait de le traduire et Goethe, en 1776, consacra un poème « au génie » de son auteur.

Le culte dont parlait Alciat a duré longtemps ; on peut dire qu'il s'est prolongé jusqu'à nous.

SOURCES

A.

1. SECUNDI *Itineraria tria, Belgicum, Gallicum, Hispanicum, edente nunc primum* D. HEINSIO, Leidae, I. Marcus, 1618. In-16°. Éd. princeps publ. d'après un ms. ayant appartenu à Bon. Vulcanius et dont les deux premières parties se trouvent encore à la bibl. de l'Univ. de Leyde.

Reprod. dans les *Opera omnia* de J. Second, Leyde, 1631 et 1651 (éd. de Scriverius) et 1821 (éd. avec notes de P. Bosscha).

B.

1. GEORGES PRÉVOT, *Les « Itinera » de Jean Second, notice, traduction et notes*, Revue du Nord, Lille, t. IX, 1923, p. 161-192 et 255-274. Tirage à part : 51 p. — G. PRÉVOT, *Jean Second à Paris, une lettre inédite de 1532*, Revue b. de phil. et d'hist., t. IX, 1930, p. 553-558.

2. A. ROERSCH, *Les « Itinera » de Jean Second*, Revue b. de ph. et d'hist., t. III, 1925, p. 274-288.

C.

La bibliographie de Jean Second est très abondante. Nous recommandons tout spécialement les deux excellents travaux suivants :

1. Ioann. Nicolai SECUNDUS *Basia* hggh. v. G. ELLINGER, Berlin, 1899, (Lat. Litteraturdenkm. des XV. und XVI. Jahrh., n° 14).

2. VICT. TOURNEUR, *Jean Second et les Busleyden*, Rev. b. de numismat., 1914, p. 140-172.

Les éditions et traductions des *Basia* sont extrêmement nombreuses.

CHAPITRE V

LE CHANOINE DE SAINT-DONATIEN ANTOINE DE SCONHOVE

Bien qu'Antoine de Sconhove mérite d'occuper une place très honorable dans l'histoire de l'humanisme belge, on ne lui a pas suffisamment rendu justice.

Non seulement, ses œuvres ont, pour ainsi dire, passé inaperçues, mais les biographes qui ont cité son nom n'ont laissé sur lui que des renseignements inconsistants et contradictoires. Il n'est qu'un point sur lequel ils sont unanimes : c'est qu'il fut, au milieu du xvi^e siècle, chanoine de Saint-Donatien à Bruges. Pour le reste, ils ne sont pas même d'accord sur le lieu de sa naissance. Selon Guicciardin, il serait né à Gand ; selon Sanderus, il aurait vu le jour à Bruges ; selon Antoine Matthaeus, professeur à Leyde, qui écrivait en 1698, il serait d'origine hollandaise.

Foppens (1), qui se fait l'écho de cette dernière assertion, appelle notre personnage « Antoine, autrement dit Gisbert, fils d'Antoine de Schoonhovia », le confondant ainsi avec un de ses oncles, qui fut également membre du chapitre de Saint-Donatien et qui le précéda de plusieurs années dans la tombe.

D'autre part, Sanderus parle également d'un Nicolas — non plus Antoine, cette fois, mais Nicolas — Schoonhovius, chanoine de Saint-Donatien, comme d'un homme de beaucoup de littérature et d'un bibliophile distingué, ayant vécu en 1550. Or, un érudit de ce nom n'a certainement pas existé à Bruges à cette époque et il s'agit manifestement de celui qui nous occupe. Enfin, Paquot, le docte Paquot, reproduit, à son tour, l'information inexacte de son devancier. Vraiment, les erreurs

(1) FOPPENS, *op. cit.*, t. I, p. 90 : « Antonius, alias dictus Gisbertus Antonii de Schoonhouia ».

sont comme les boules de neige, elles vont en augmentant toujours.

Tout cela, on le voit, est bien confus et méritait d'être tiré au clair.

J'ai entrepris de nouvelles recherches sur Sconhovius et je n'ai rien négligé pour que celles-ci fussent aussi complètes que possible. En examinant attentivement ses œuvres, aujourd'hui dispersées dans quelques bibliothèques, en recourant aux documents d'archives, j'ai dissipé, je crois, les obscurités que je viens de signaler et j'espère avoir enrichi, de quelques indications sûres, la biographie du savant humaniste.

*
* * *

Je retracerai en premier lieu le « curriculum vitae » d'Antoine de Sconhove, je parlerai ensuite de ses œuvres.

Tout d'abord, son origine peut être déterminée avec exactitude. Il naquit à Gand — vers 1500 — et était le fils de Maître Corneille de Sconhove, avocat-fiscal — nous dirions aujourd'hui avocat-général — au Conseil de Flandre (1).

Son frère Guillaume exerça la médecine à Gand, après avoir fréquenté les cours de l'Université de Padoue, où il se trouvait, en août 1525, avec cinq autres Flamands qui y étudiaient le droit civil (2).

Son oncle, Gisbert de Sconhove, fut attaché au chapitre de Saint-Donatien à Bruges, le 27 juin 1497. Il y fut investi de diverses dignités : il était receveur de la fabrique en 1501 et devint grand-chantre, le 5 janvier 1515. Il mourut le 28 mai 1524. Cet événement inspira au poète Stephanus Comes, de Cassel, qui lui aussi appartient au chapitre, l'épithaphe suivante :

(1) Archives épiscopales de Bruges, actes capit. de Saint-Donatien, 1506-1522, f° 208, 26 mars 1520 : réception de « Anthonius de Schoenhoutia, filius magnifici uiri magistri Cornelii de Schoenhoutia regiae Maiestatis in camera sua Flandriae et huius ecclesiae aduocati ».

(2) C'étaient Charles Buclerius d'Anvers ; Léonard Casembroot (Casperotus), de Bruges (c. 1495-1558), qui fut bourgmestre des échevins de Bruges ; et les trois fils de Guillaume de Moscheron (Moscronius), de Bruges, riche négociant qui avait des comptoirs à Bruges et à Rome.

Quid species ? quid uox ? quid honor ? quid copia rerum ?
Post mortem uirtus sed sua quemque manet.
Huius Cantor eras et tertius ordine templi,
Nunc Gisberte iaces Sconhouiane Vale.

Peut-on attribuer à Antoine les qualités, la fortune et la réputation qui, si nous en croyons l'auteur de ce quatrain, furent l'apanage de son oncle ? — Oui, sans doute. Fils d'un haut magistrat, il se rattachait à un ancien lignage gantois, dont on retrouve fréquemment la trace : un « Jonkheer Adriaen van Scoonhove » figure notamment comme échevin de la Keure, pour l'année 1488, dans le Mémorial de la ville de Gand.

Le Conseil de Flandre constituait alors, nous l'avons vu, un milieu fort cultivé. L'avocat-fiscal Corneille de Sconhove, qui était au nombre des correspondants d'Érasme, y occupait une place en vue. Il n'est pas douteux qu'il fit donner à son fils une éducation des plus soignée.

Pour le reste, il pourvut promptement à son avenir. Dès le 26 mars 1520, Antoine fut reçu en qualité de chanoine de Saint-Donatien à Bruges. Il remplaçait Marc Laurin, qui avait été élu doyen du chapitre, le 24 septembre 1519.

En changeant de ville, le jeune homme ne changeait pas d'atmosphère. Son prédécesseur était, lui aussi, un ami de la haute intellectualité.

Marc Laurin, né à Bruges le 17 mai 1488, décédé en cette ville le 4 novembre 1540, était le fils de Jérôme Laurin, seigneur de Watervliet, chambellan et trésorier de Philippe le Beau. Il appartenait à une de ces nobles familles, comme il y en eut tant dans notre pays — tels les Berghes, les Halluin, les Praet, les Busleyden — où les « lettres d'humanité » étaient fort en honneur. De même que ses frères Pierre et Matthieu, il avait suivi les cours des Universités de Louvain et de Bologne, avant de s'établir pour toujours dans sa ville natale. Il fut en relations intimes avec Érasme, Vivès et Beatus Rhenanus, le maître de Sélestat. Fin lettré lui-même, comme le furent, à la génération suivante, ses neveux Gui et Marc (1), il prodigua ses encouragements à tous les tenants de la culture classique en Flandre et favorisa l'éclosion de plus

(1) Voir notre précédent volume, p. 115, 123, 124, 147.

d'un talent naissant : ce fut lui, nous l'avons indiqué, qui protégea les débuts d'un Liévin Aelgoet.

*
* *

En 1520, Antoine de Sconhove n'avait pas encore reçu les ordres mineurs et ne possédait aucun grade académique.

Trois ans plus tard, le 4 mai 1523, il figure dans un acte avec le titre de « magister », sans doute de maître ès-arts. Il avait donc, dès lors, conquis la maîtrise que l'on ne pouvait obtenir qu'à vingt ans révolus.

En 1523, en 1524 et en 1526, il réside à Louvain. En 1529, il est à Paris. Dans les deux villes, il poursuit ses études. Il est probable — toute la suite de sa carrière suffirait, d'ailleurs, à l'établir — qu'il s'y adonna à l'étude des langues anciennes et particulièrement de la langue latine.

Quels furent ses maîtres ? — Nous l'ignorons et, à cet égard, nous en sommes réduits aux conjectures. A l'époque où il fréquentait l'Université brabançonne, Conrad Goclenius, originaire de Westphalie, avait succédé au zélandais Barlandus dans la chaire de philologie latine, au Collège des Trois-Langues. C'était un excellent professeur et qui forma beaucoup de très bons élèves.

En 1529, Antoine rentra à Bruges. Toutefois, pendant un certain temps, il ne s'astreignit pas à la résidence (1) laquelle comportait un minimum de présence effective de cinq mois par année. De là, entre le chapitre et lui certains démêlés, dont les registres capitulaires ont conservé la trace. En 1530 et en 1531, sous prétexte de rétablir sa santé chancelante, Sconhove fit des séjours prolongés dans sa ville natale : il y détenait, d'ailleurs, certains bénéfices.

(1) A.-C. DE SCHREVEL, *op. cit.*, t. I, 1, expose l'organisation du corps capitulaire. « Les nouveaux chanoines, avant d'être admis *ad secundam* ou *strictam residentiam*, devaient faire un stage ou noviciat d'un an, appelé *prima residentia*, pour apprendre les cérémonies et se familiariser avec les traditions de l'Église » (p. 649). Les chanoines étaient tenus de résider au moins cinq mois par an. Cependant, l'obligation de résidence était levée, sans péril de foranité, pour les membre du chapitre qui avaient obtenu la permission de faire des études supérieures dans certaines villes (*ibid.*, p. 10 et 126).

En 1532, il loua à Bruges, pour trois livres de gros (1), une maison, appartenant au chapitre, située dans la « Calisstrate », dite actuellement rue de l'Hydromel (« Meestraat »). Il y fit faire des réparations en 1537 et en 1539. Il s'y fixa définitivement à cette époque, après une dernière absence durant l'été de 1538.

Ce fut dans cette demeure qu'il vécut jusqu'à son dernier jour, bon et serviable à tous, collectionnant livres, manuscrits et monnaies anciennes et cultivant des fleurs rares, tout en s'adonnant sans relâche aux travaux de l'esprit.

Parmi ses amis et les compagnons de sa pensée : Georges Cassandre, de Pitthem, professeur de belles-lettres à Bruges, et Corneille Gualterus (Wouters), de Gand, chanoine de Saint-Donatien, fils du conseiller Wouters, dont nous avons rencontré le nom. Il demeura en correspondance avec ces deux hommes distingués, quand ceux-ci eurent quitté Bruges, en 1543, pour se rendre en Italie et en Allemagne (2). Il nous reste deux des lettres qu'il écrivit au second : elles témoignent de la soif d'apprendre qui les animait tous les trois, de l'étendue de leur savoir et de l'élévation de leur esprit.

Cassandre eut, par la suite, avec l'Église des discussions et des difficultés qui eurent un grand retentissement : quand elles se produisirent, Sconhove avait cessé de vivre.

Il mourut à Bruges, le 20 novembre 1557, et fut inhumé en l'église des Guillelmites, près de la porte de Gand, au côté sud du chœur. On conserve aux Archives épiscopales de Bruges l'acte de liquidation de sa succession. D'après ses dispositions testamentaires, son frère Guillaume, le médecin de Gand, hérita de sa bague armoriée. L'Église, les enfants des écoles, et les pauvres ne furent pas oubliés.

*
* * *

Il nous reste à examiner les écrits de celui dont nous nous

(1) La livre de gros est une livre supérieure, qui a pour base un gros. C'est la livre de 240 gros, valant 6 florins de 20 patards.

(2) Sur G. Cassandre et C. Wouters, voir A.-C. DE SCHREVEL, *op. cit.*, t. I, p. 263, 387-619.

venons de retracer l'existence. Ils peuvent se ramener à trois catégories : œuvres poétiques, éditions d'auteurs, dissertations historiques.

A mettre hors cadre une édition posthume du « Bosquet poétique » ou « *Syluula carminum* » de son confrère Stephanus Comes que notre chanoine fit paraître à Bruges en 1544, en y ajoutant quelques vers de sa façon (1). Cet attachant opusculé, aujourd'hui rarissime, constitue une mine de renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs sur de nombreux personnages brugeois contemporains.

Quant à l'héritage poétique de Sconhove lui-même, il se réduit à bien peu de chose : quelques courts poèmes d'un faire habile et d'un sentiment délicat, célébrant Marc Laurin, ainsi que le fameux Vivès et l'historien Jacques de Meyere que l'auteur connut tous deux certainement de près. C'est tout juste assez pour montrer que celui-ci avait du talent. C'était beaucoup trop peu pour sauver son nom de l'oubli, encore que Gruterus (2) ait reproduit ces piécettes dans ses « *Délices des poètes belges* ».

*
* * *

Les deux éditions d'auteurs que Sconhove publia en 1546 constituent, par contre, deux productions fort intéressantes de notre école philologique au xvi^e siècle.

La première était dédiée à Louis de Flandre, baron de Praet et de Woestyne, seigneur d'Elverdinghe, Vlamertinghe et autres lieux, chambellan de l'Empereur, gouverneur de Hollande. C'était une édition d'Eutrope qui parut à Bâle, le 1^{er} mai, chez J. Oporinus, sous le titre : « *Eutropii V. C. Historiae romanae libri decem, nunc demum integritati suae post tot corruptiss. editiones restituti, beneficio antiquiss. exemplaris, per Antonium Sconhouium* » : les dix livres de l'Histoire romaine d'Eutrope restitués maintenant dans leur inté-

(1) STEPH. COMITIS BELLOCASSII, *Syluula carminum non minus docta quam iucunda*, Brugis, typ. Rob. Gualteri et Erasmi Verreeckij, in-8°. (Gand : b. un., Rés. 435 ; ex. incomplet).

(2) *Delitiae c. poetarum belgicorum*, Francfort, 1614, t. IV, p. 87-88.

grité, après tant d'éditions tout à fait corrompues, à la faveur d'un très ancien manuscrit par Antoine de Sconhove (1).

Titre pompeux, mais véridique, et qui contenait des promesses qui furent exactement tenues.

On sait que le Bréviaire d'Eutrope, datant de 639, avait été complètement remanié et rendu méconnaissable par Paul Diacre entre 766 et 782. Du texte original, il ne circulait plus que des versions fort altérées. Notre éditeur eut la bonne fortune d'en retrouver un excellent manuscrit, à l'abbaye de Saint-Bavon à Gand : manuscrit du début du x^e siècle, actuellement conservé à l'Université de Leyde et connu dans la science sous le nom de « Lugduno-Batauus primus » (2).

D'autre part, il eut également entre les mains deux bons « codices » de l'abbaye de Saint-Berlin, à Saint-Omer, contenant à la fois le texte d'Eutrope et la chronique du comte Marcellin, dont nous parlerons tout à l'heure. L'un de ces manuscrits (du x^e ou de la première moitié du xi^e siècle) est aujourd'hui à Saint-Omer ; l'autre (du début du xii^e siècle) se trouve à Bruxelles (3).

Sconhove utilisa surtout le manuscrit de Gand, qui était de beaucoup le meilleur. Il en fit la base de son édition qui dégageait, pour la première fois, le texte de l'historien latin de la végétation parasite dont l'avait revêtu l'amplificateur du viii^e siècle. Cependant, il ne transcrivit pas purement et simplement les leçons de son « codex » ; il s'efforça d'en corriger les fautes et, parfois même, il y réussit parfaitement. Plusieurs de ses corrections ont été définitivement admises.

Son édition fut suivie de celle que donna Élie Vinet à Poitiers en 1553, d'après un manuscrit de Bordeaux ; vint ensuite

(1) Petit in-8°, 199 p. et 23 ff.

(2) Ms. n° CXLI. Ce ms. a appartenu, à la fin du xvi^e siècle, à l'humaniste FRANÇOIS NANSIUS, né à Isenberghe (Furnes) vers 1525, décédé à Dordrecht en 1590. Cet helléniste distingué, qui fut bourgmestre du Franc de Bruges, se réfugia en Hollande en 1584 et embrassa le protestantisme.

(3) Ms. 697-706 de la Bibl. de la Ville de Saint-Omer (*Catal. mss. bibl. départ.*, t. III, p. 305). — Ms. 6439-6451 de la Bibl. roy. de Bruxelles (PAUL THOMAS, *Catal. des manusc. de classiques latins*, Gand, 1896, p. 28, n° 87).

l'édition de Sylburg, Francfort, 1590, d'après un manuscrit de Fulda.

A notre compatriote revient donc le grand honneur d'avoir le premier épuré le texte d'Eutrope, d'avoir le premier mis en valeur un excellent manuscrit, dont l'importance, reconnue depuis lors par Merula, Haverkamp, Verheyk et plus récemment par Hartel, a été consacrée finalement par H. Droysen dans les « Monumenta Germaniae historica ».



Ce fut en 1546 également que Sconhove fit paraître, chez Chr. Wechel à Paris, son édition « princeps » de la chronique du comte Marcellin (1).

Chose curieuse, cet opusculé (2), dans lequel le savant chanoine révélait au monde érudit un texte historique précieux de la première moitié du VI^e siècle, a échappé à l'attention de tous ses biographes.

Pour cette édition, Sconhove mit à profit, en ordre principal, le fameux manuscrit de l'abbaye de Saint-Bertin dont il a été question ci-dessus (3). Cependant, il ne s'en tint pas à ce manuscrit seul et établit également son texte d'après les passages correspondants du « Liber floridus » du chanoine Lambert de Saint-Omer (XII^e siècle), et d'après un autre manuscrit de la chronique du comte Marcellin, de la seconde moitié du XI^e siècle, qu'il dénomme « uetus codex brugensis ». Ce dernier, provenant aussi de Saint-Bertin, appartient plus tard au célèbre théologien Jacques de Pamele (1536-1587), archidiacre de Flandre ; il passa ensuite dans la bibliothèque des Jésuites de Bruges et se trouve actuellement à la Bibliothèque royale

(1) Dignitaire de l'Empire sous Justinien (527-565), l'un des continuateurs de l'œuvre historique de Saint Jérôme.

(2) *Chronicon Marcellini Comitis V. C. quod rerum orientalium historiam Eusebii et diui Hieronymi, usque ad Iustiniani tempora prosequitur, nunc primum in lucem editum*, petit in-8°, 64 p. — Dédié à Gérard d'Haméricourt, abbé de Saint-Bertin à Saint-Omer. — Trois exemplaires connus : à Berne, à Bruges et à Oxford. — La chronique s'étend des années 379 à 518.

(3) Ms. 697-706 de la Bibl. de la Ville de Saint-Omer.

de Bruxelles. Son histoire a été étudiée naguère par le regretté Père J. Van den Gheyn.

Après l'édition « princeps », vinrent celles de J. Cuspinianus (Bâle, 1553), d'Onuphrius Panvinus (Venise, 1558) et de Sirmond (Paris, 1619) : la troisième, basée sur les leçons d'un « codex » du ^{vi}^e siècle, ayant appartenu à Jean du Tillet, évêque de Meaux, « codex » conservé depuis 1824 à la Bibliothèque bodléienne à Oxford.

*
* * *

Un dernier opusculé est à mentionner dans cette catégorie. Donnant à Bâle, en 1552, une nouvelle édition de son Eutrope (1), Sconhove y ajouta deux petits traités qu'il considérait comme éminemment propres à éclairer l'histoire des derniers temps de l'Empire romain. C'étaient : un inventaire des dignités civiles et militaires de l'Empire, extrait de la « Notitia dignitatum » ; et un tableau des provinces romaines qu'il avait trouvé dans le manuscrit de Saint-Bertin (Saint-Omer, n° 697) dont il avait déjà tiré si bon parti.

Par des travaux de l'espèce, notre humaniste se rapprochait de l'époque médiévale qui ne cessa également d'attirer son attention.

Dans ce domaine, il produisit peu. Cependant, sa compétence est attestée par deux lettres qu'il adressa, de Bruges en 1547 et en 1549, au chanoine Corneille Wouters, résidant à Cologne. Il y dissertait avec beaucoup d'érudition sur l'étymologie du mot « Germain », sur l'origine des populations franques, sur leurs établissements successifs, sur la Loi salique, sur divers points de géographie ancienne. Il y montrait aussi que son correspondant et lui s'intéressaient à l'étude des vieilles langues germaniques.

Après avoir été en possession de Bonaventure Vulcanius qui les conservait comme un trésor précieux, « ut magni pretii thesaurus », ces épîtres furent enfin mises au jour en 1698 et en 1738 par Antoine Matthaeus, professeur de droit à Leyde. Elles complètent heureusement la série des écrits de Scon-

(1) Bâle, J. Oporinus, janvier 1552, in-8°, 199 pages, plus 70 pages comprenant les *Dignitates*, etc.

hove. D'autres œuvres de sa main, signalées comme des monuments de grande érudition « *praeclarae eruditionis monumenta* », demeurèrent toujours manuscrites : elles ont probablement disparu à tout jamais. Quel en était le sujet ? — Nous l'ignorons. Tout ce que nous savons, c'est qu'en 1547, Antoine avait réuni des notes sur l'Histoire naturelle de Pline et sur les Commentaires de César.

On lui prête également un traité sur « la Discipline ecclésiastique », mais cette information paraît peu sûre. On ne prête qu'aux riches et notre auteur était certainement riche de savoir et de bonne volonté.



Telle fut l'existence du chanoine de Saint-Donatien. Simple et unie, elle n'a rien d'un roman d'aventures comme celles que menèrent, à son époque, tant de ses confrères en humanisme. Mais cette existence calme et régulière, à l'ombre des tours de Bruges et derrière la ceinture de ses remparts, fut singulièrement laborieuse et féconde. Antoine de Sconhove a enrichi notre patrimoine scientifique. Inclignons-nous devant son talent, ses efforts et les services qu'il a rendus.

SOURCES

A

1. L. GUICCIARDINI, *Description de tout le Païs-Bas*, Anvers, 1567, p. 287 D (= 305). — B. VULCANIUS, *de Literis Getarum*, Leyde, 1597, f. 4^{re} (allusion à des œuvres perdues de S.). — SANDERUS, *de Brugensibus*, Anvers, 1624, p. 19 (Antoine S.) et 63 (Nicolas S.). — SANDERUS, *de Gandavensibus*, *ibid.*, p. 18. — SWEERTIUS, *Athenae*, Anvers, 1628, p. 137. — VALÈRE ANDRÉ, *Bibl. belg.*, 2^e éd., Louvain, 1643, p. 75 (Antoine S.) et p. 696 (Nicolas S.). — ANT. MATTHAEUS, *Analecta*, 2^e éd., La Haye, 1738, p. 37-47 (lettre à Corn. Gualterus). — FOPPENS, *Bibl. belg.*, Bruxelles, 1739, t. I, p. 90 (Antoine S.), t. II, p. 919 (Nicolas S.). — PAQUOT, *Mémoires*, éd. in fol., Louvain, 1765, t. II, p. 100. — HOFMANN-PEERLKAMP, *de vita Belgarum*, Bruxelles, 1822, p. 54. — VAN DER AA, *Biogr. woordenb.*, t. XVII, 1 (Haarlem, 1874), p. 411. — V. FRIS, *Biographie nat.*, t. XXI (Bruxelles, 1911-1913), col. 879. — A.-C. DE SCHREVEL, *Hist. du Séminaire de Bruges*, Bruges, 1895, t. I, pp. 48, 145, 245 (sur Gisbert de S.).

2. FÖRSTEMANN-GÜNTHER, *Briefe an Erasmus*, Leipzig, 1904, p. 42 (1. de Léonard Casembroot à Érasme : Guillaume S. à Padoue en 1525). — *Memorieboek der stad Gent*, Gand, 1852, t. I, p. 351 (Adriaen S. échevin en 1488). — J. DE MEYERE, *Annales Flandriae*, Anvers, 1561, f^o 1^{er} v^o (Sc. fournit des renseignements à l'auteur). — BURMANN, *Sylloge*, t. II (1727), ép. XXI (lettre de Joachim Hopperus, membre du Grand Conseil à Sc., de Malines, 19 sept. 1556); voir aussi ép. XIX (rens. fournis par Sc.).

B.

A. ROERSCH, *Étude sur Antoine de Sconhove*, *Annales de la Société d'Émulation*, Bruges, t. LXVII, 1924, p. 139-172. On trouvera, dans cette notice, de nombreuses références et indications bibliographiques que nous n'avons pas reproduites ici. De plus, nous y avons donné, sous forme de pièces justificatives : 1^o le relevé de tous les documents d'archives concernant Sconhove qui sont conservés aux Archives épiscopales de Bruges ; 2^o les poèmes de Sconhove ; 3^o les préfaces et dédicaces de ses œuvres ; 4^o des extraits de ses lettres à Corn. Gualterus.

Nous avons publié dans la *Bibliotheca Belgica*, livr. 201 (Gand, 1927), la description détaillée des différentes éditions des œuvres de S.

C

A propos de l'Eutrope de S., voir : HARTEL, *Eutropius und Paulus Diaconus*, *Sitzungsber. der K. Akademie der Wiss., phil.-hist. classe*,

Vienne, t. LXXI, 1872, p. 227 et suiv. — H. DROYSEN, *Die Eutropausgaben von Schoonhoven und E. Vinetus*, *Hermes*, t. XII, 1877, p. 385 et suiv. — *Eutropii breviarium* ed. H. DROYSEN, *Monum. Germ. hist., auct. antiquiss.*, t. II (Berlin, 1878). — PAULY-WISSOWA, *Real-Encycl.*, t. VI, (Stuttgart, 1909), col. 1526. — Voir aussi l'éd. d'Eutrope de CHR. CELLARIUS, Iéna, 1678, ff. lim.

Sur le ms. 6439-6451 de la Bibl. royale de Bruxelles, voir J. VAN DEN GHEYN, *Revue des bibl. et archives*, Bruxelles, t. II, 1904, p. 296 et suiv. — Rectifie plusieurs des assertions de TH. MOMMSEN, auteur de l'édition de la chronique du comte Marcellin dans les *Monumenta Germ. histor., auctores antiquiss.*, t. XI, *chronica minora*, II, Berlin, 1894, p. 48 et suiv.

CHAPITRE VI

LE MAITRE DE SALAMANQUE JOHANNES VASAEUS

Dans un article qui a paru, en 1920, dans la « Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos », de Madrid, Don Amalio Huarte y Echenique a attiré l'attention sur un historien belge qui se fixa en Espagne, au xvi^e siècle, et qui y acquit une grande réputation. Il s'agit de Jean Vasaeus, de Bruges, que les savants espagnols appellent couramment encore « el celebre maestro, el illustre humanista de Brujas, Juan Vaseo », et dont le nom est tombé chez nous dans un complet oubli.

En terminant sa notice, l'éminent archiviste de Madrid constatait qu'on sait, en somme, peu de chose sur ce personnage, « es más lo que se ignora que lo que se sabe », et souhaitait qu'on écrivît bientôt sa biographie.

Cet appel ne m'a pas laissé indifférent. Je me suis appliqué à étudier la vie et les travaux de l'humaniste brugeois, et cela d'autant plus volontiers qu'il s'agit d'un érudit qui a fait honneur à la Belgique et qui mérite, certes, que la Belgique l'honore à son tour.

Dans les indications qui vont suivre, je me baserai avant tout sur les œuvres de Vasaeus lui-même, et notamment sur l'auto-biographie qu'il a placée en tête de son *Chronicon Hispaniae*. Je ferai de fréquents emprunts à la correspondance de Nicolas Clénard, laquelle renferme quinze lettres que le célèbre grammairien adressa à Vasaeus, qui fut son élève et son ami. Je compléterai le tout par quelques indications précises tirées des archives de l'Université de Salamanque.

*
* * *

Johannes Vasaeus — nous ne le connaissons que sous ce

nom latinisé — naquit à Bruges en 1511 ou en 1512. De ses parents, nous ne savons rien.

Il était de modeste origine et ne fut jamais riche que des dons de l'esprit. Voyant ses heureuses dispositions, ses amis et ses proches décidèrent, de bonne heure, de faire de lui un maître d'école : il n'avait pas encore dix-huit ans, nous dit-il, que déjà, on voulait le mettre à la tâche dans sa ville natale. Mais le jeune homme avait d'autres ambitions.

Sous couleur d'apprendre l'hébreu, il obtint la permission, et sans doute aussi les moyens, de se faire inscrire à l'Université de Louvain. Il y fut accueilli — disons plutôt recueilli — avec générosité par Rutger Rescius, savant helléniste, qui inaugura l'enseignement de la philologie grecque au Collège des Trois-Langues et qui ouvrit un atelier d'imprimerie au départ de Thierry Martens (1). A Louvain, Vasaeus entendit les leçons de grec et d'hébreu de Rescius et de Clénard (2) ; mais, en réalité, il s'adonna avant tout à l'étude du droit, branche pour laquelle il avait une préférence marquée. Il rêvait de devenir un jour un homme de loi.

Ceci se passait en 1531.

*
* * *

(1) Voir notre précédent volume, chap. I, p. 37-55.

(2) Vasaeus y eut comme condisciple un jeune humaniste anversois qui, de son côté, fit preuve d'une activité peu commune. Il s'agit de JACQUES BORDING, né à Anvers en 1511. Ancien élève de Goclenius, de Rescius et de Clénard, il étudia la médecine à Paris et à Montpellier et prit le bonnet de docteur à Bologne. Il fut successivement professeur de grec et d'hébreu au collège de Lisieux à Paris ; attaché à la maison de Jean de La Rochefoucauld, évêque de Mende ; et principal du collège de Carpentras, où il vécut dans la familiarité de l'évêque J. Sadolet. Ayant passé au protestantisme, il pratiqua et enseigna la médecine avec le plus grand succès à Anvers et à Hambourg ; puis, il fut professeur à l'Université de Rostock et médecin du duc Henri de Mecklembourg. Appelé à la cour de Danemark, en 1556, il devint médecin des rois Christiern III et Frédéric II, ainsi que professeur et recteur de l'Université de Copenhague. Il mourut en cette ville en 1560.

De son mariage avec Françoise Negroni, fille d'un patricien de Gênes et de Jeanne de la Rochelle d'Avignon, Bording eut de nombreux enfants, dont Jacques Bording (1547-1616), jurisconsulte éminent, professeur à l'Université de Rostock, conseiller du duc de Mecklembourg et bourgmestre de Lubeck.

Cette année-là, Fernand Colomb, le fils de l'illustre explorateur, passa par la Belgique dans le courant de l'été. Son intention était d'y recruter le personnel de la fameuse bibliothèque qu'au prix de beaucoup d'argent et de peines il avait fondée à Séville. Le célèbre archéologue portugais André de Resende, qui résidait alors à Louvain et qui y connaissait beaucoup de monde, lui renseigna Clénard et Vasaeus. Don Fernand se rendit au local où Clénard venait d'expliquer, devant une nombreuse assistance, un traité de saint Jean Chrysostome. Il lui fit, ainsi qu'à son élève, des propositions fort avantageuses. Nos deux humanistes acceptèrent d'accompagner Colomb pour trois ans à Séville, sauf à payer un dédit s'ils reprenaient leur liberté avant le terme fixé.

Nicolas Cleynaerts *alias* de Beke, de Diest, avait alors trente-cinq ans. Il était prêtre et licencié en théologie. Cependant cette science avait peu d'attrait pour lui : ce qui l'intéressait, par dessus tout, c'était la linguistique. Sans occuper à proprement parler une chaire à l'Université, il faisait, depuis quelque temps, des cours libres de grec et d'hébreu, qui étaient fort appréciés. Il venait de publier coup sur coup une grammaire hébraïque et une grammaire grecque, si simples et si pratiques qu'elles connurent une étonnante fortune : de la seconde seule, on imprima trois cents éditions et plus de cent cinquante mille exemplaires.

En ce moment, notre Diestoïse s'appliquait à l'étude de l'arabe. Il voulait l'apprendre comme une langue vivante. Quel pays mieux que l'Espagne, si proche de l'Islam, pourrait lui en fournir l'occasion ? D'un autre côté, Clénard se trouvait alors sans situation. Il avait été, pendant dix ans, régent du collège de Houterlé, mais il arrivait au terme de son mandat et celui-ci n'était pas renouvelable. Sans doute, on lui avait fait espérer la cure du béguinage de sa ville natale. Cette place était conférée à l'élection et les béguines avaient voté pour lui. Le seigneur de Diest, Henri de Nassau, avait ratifié cet excellent choix et présenté l'élu à l'évêque diocésain, qui était l'évêque de Liège. Mais un rival avait formé une cabale, un procès s'en était suivi et tout était remis en cause. En attendant qu'une décision intervienne, Clénard accepta volontiers de changer d'air et de voir du pays.

Pour Vasaeus, les offres du grand seigneur espagnol n'étaient pas moins engageantes : elles assuraient pour trois ans son avenir et ouvraient peut-être une porte à la fortune. Et puis, tout comme en Belgique, on enseignait le droit dans la Péninsule.

*
* *

On partit en octobre, à cheval. De ce temps-là, on mettait environ un mois à couvrir la distance qui sépare la Belgique de la frontière espagnole. Don Fernand traita ses collaborateurs avec beaucoup de sollicitude. Il prit lui-même la tête de l'expédition, à laquelle se joignit, après quelques jours, Jean Antoine, dit Hammonius, docteur en droit, de Fontanet en Bourgogne, destiné, lui aussi, à être attaché à la Bibliothèque colombine. Pour toute escorte, un palefrenier et le valet d'Hammonius. Avec sa verve habituelle, Clénard nous a conté lui-même quelques épisodes de cette randonnée qui s'accomplit sans accident... sinon sans incident.

Et tout d'abord, il apparut que, si nos deux humanistes connaissaient à fond les règles de la grammaire, ils ignoraient tout des principes de l'équitation. Ceci leur valut, de la part des passants qu'ils rencontrèrent, force brocards et quolibets.

Le premier qui les vit de rire s'éclata.

Comment garder son sérieux à la vue d'un Vasaeus, ficelé en boule sur son cheval — « in morem globi in equo ligatus » — se cramponnant désespérément à la crinière de l'animal. Colomb regretta, plus d'une fois, d'être privé du concours d'un chirurgien qui pût soigner et ces piètres cavaliers et leurs tristes montures : « adeo nos inferne, contra equi superne laedebantur ».

Malgré tout, on atteignit Paris, où l'on passa deux jours à revoir des amis, et Tours, où l'on vénéra le tombeau de saint Martin ; on traversa heureusement l'Aquitaine et, le 10 novembre, on pénétra en Biscaye. Du haut du mont Saint-Adrien (1), spectacle grandiose : d'un côté, l'Atlantique, toute

(1) Mont de Saint-Adrien, à Zalduendo, entre Segura et Salvatierra, dans les provinces basques.

proche ; et de l'autre, au bout de l'horizon, les flots de la Méditerranée. Vingt ans après, Vasaeus en parlait encore.

Seulement, le manque de confort est souvent la rançon du pittoresque. Les auberges d'Espagne sont exécrables. Dans une hôtellerie, près de Vittoria, il n'y eut qu'un seul verre pour toute la compagnie. Et comme Vasaeus eut le malheur de casser cette pièce unique, force fut à nos amis de boire dans le creux de la main. Ce n'était, à coup sûr, pas à la manière brabançonne ; ils se consolèrent en pensant que c'était à la façon de Diogène.

A partir de Burgos, le froid se fit cruellement sentir. A chaque étape, manque de combustible. Colomb eut beau se prodiguer pour donner un peu de bien-être à ses compagnons habitués à un tout autre genre de vie. Partout, ses prévenances étaient déjouées par le génie du lieu.

On ne retrouva la civilisation qu'à Valladolid et qu'à Medina del Campo, où l'on joignit la cour de l'impératrice Isabelle. Don Fernand y avait affaire. Nos voyageurs demeurèrent chez la vice-reine des Indes, Maria de Toledo, veuve de Diego Colomb. Ils s'y reposèrent avec délices.

Puis, Clénard s'en fut de son côté, désireux de se perfectionner dans la connaissance de l'arabe : à Salamanque d'abord, où il fut le précepteur du fils du vice-roi de Naples et donna des cours à l'Université ; au Portugal ensuite, où il dirigea, à partir de 1533, l'instruction d'un jeune prince que nous allons retrouver tout à l'heure : le cardinal-infant, Don Henrique, archevêque de Braga. On le sait, notre vaillant compatriote alla jusqu'au Maroc, où il séjourna pendant deux ans, afin de gagner pacifiquement les Musulmans à la foi catholique. Il échoua, d'ailleurs. Victime des odieuses machinations de Sebastião de Vargas, agent du Portugal à Fez, et abandonné par la Cour, il dut regagner l'Europe et mourut à Grenade, le 5 novembre 1542, à l'âge de quarante-neuf ans.

Partout où le mena la fortune, il ne cessa de rester en contact avec celui qui fait l'objet de la présente étude, et dont nous avons à nous occuper maintenant en ordre principal. Nous retracerons d'abord l'existence de Vasaeus dans la Péninsule ; puis, nous examinerons ses travaux.

La première année, il demeura à Medina del Campo avec don Fernand et y fut attaché à la chancellerie du vice-roi des Indes occidentales. Puis, en novembre 1532, il partit pour Séville et y prit son service à la Bibliothèque colombine. Celle-ci était installée, près de la Porte de Goles, dans la maison de son fondateur, spacieuse habitation que prolongeait un parc de près de sept hectares, planté de cinq mille arbres, importés pour la plupart du Nouveau-Monde.

Le site était plaisant et la place était bonne. Malheureusement, Vasaëus supporta mal le climat excessif de l'Andalousie. En août 1534, il fit une maladie qui le mit aux portes du tombeau. Il en fut fort découragé ; d'autant plus que, à part Clénard, dont la robuste santé défiait le soleil de la Castille, il avait vu disparaître, l'un après l'autre, ses anciens compagnons de route. Hammonius était mort à Séville dans un accès de fièvre chaude ; son domestique s'était noyé dans le Guadalquivir ; le palefrenier, venu de Louvain, avait succombé à Salamanque. « Tres abstulit triennium ».

À l'expiration du contrat, Maître Jean songea sérieusement à abandonner la partie et à rentrer au pays. Mais Clénard intervint alors qui lui prodigua les encouragements : « C'est pour notre bonheur que nous sommes venus en Espagne. Nous mettrons tout notre avoir en commun. Déjà, je te vois revêtu de la toge à l'Université de Salamanque ».

Vasaëus se rendit à ces instances et c'est vers Salamanque qu'il porta ses pas.

Il y trouva un emploi fort agréable chez Francisco de Vaylle, qui était presque un compatriote. Ce personnage, qui avait été « aman » de la ville d'Anvers de 1526 à 1529, appartenait à une famille de riches spéculateurs espagnols établis en notre métropole depuis le début du xvi^e siècle (1). Il avait prêté d'importantes sommes d'argent à l'empereur Charles-Quint et était venu en Espagne pour tâcher de recouvrer sa

(1) Sur Fr. de Vaylle, voir : GORIS, *Étude sur les colonies marchandes méridionales à Anvers*, Louvain, 1925, pp. 374, 399, 400, 550. — F. DONNET, *Coup d'œil sur l'histoire financière d'Anvers*, Anvers, 1927, p. 68. — M. BATAILLON, *Érasme et la Cour de Portugal*, Arquivo de historia e bibliographia, Coïmbre, 1927, t. II, pp. 6 et suiv. du tiré à part. — ALLEN, *Opus epistol. Des. Erasmi*, t. VI, Oxford, 1926, p. 14.

créance. Son fils était prieur de l'église de Salamanque ; il jouissait d'un revenu de plus de 600 ducats (1) qu'augmentaient de nombreuses prébendes.

Cet opulent prieur avait quinze ans. On confia son éducation à notre Brugeois qui se trouva, du même coup, dans l'abondance. La maison, montée sur un grand pied, était hospitalière. Vasaeus plut à tout le monde. En outre, il eut du loisir : « *otium profundissimum* ». Il en profita pour se remettre à l'étude du droit.

Avec ses doctes facultés, ses innombrables collèges, ses milliers d'étudiants, Salamanque était le premier centre intellectuel de la Péninsule. Elle était la très noble maîtresse de toutes les sciences : « *nobilissima disciplinarum omnium magistra* ». Heureux Vasaeus ! Déjà, il se voyait prenant ses grades, faisant carrière, entrant au service des grands, secrétaire d'un prince ou d'un ambassadeur, ambassadeur lui-même.

Hélas ! l'histoire de Perrette est éternelle. Au bout d'un an, la mort prématurée du jeune de Vaylle mit à néant ces riantes perspectives. Notre futur diplomate dut renoncer — provisoirement, pensait-il — au bonnet de docteur « *in utroque* », et chercher autre chose. Il courut au plus pressé. Il obtint une chaire de régent dans un des collèges qui dépendaient de l'Université.

Il y enseigna les langues anciennes et la rhétorique ; et, si nous en croyons Clénard, ce fut avec un éclatant succès. « Vasaeus n'a pas son pareil dans tout Salamanque. Il fait ses cours de la façon la plus brillante, devant un auditoire exceptionnellement nombreux. Ses collègues en dessèchent de jalousie ». « *Summa cum gloria docet ; uiuit in summa nominis celebritate* », etc.

L'éloge a du prix, venant de Clénard qui était la franchise même et à qui le milieu était familier. Et dans ce milieu — c'est toujours à la même source que nous puisons — notre « professeur malgré lui » a tout ce qu'il faut pour réussir : de l'élégance, de l'entregent, une exquise politesse et la parfaite connaissance de la langue espagnole.

(1) Sur la valeur du ducat d'Espagne, voir ci-après.

Quelle différence, quel contraste entre ce jeune homme délicat, à l'allure dégagée, et ce lourdaud de Clénard, ce paysan mal dégrossi, qui ne sait saluer personne et qui s'embrouille dans ses *hasa, boso, bese los manes*, au lieu de dire comme Vasaeus, juste avec le ton qu'il faut : *beso los manos*.

On le voit, le maître est fier de son élève. Il a cependant sur lui un avantage : la pratique de l'enseignement. Aussi, est-ce avec une paternelle sollicitude que cet éducateur de race prodigue à son disciple les conseils de l'expérience. Il le guide dans le choix des auteurs qu'il devra expliquer : pas de poètes, mais des historiens et des orateurs. Les Lois de Platon, voilà également ce qui attirera les auditeurs et fera faire à ceux-ci de rapides progrès.

Enfin, notre Mentor parle aussi argent, car il est d'un pays où l'on est économe et où l'on sait compter. A vrai dire, les appointements de Vasaeus ne sont pas élevés : son cours de grammaire, par exemple, ne lui rapporte que 7.500 maravédís par an. C'est un maigre salaire (1). Mais notre régent arrondit ses revenus en prenant chez lui des étudiants riches. En 1537, il a mis de côté 70 ducats. S'il tient bon, et pour peu que les circonstances lui soient favorables, il est en droit d'espérer bientôt une chaire de 90.000 maravédís. Et il n'a que vingt-cinq ans !

Faut-il s'étonner, dans ces conditions, que Vasaeus ait songé à fonder un foyer ? A la fin de l'année 1537, il épousa une jeune fille de Ségovie, dont nous ne savons que trois choses — et c'est bien suffisant — : elle était de bonne famille ; elle embellit l'existence de son époux ; elle lui donna deux fils, Agostin et Geronimo, qui fournirent tous deux une car-

(1) Le ducat d'Espagne fut créé en 1497 au titre de 23 carats $\frac{3}{4}$. Aux termes des ordonnances de 1497 et de 1537, il vaut 375 maravédís. Le ducat est monnaie de compte (375 maravédís) et monnaie réelle (la pièce d'or). H. LONCHAY (*Recherches sur l'origine et la valeur des ducats et des écus espagnols*, Bruxelles, 1906, p. 68) l'évalue à 7,83 fr. Le maravédís fut d'abord une pièce d'or frappée par les Musulmans, suivant le système du « solidus » des empereurs de Byzance ; il devint une monnaie d'argent au milieu du XIII^e siècle, puis une monnaie de billon, puis une monnaie de cuivre. Au XVI^e siècle, il n'est plus qu'une unité de compte de valeur infime. Voir LONCHAY, p. 13-16.

rière honorable. Le premier fut attaché à la cour de Portugal, en août 1547, en qualité de « moço da camara » ; puis, il devint « bedel de theologos » et bachelier de l'Université de Salamanque (1561-1565). Le second fut reçu bachelier en droit par la même Université ; en 1565, il remit au grand botaniste Charles de l'Escluse une partie de l'héritage littéraire de Clénard que son père avait détenu. Clusius publia le tout chez Plantin, en 1566.



Cependant, en 1537, l'année même du mariage de Vasaeus, le cardinal-infant, l'élève de Clénard, avait atteint l'âge de vingt-cinq ans et s'était rendu à Braga, dans le but de réformer son diocèse. Don Henrique était le fils du roi de Portugal Manoël le Fortuné et le frère du roi Jean III. Il monta lui-même sur le trône à la fin de sa vie, en 1578.

C'était un prélat instruit et qui, s'il ne fut pas un habile politique, se montra cependant toujours l'ami des lettres et le protecteur des humanistes. En septembre 1537, il décida de créer, à Braga, un collège modèle, dans lequel des savants du pays et aussi des maîtres éminents venus de l'étranger, « magistri ab exteris regnis scientiis praestantes », enseigneraient les belles-lettres, le droit canon et la théologie.

Clénard fut chargé d'organiser cette école ; il songea aussitôt à en confier la direction à Vasaeus. Il alla chercher son ami à Salamanque ; il le présenta au prince, à Coïmbre, et fit si bien que notre personnage fut nommé recteur du Collège de Braga, aux appointements de 300 ducats (1), soit 500 florins du Rhin. Je m'excuse de citer encore des chiffres, mais l'exemple de Clénard est vraiment contagieux.

Vasaeus se transporta au Portugal avec sa jeune famille et prit possession de ses fonctions en juin 1538. Il les exerça jusqu'en 1541, date à laquelle il quitta Braga au milieu de la consternation générale — c'est, du moins, lui qui l'affirme — et fut attaché au Collège d'Evora. Il s'y distingua de nouveau :

(1) Par ducat de Portugal, on entend la *cruzade* au titre de 23 carats $\frac{3}{4}$. — Sur le régime monétaire du Portugal à cette époque, voir CEREJEIRA, *op. cit.*, 2^e éd., p. 181.

le 9 août 1547, le roi Jean III lui accorda les privilèges et franchises dont jouissaient les professeurs de l'Université de Coïmbre.

Bien plus, le 14 juillet 1550, les autorités académiques de l'Université de Salamanque rappelèrent notre compatriote en Espagne et lui allouèrent un traitement de 40.000 maravédís, ainsi que la libre disposition d'une maison que l'Université possédait en la paroisse Saint-Bartholomé. Vasaeus s'occupa d'abord de la direction et de l'instruction de la jeunesse dans un des collèges d'humanités; puis, en août 1552, il fut nommé professeur titulaire et investi de la chaire de « prima de Gramática », délaissée par Hernando de la Torre. Le 25 octobre de la même année, il fut proclamé licencié et, le 20 novembre, maestro ou docteur ès-arts et en philosophie. A vrai dire, ce dernier grade était purement honorifique et ne comportait aucun examen. Mais il entraînait de grosses dépenses. Le nouveau docteur, promené en grande pompe par les rues de la ville, devait distribuer de l'argent et des friandises, faire les frais d'un banquet et même acheter des taureaux, en vue de la « corrida de toros », qui, après une visite solennelle à la cathédrale, terminait régulièrement la cérémonie. Vasaeus dut se conformer à ces usages dispendieux. Mais sa nouvelle situation le mettait à l'abri du besoin : sa chaire qui était une « catedra de propiedad » lui rapportait 100.000 maravédís par an, sans préjudice d'un important casuel.

Il passa, dès lors, le reste de son existence au sein de la glorieuse « Alma Mater » espagnole. Les registres des « Claustrós » de l'Université de Salamanque témoignent de son activité professorale et nous montrent qu'il jouissait de l'estime et de la considération de ses collègues. Ceux-ci l'élurent, à différentes reprises, en qualité de « diputado del Estudio » et le chargèrent de plusieurs missions particulières : réorganisation des facultés de grammaire et des arts, visite des collèges d'humanités et du « Collegium Trilingue », inspection de la Bibliothèque et des librairies pour la recherche des livres prohibés.

Et c'est ainsi que cet homme qui se croyait né pour la carrière du droit devint et resta professeur.

Du jour où il entra au service du cardinal-infant, Vasaeus renonça définitivement à sa vocation première et n'eut plus qu'une idée : se rendre digne de la confiance qu'on avait placée en lui. Il s'en fit un devoir de conscience, « *res in religionem uersa* », et se consacra exclusivement à ses fonctions professorales et aux travaux d'érudition. Dès son arrivée à Braga, il se mit à étudier l'histoire et particulièrement l'histoire de la Péninsule. Il le fit d'abord pour se distraire des fatigues de l'enseignement et, suivant sa propre expression, pour ne pas être deux fois un étranger dans le pays où le sort l'avait fixé. De ce pays, il voulut connaître le passé, tout le passé, non seulement à l'époque des Romains et des Carthaginois, mais aussi à travers tout le moyen âge et jusqu'à l'époque contemporaine. Il rechercha les vestiges de l'antiquité, visita les ruines et les monuments, copia les inscriptions. Et surtout, il vécut dans le commerce assidu des auteurs anciens et modernes. Puis, comme il arrive, des imprimés il passa aux manuscrits, aux annales, aux chroniques, aux documents d'archives, et bientôt il marcha de découverte en découverte. « *Dii boni quam diuitem Hispaniam reperi !* » L'Espagne était une mine inépuisable de richesses insoupçonnées. Le sujet était à la fois immense et magnifique. Sur bien des points, il n'avait été qu'effleuré. Ailleurs, tout était à faire. Dès le début, Georges Coelho, conseiller de Don Henrique, mit entre ses mains un très précieux « codex » du x^e siècle du Monastère d'Alcobaça. Il y trouva les œuvres de saint Isidore et de saint Ildephonse, la chronique d'Isidore de Beja et d'autres joyaux encore.

Ce fut une révélation.

Ainsi donc, les bibliothèques d'Espagne et du Portugal renferment encore un grand nombre de textes inédits et ces textes sont souvent de première valeur ! Ceux qui ont été publiés sont pleins de fautes de lecture qui les rendent intelligibles ; et quant à ceux qui sont lisibles, ils sont remplis d'erreurs et d'omissions. Vasaeus va redresser ces erreurs, il corrigera ces fautes à la lumière des manuscrits. N'eût-il fait que cela, il n'aurait point perdu son temps. Mieux encore ! il écrira lui-même une grande histoire de l'Espagne et il la rédigera en latin, c'est-à-dire dans une langue qui est com-

prise partout. Car les étrangers ignorent tout de cette merveilleuse histoire, et la faute en est aux Espagnols eux-mêmes qui ont écrit en langue vulgaire.

« Opus non minus necessarium quam laboriosum ». Œuvre nécessaire, mais œuvre de longue haleine et combien difficile ! Ce sera dorénavant celle de toute sa vie ; sa décision prise, c'est au prix de mille peines et d'innombrables veilles qu'il l'exécutera.

*
* * *

On demeure confondu devant la masse des matériaux qu'il a remués dans les différentes bibliothèques de Salamanque, de Séville, d'Evora, de Braga, de Zamora et d'ailleurs encore.

Pour le moyen âge, indépendamment des écrivains que nous avons déjà cités, il a lu Idace et ses continuateurs, l'histoire de Wamba, l'*Historia compostellana*, les œuvres de Luc de Tuy et de Rodrigue de Tolède, le *Chronicon complutense*, les *Chronica carthaginiensia*, les *Chronicorum caesar-augustanorum reliquiae* et aussi l'histoire de Rodrigue Diaz, surnommé Cid, « tout autre que celle qui circule habituellement ».

En fait, la majeure partie des sources les plus importantes. Et l'on s'incline devant l'ingéniosité, les connaissances, et, tranchons le mot, les qualités de métier qu'il a fallu pour déchiffrer et comprendre tant de documents si différents de style, de langue et d'écriture. Remarquons, de plus, que la plupart des dépôts n'étaient pas publics, que les textes étaient fort dispersés dans un pays malaisé et, enfin, que Vasaëus n'était pas riche.

Mais, du Portugal à la Catalogne, il avait des amis partout, et les concours les plus empressés ne lui firent point défaut. Il a lui-même rendu justice à tous ceux qui l'ont aidé et a cité complaisamment leurs noms, titres et qualités. Et ceci nous restitue, du même coup, son entourage et comme l'atmosphère intellectuelle dans laquelle il vécut.

Au premier rang de ses amis, le franciscain belge Jacques de Hal, qui était établi, depuis plus de quarante ans, dans la province de Saint-Jacques, et qui fut pour lui « plus qu'un autre Pylade » : « plus quam Pylades alter ».

Au premier rang de ses collaborateurs — avec don Henrique, Coelho et de Resende (1) — Julian de Alba, évêque de Portalègre ; Pedro Margalho, chanoine d'Evora ; Pedro de Villalon, archidiacre de Saragosse ; et aussi deux maîtres illustres de Salamanque : Martin de Azpilcueta, surnommé le docteur navarrais, qui avait enseigné précédemment à Cahors et à Toulouse ; et le dominicain Francisco de Victoria, dont le regretté Ernest Nys a réimprimé, à Washington, en 1917, les *Relectiones de Indis et de iure belli* dans les « Classics of international Law ».

Enfin, en 1552, après quatorze ans d'efforts, Vasaeus put faire paraître à Salamanque la première partie de ses recherches en un superbe in-quarto de 168 feuillets, intitulé : « Chronici rerum memorabilium Hispaniae tomus prior ».

L'ouvrage se divise en deux sections (2). La première constitue un manuel fort pratique, avec références précises, de l'histoire de la Péninsule, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque d'Auguste. Mais on y trouve aussi des indications sur la géographie et l'historiographie du pays, l'administration romaine en Espagne, les invasions et les royaumes barbares ; ainsi que des listes des magistrats et empereurs romains, des rois goths et suèves, des rois de Léon, de Castille, de Navarre, d'Aragon et de Portugal jusqu'à l'époque contemporaine.

La seconde section est consacrée à la chronique proprement dite. Celle-ci retrace les principaux événements qui se sont passés en Espagne, depuis l'ère chrétienne jusqu'au règne de Ferdinand I^{er} de Castille, au début du XI^e siècle. Tout cela est traité avec beaucoup d'ordre et de méthode, dans une langue concise qui ne sacrifie rien à la phrase ; l'auteur ayant visé,

(1) A vrai dire, le concours de L. A. de Resende était assez dangereux. Le fameux antiquaire publia, en effet, bon nombre d'inscriptions apocryphes et rédigea notamment des textes faux concernant Evora, sa ville natale.

(2) Le volume est précédé d'un éloge en vers latins dû au fameux humaniste espagnol Francisco Sanchez de las Brozas, qui fut, sans doute, un élève de l'auteur. Chose remarquable pour l'époque, le « Chronicon » contient la reproduction en fac-similé de nombreuses inscriptions latines.

nous dit-il, non à l'agrément du style, mais, avant tout et par-dessus tout, à la vérité historique.

Il y a, d'ailleurs, pleinement réussi.

Dans son beau livre sur les « Histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II », M. Georges Cirot, actuellement doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux, a longuement étudié le « *Chronicon Hispaniae* » de Vasaens. Sans en dissimuler à l'occasion les côtés faibles, il en a reconnu toute la valeur. Il rend hommage à la parfaite bonne foi de l'auteur — « elle éclate à chaque page » —, à son bon sens, à son esprit scientifique, à sa critique assez éveillée, à l'allure déjà toute moderne de son ouvrage. Il est, dit-il, « beaucoup plus près de nos manuels par l'esprit et la méthode que de toutes les compilations du moyen-âge et même de la Renaissance ». « Vaseo, poursuit M. Cirot, a fait au milieu du *xv^e* siècle ce que les Allemands ont commencé à faire au *xviii^e* siècle. Si son enquête ne s'étend guère qu'à l'histoire politique, s'il ne s'est pas appliqué, s'il n'a même pas songé à « organiser, en autant de branches d'études spéciales, l'histoire des langues, des littératures, des arts, des religions, du droit, de la vie économique, etc. », il apportait cependant un « recueil méthodique de faits, soigneusement justifiés, sans prétentions littéraires ni autres ». Avec lui, « l'exposition scientifique, c'est-à-dire objective et simple, commença à faire concurrence aux formes à l'antique, oratoires ou sentencieuses, patriotiques ou philosophiques ».

Il n'y a rien à ajouter à ce jugement d'un maître particulièrement compétent en matière d'historiographie espagnole.

Notre compatriote offrit son œuvre au cardinal-infant. L'épître dédicatoire est pleine des plus aimables flatteries à l'égard du prince, qui, si nous en croyons l'auteur, par sa noblesse, son mérite, ses vertus, illustre et grandit la Péninsule, et marche en tout sur les traces de ses glorieux devanciers. Pour le zèle épiscopal, c'est un Lucrèce ; pour la charité, c'est un Récarède ; pour son ardeur à reformer les abus, c'est un Martin ; à combattre les Juifs, un Sisebut ; à réprimer l'hérésie, un Alphonse, un Léandre ; à instruire la jeunesse, un Isidore ; à épurer les mœurs du clergé, un Montanus.

Cette fois, Vasaens se souvenait qu'il avait enseigné la

rhétorique et pratiqué l'antonomase. Mais il se souvenait aussi des faveurs que lui avait prodiguées Don Henrique et du généreux présent qu'il en avait reçu à son départ du Portugal. Sous l'exagération de la louange, se cachait, n'en doutons pas, un sentiment sincère et profond.

* * *

Telle est l'œuvre historique de Vasaeus. Elle lui valut les suffrages de ses contemporains et de la postérité. Aubert le Mire, en 1602, a placé notre auteur, avec Philippe de Comines, Robert Gaguin et Jacques de Meyere, au premier rang des historiens belges.

Le « *Chronicon Hispaniae* » fut réimprimé à Cologne en 1577, et à Francfort en 1579 et en 1603. Vasaeus en avait promis l'achèvement. Mais il ne parvint pas à exécuter ce projet, encore qu'il s'y soit efforcé jusqu'à son dernier jour.

De même, il ne put, comme il se l'était proposé, publier, dans des éditions critiques avec commentaire, les Chroniques d'Eusèbe, de saint Jérôme et de Prosper d'Aquitaine, ainsi que les œuvres d'Idace, de Victor Tonnenensis, de Jean de Biclaro, de saint Isidore et saint Ildephonse qu'il avait trouvées dans le *codex* d'Alcobaça. Les notes de notre érudit sont aujourd'hui perdues et, du fameux manuscrit qui contenait tant de trésors, il ne reste plus que deux feuillets qui sont conservés à Londres, au British Museum.

Dans le domaine de la philologie proprement dite, les travaux de Vasaeus se réduisent à peu de chose : un traité de rhétorique — « *Collectanea rhetorices* » — qu'il publia à Salamanque en 1538, et un Index des Adages d'Érasme qu'il fit imprimer à Coïmbre en 1549, et dédia à Martin de Azpilcueta.

Après la mort de Clénard, auquel il resta toujours fidèle malgré l'ingratitude de la cour de Portugal, il réédita à Coïmbre, en 1546, la grammaire latine de son maître, laquelle avait paru tout d'abord à Braga, en 1538. Il l'envoya avec une épître fort curieuse, datée d'Evora, le 16 août 1546, au magistrat et aux habitants de Diest (1). Une troisième édition,

(1) Le 15 juin 1544, devant le magistrat de Diest, le père de Clénard, « *Petrus Cleonardus alias Bece senior* », donna procuration à M^r J. Va-

qui vit le jour à Salamanque en 1551, contient de plus quelques préceptes « de Orthographia » de la main de Vasaeus.

Toutes ces productions sont devenues rarissimes et ne présentent plus d'intérêt que pour les bibliophiles (1). Il s'agit de simples manuels scolaires sans portée scientifique. La valeur de notre personnage réside ailleurs. Elle est dans son « Chronicon Hispaniae ». Et surtout, il fut un des premiers à s'occuper d'histoire du moyen âge, en un temps où cette étude trouvait peu de crédit. Ce fut son vrai mérite et aussi son originalité.



Vasaeus mourut subitement à Salamanque, le 21 octobre 1561. De même que Clénard, il disparaissait à l'âge de quarante-neuf ans, mais il avait des élèves dans presque toutes les villes de l'Espagne.

Le 25 octobre 1561, suivant l'usage, les autorités académiques de Salamanque firent afficher à la « Puerta del General » la vacance de la chaire de « Prima de Gramática » et invitèrent les candidats à faire valoir leurs titres dans les trente jours. Huit concurrents se présentèrent. Ils furent soumis aux épreuves habituelles. Après quoi, la succession de Vasaeus fut attribuée par 138 voix à Francisco Sanchez de Aguilar. L'illustre Francisco Sanchez de las Brozas n'obtint que la quatrième place par 88 suffrages.

Notre compatriote fut enterré à Salamanque en l'église des Mathurins. Son épitaphe nous a été conservée :

aeus, docens in Bracha, et à W. Trajectensis, (imprimeur à Braga), à l'effet de recueillir en Espagne la succession du célèbre grammairien. (Archives générales du Royaume à Bruxelles, greffes scabinaux, arr. de Louvain, vol. 482, f. 317).

Cette procuration fut annulée, le 16 août 1546, par Marguerite Meeus, veuve de P. Clonardus (*ibid.*, vol. 483, f. 167 v°) et remplacée par une autre procuration donnée à l'imprimeur Theodoricus de Hollando (*sic*).

(1) De même, le texte de l'oraison funèbre que Vasaeus prononça, le 10 juin 1556, à Salamanque, aux funérailles du Dr Pero López de Ribera, *regius in supremo Hispaniae praetorio senator* ; Salamanque, André de Portonariis, 1556, 16 ff. in-16 (un seul ex. connu : Madrid. b. nat.).

CONDITVR HOC TVMVLO FLANDRA DE GENTE VASAEVS,
SALMANTICENSIS GLORIA GYMNASII.
ERGO IACENT MVSÆ INGENIVM FACVNDIA LINGVÆ
ET CVM SINCERA RELIGIONE FIDES (1).

Ce qui revient à dire : « Dans ce tombeau repose le Flamand Vasaeus, la gloire de l'Université de Salamanque. Ici gisent les Muses, le talent, l'éloquence, les langues et avec la vraie religion, la foi ».

Si l'éloge est exact — et je le croirais volontiers — celui qu'il concerne peut être cité comme le type accompli de ces humanistes belges, remplis d'initiative, durs à la peine et persévérants dans l'effort, qui, au cours du xvi^e siècle, se répandirent dans les différents pays de l'Europe, s'y firent les apôtres du savoir et y fondèrent la réputation scientifique de notre Patrie.

Vingt ans après la mort de Vasaeus et moins de quarante ans après celle de Clénard, deux des nôtres encore arrivèrent à leur tour dans la Péninsule. C'était André Schott, d'Anvers, le célèbre auteur de l'« Hispania illustrata » et de la « Bibliotheca Hispaniae », qui fut professeur de philologie et d'histoire aux Universités de Tolède et de Saragosse. Et c'était Pierre Pantin, de Thielt, qui enseigna, pendant douze ans, le grec à l'Université de Tolède, avant de devenir doyen de Sainte-Gudule, à Bruxelles (2). Eux aussi, ils firent ample moisson dans les bibliothèques de l'Espagne ; et on peut dire, en toute vérité, qu'ils ont bien mérité de ce noble pays.

Dans le groupe des savants belges qui s'établirent au delà des Pyrénées, la figure de Jean Vasaeus, de Bruges, était jusqu'à présent demeurée dans l'ombre. Combien elle est digne cependant de fixer notre attention et d'éveiller notre sympathie !

(1) Vasaeus avait comme devise : « *Fortunam reuerenter habe* ». Cette devise est empruntée à la huitième épigramme d'Ausone (*Exhortatio ad modestiam*) :

*Fortunam reuerenter habe, quicumque repente
Diues ab exili progrediere loco.*

(2) Voir notre précédent volume, ch. V, p. 101-130.

SOURCES

A.

On trouvera toutes les sources et indications bibliographiques dans la notice que nous avons consacrée à Vasaeus (*Un historien belge oublié : Johannes Vaseus*) dans les *Bulletins de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, 5^e série, t. XV, 1929, p. 164-185. Nous y avons également donné la liste des documents d'archives concernant V. qui sont conservés aux Archives générales du Royaume à Bruxelles et aux Archives de l'Université de Salamanque.

De plus, nous avons publié dans la *Bibliotheca belgica*, livraison 202, Gand, 1931, la description bibliographique détaillée de toutes les œuvres de Vasaeus.

Aux sources que nous avons indiquées en 1929, il faut ajouter ceci :

IACOBI SALVATORIS MURGENSIS *Poetica*, Salamanque, 1558 (vers sur la Chronique de V.). — La date exacte de la mort de V. est donné dans un ms. de la Bibl. de l'Université de Salamanque (*Lecturas del P. PEDRO DE SOTOMAYOR*, sign. 2. 5. 1) : « *Mortuus est magister Basseus repentina morte anno 1561, 21 octobris* ».

B.

1. NIC. CLENARDI *epistolarum libri duo*, Anvers, 1566, *passim*. Les passages concernant V. et les lettres de Clénard à V. sont répertoriés dans V. CHAUVIN et A. ROERSCH, *Étude sur la vie et les travaux de Nicolas Clénard*, Bruxelles, 1908, p. 176-177 et 185 (*Mémoires de l'Acad. roy. de Belg.*, in-8°, t. LX).

2. L. A. RESENDII *Antiquitat. Lusitaniae*, Cologne, 1600, t. II, p. 205, 212-213. Contient deux lettres de Resende à V. aux p. 123-127 et 128-150.

3. P. U. GONZALEZ DE LA CALLE, *Francisco Sanchez de las Brozas*, Madrid, 1923, p. 55.

4. M. G. CEREJEIRA, *O humanismo em Portugal, Clenardo*, 2^e éd., Coïmbre, 1928, p. 118 et suiv. et *passim* (contient la traduction de plusieurs lettres de Clénard à V.).

5. A. ROERSCH, *Le vrai nom de N. Clénard*, *Mélanges Henri Pirenne*, Bruxelles, 1926, t. II, p. 411-413 (reprod. la lettre de V. aux habitants de Diest).

C.

Nous avons largement mis à profit :

1. H. HARRISSE, *Fernand Colomb*, Paris, 1872, p. 197 (Vasaeus et Jean Antoine Hammonius cités dans le testament de F. Colomb). — H. HARRISSE, *Excerpta Colombiniana*, Paris, 1887, p. 13, 19, 20, 32.

2. G. CIROT, *Les histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II*, Bordeaux-Paris, 1904, p. 59-60, 89, 158-168.

3. A. HUARTE Y ECHENIQUE, *Apuntes para la biografía del maestro Juan Vaseo*, *Revista de Archivos*, Madrid, 1920 ; tiré à part 17 pages.

CHAPITRE VII

DEUX LETTRES NOUVELLES DE NICOLAS CLÉNARD

Un moyen — il faut que nous les épuisions tous — de pénétrer dans l'intimité de nos humanistes et de connaître leur mentalité, c'est d'ouvrir leur correspondance.

C'est ce que je ferai dans le présent chapitre, où, mettant le lecteur en contact direct avec les documents, je donnerai la traduction de deux lettres de Clénard qui ont été récemment mises au jour (1).

L'une est une épître dédicatoire assez pompeuse, parce que destinée au grand public, spécimen d'un genre épistolaire dans lequel s'essayèrent, sans exception, tous les savants qui nous occupent.

L'autre est une requête que notre compatriote adresse à un homme fort influent et qu'il n'a jamais vu : le fameux Jérôme Aléandre (1480-1542), légat du Pape et archevêque de Brindes... Mais ce prélat est, lui aussi, un humaniste : il a même publié autrefois une grammaire grecque et enseigné le grec à Paris et à Orléans ; il a beaucoup étudié les langues orientales. Avec un confrère, si haut placé soit-il, le bon Clénard se dit que la meilleure diplomatie est encore de n'en point avoir.

Familières et pleines de bonhomie, les pages qu'il lui envoie sont caractéristiques de sa manière : sous les floritures du style de l'époque, se révèle un esprit original, prime-sautier et charmant.

I

Nous avons vu dans quelles conditions Nicolas Clénard quitta la Belgique en 1531, en compagnie de Fernand Colomb

(1) Le lecteur désireux de lire ces deux lettres dans le texte original trouvera celui-ci en appendice, à la fin du présent volume. 7

et de Vasaeus, et comment il fit route avec eux jusqu'en Espagne. Nous savons aussi qu'il se sépara d'eux à Salamanque : d'abord, pour s'adonner librement en cette ville à ses études orientales ; ensuite, pour y entreprendre l'éducation de Dom Luis de Tolède, fils du vice-roi de Naples ; enfin, pour y faire des cours de grec et de latin à l'Université.

En 1533, il résilia définitivement le contrat qu'il avait conclu avec Fernand Colomb. Cependant, entre son ancien maître et lui, les rapports les plus cordiaux ne cessèrent point d'exister. S'ils entretinrent par la suite un commerce épistolaire, comme on peut le supposer, la lettre qu'on va lire demeure le seul vestige que nous en possédions.

Il s'agit de l'épître dédicatoire d'une édition de Tite Live (premier livre de la première décade) que l'humaniste diestois fit paraître, pour les besoins de son enseignement, à Salamanque chez Jean Junta, le 1^{er} juin 1533 (1). Un exemplaire de ce petit volume, dont nul ne connaissait plus l'existence, a été retrouvé récemment à la Bibliothèque colombine de Séville par M. Joachim de Carvalho, professeur à l'Université de Coïmbre. Celui-ci a publié en 1926, dans la revue portugaise « O Instituto », le texte qui nous intéresse, et c'est avec son gracieux assentiment que nous l'avons reproduit à notre tour, la même année, dans le « Musée belge ».

Cela dit, il ne nous reste plus qu'à céder la parole à Clénard.

« NICOLAS CLÉNARD AU MAGNANIME ET NOBLE SEIGNEUR FERNAND COLOMB, SON MÉCÈNE, SALUT.

Parmi les goûts si différents que possèdent les mortels, Dieu, le souverain artisan de l'univers, a accordé à certains hommes, comme s'ils étaient nés pour le bien de leurs semblables, de se dévouer tout entiers à l'utilité publique et de mépriser fatigue, dangers et rigueurs de toute espèce, pourvu qu'ils puissent exercer leur ministère avec succès.

(1) *T. Livii Patavini Historici, ab urbe condita decadis prim(a)e liber I. ad utilitatem studiosorum in formam enchiridii redactus*. In-8°, iv-104-16 p. — L'ex. de la Bibl. colombine porte au verso de la dernière page cette annotation de la main de Colomb : « Hunc librum misit mihi nicolaus clenardus anno 1534. Num. 13. 175 ».

Bien plus, chez la plupart d'entre eux a brillé une vertu si insigne que, voués aux périls les plus certains et sans l'attente d'aucune récompense, ils ont cru devoir attester, fût-ce en s'exposant à la mort, la sublimité de leur esprit préoccupé de l'intérêt général : dans l'idée que le résultat ne leur enlèverait certes rien de leur réputation, mais que l'élévation de leurs desseins leur vaudrait à juste titre tous les éloges.

Cependant, la fortune se montre d'habitude plutôt favorable que rigoureuse aux hommes d'élite qui s'appuient sur une juste confiance. Et la nature a voulu aussi que, de même que tout est entravé par l'inertie et la paresse, il n'y ait par contre absolument rien qu'on ne puisse espérer obtenir par l'activité, et conserver et augmenter par l'application.

C'est de là que naissent les cités, les royaumes et tout ce qui est du ressort de l'activité humaine, alors que, dans sa souveraine sagesse, Dieu, qui seul peut administrer par lui-même toutes choses, départit au génie des hommes, dans des affaires d'une si grande importance, quelque portion de la tâche à accomplir.

Voilà pourquoi l'antiquité reconnaissante a placé au nombre des dieux les hommes qui avaient bien mérité d'elle. Et sans contredit, si parfois en d'autres circonstances des hommes doivent être rehaussés d'un titre honorifique, dans ce cas-ci certainement c'est bien à juste titre qu'un homme, comme le dit le proverbe (1), est pour l'homme un dieu.

Non pas qu'égarés par une reconnaissance exagérée et qu'aveuglés par l'erreur nous tombions dans le crime d'impiété, mais parce que, alors qu'ils étaient dotés de dons si fameux, les hommes n'ont pas trouvé dans la condition humaine un nom qui fût en rapport avec les exploits accomplis. C'est pourquoi ils n'ont pas refusé l'appellation divine à ceux sous les auspices et sous la conduite desquels ils voyaient des choses divines s'accomplir.

(1) Allusion à l'adage d'Érasme « *Homo homini Deus* » que l'illustre auteur explique de la façon suivante : « *Antiquitas nihil aliud existimabat esse Deum quam prodesse mortalibus. Unde factum ut et hominibus Dei vocabulum attributum sit* ». Dans ses éptres, Clénard, comme tous les auteurs de son temps, est tout imprégné de la lecture des *Adagia*.

A quoi bon, diras-tu, reprendre tout cela en un si long préambule ? —

C'est que, lorsque je pense à ce héros brave entre tous, Christophe Colomb, ton père, les prodiges de tous les siècles passés s'évanouissent sans conteste. Avoir étendu l'empire sur terre et sur mer, construit des villes dans d'immenses déserts, dompté des monstres, remporté des triomphes dans les guerres, toutes les actions glorieuses des anciens en un mot, me paraissent inexistantes au regard des exploits de Colomb.

Qui donc en son esprit conçut jamais la victoire, alors qu'il ne connaissait même pas de réputation son adversaire ? — Qui, avant ton père, a cherché au delà de notre monde le renom d'immortalité ? — Les uns chez eux, d'autres à l'étranger sont devenus célèbres et illustres : personne n'a osé aspirer à un royaume au delà des limites de notre monde. Tandis que notre Christophe, comme s'il était tenu dans des bornes trop étroites en rendant service à tous par la voie ordinaire et commune, a par sa sagacité découvert et heureusement attribué aux rois d'Espagne une Inde nouvelle, de nouveaux royaumes, des nations inconnues à tous les géographes, absolument comme si, étant Dieu (1), il avait créé un autre monde pour porter plus avant les bornes de l'empire.

Mais, de même que généralement le fils rappelle le père par les particularités physiques, souvent aussi il lui ressemble par la nature de son esprit et par ses qualités morales. Ainsi, ton illustre père par un étonnant prodige a implanté dans un autre monde la puissance et la civilisation de l'Espagne, et toi, comme par un juste retour des bienfaits paternels, c'est en Espagne que tu accumules la sagesse de tout l'univers.

Que dirai-je d'autre de la fameuse bibliothèque que, depuis quelques années déjà, tu constitues au prix de tant et de si grands et persistants efforts ? — Certes, par son luxe et sa magnificence ta maison de Séville est vraiment remarquable, mais elle est bien plus admirable encore par les trésors de sa

(1) Clénard se souvient ici de la célèbre parole : *Est Deus in nobis, agitante calescimus illo* : « En nous est un dieu, c'est lui qui nous agite et nous échauffe ».

bibliothèque où l'on trouve tout ce que les auteurs ont fait paraître jusqu'à présent. Pour découvrir ces richesses, ces ressources des lettres, pour les tirer de partout, fût-ce des recoins les plus reculés, par deux fois déjà, délaissant ta douce patrie, tu as parcouru presque toute l'Europe, sans te laisser arrêter ni par la dépense, ni par les dangers du chemin (1).

Et tout récemment, quand après avoir encore parcouru toute l'Allemagne, tu m'as pris comme compagnon de voyage, j'ai été moi-même le témoin le plus sûr des immenses difficultés que tu as rencontrées, au point que, si Dieu ne t'avait donné un caractère d'une résistance à toute épreuve, tu n'aurais jamais pu les supporter. Mais sans contredit, je prédis que les destins ont voulu que, grâce à ton activité, Séville fût dotée de la bibliothèque la plus célèbre qui ait jamais existé.

Quant à moi, tandis que tu t'efforces d'aplanir les derniers obstacles qui entravent encore la prochaine réalisation de cet excellent projet, je me suis gorgé à Salamanque de littérature arabe, ainsi que cela m'a paru cadrer avec mes études précédentes. Il me semble que je n'ai pas « roulé ce rocher » tout à fait sans profit et que je suis parvenu à une exacte connaissance du sujet. En outre, quoique je me fusse plongé complètement dans l'Arabie comme si j'avais divorcé d'avec toutes les autres Muses, j'ai cependant entrepris l'instruction de très noble jeune homme D. Luis de Tolède (2) ; ceci parce que tu m'écrivais que cela te serait agréable, et d'autant plus que le révérendissime évêque de Cordoue m'avait exprimé le même désir. Certes, cette charge entravait dans une certaine mesure le cours de mes études. Néanmoins, elle a donné de si heureux résultats que je ne me suis jamais repenti de ma peine. Quand je suis entré chez lui, l'élève dont je parle ne pouvait même pas me comprendre et encore moins parler latin. Or, dans l'espace de quatre mois, il fit de tels progrès qu'il put même se risquer

(1) Fernand Colomb passa notamment par Louvain en 1520, en 1522 et en 1531.

(2) D. Luis était le fils du vice-roi de Naples D. Pedro et le neveu de Jean de Tolède, évêque de Cordoue.

à discourir de mémoire (1), sur un thème donné. Et cela eut lieu très souvent.

Si, dans tout cela, je n'ai rien à regretter en aucune manière, je le dois surtout à tes bons procédés, surtout aussi à l'encouragement que m'apportent mes travaux. En conséquence, comme je voyais les esprits des Espagnols si féconds et une moisson si abondante promise à qui les cultiverait, j'ai entrepris de consacrer cet été à la jeunesse de Salamanque, en partie pour justifier auprès de toi l'emploi de mon temps, en partie pour ne pas déroger à mes habitudes.

Car, puisque, à Louvain, je m'étais toujours voué aux intérêts des étudiants et que récemment, au cours d'un voyage d'étude, j'avais vécu quelques mois à Paris (2), j'ai cru qu'il était juste que je me dévoue aussi à ton Espagne dans la mesure de mes forces.

J'ai commencé par les lettres grecques, sous d'assez heureux présages, avec grand espoir et grande expectative, car ici l'Université me paraît vraiment brûler d'ardeur pour les lettres grecques et l'affluence au cours est véritablement merveilleuse (3).

C'est un fait de bon augure qu'ici les bonnes études ne sont en butte à aucune malveillance ; et si, avec la persévérance

(1) J.-B. HERMAN, *La pédagogie des Jésuites au xvi^e siècle*, Louvain, 1914, p. 83 : « Un des exercices les plus populaires, les plus utiles, à une époque où l'orateur incarnait l'idéal de la culture intellectuelle, c'était naturellement la déclamation. Toutes les semaines (à l'Université de Paris), en rhétorique, on improvise. On déclame ses propres compositions ou les vers d'un poète latin ; on récite des discours entiers de Cicéron. On y plaide le pour et le contre... »

(2) Sur le séjour de Clénard à Paris en 1530, voir : CHARVIN et ROERSCH, *Étude*, op. cit., p. 13 et suiv. ; G. CEREJEIRA, op. cit., p. 34 et suiv. ; N. A. CORTÉS, op. cit., p. 787.

(3) Le 29 avril 1533, Clénard ouvrit à Salamanque un cours privé de grec, qui réunit un auditoire comme on n'en avait jamais vu en Espagne : « tanto auditorio quantum hactenus non est uisum in Hispania » (GLENARDI *epistolae*, éd. de 1566, p. 214). — Le 5 novembre 1533, le Sénat académique lui confia une chaire publique de grec et de latin à l'Université. Ici encore le succès fut considérable. Notre compatriote enseigna « con gran frecuencia de oyentes », selon les termes d'un document, de septembre 1533, qui se trouve aux Archives de la chancellerie royale de Valladolid (publié par N. A. CORTÉS, op. cit., p. 788).

qui lui est propre, l'Espagne continue à progresser dans ces lettres ainsi qu'elle a commencé, on la verra bientôt rivaliser avec toutes les autres nations aussi bien pour la réputation scientifique que pour la gloire militaire. C'est pour cela qu'il me plaît toujours de plus en plus de stimuler les esprits de mes élèves et, pour la part qui m'est dévolue, de les conduire en avant.

Au surplus, comme tous les savants prescrivent de joindre l'étude du latin à celle du grec, de ce côté aussi je tâcherai d'être utile à l'Université de Salamanque. Je le fais d'autant plus volontiers que, après avoir étudié l'hébreu, le chaldéen et l'arabe, je paraîtrai revenir, après un long passé, à d'anciennes Muses ; de sorte que si mon latin est quelque peu rouillé, je pourrai en instruisant les autres le limer et le polir (1).

Ce n'est pas sans réflexion que, dans ce but, j'ai choisi mon auteur. Par son éloquence douce comme le lait (2), Tite Live m'a particulièrement séduit : d'une part, parce que indépendamment de la pureté de sa langue, par l'attrait du sujet, il peut non seulement charmer, mais encore rendre service ; d'autre part surtout, parce que j'ai voulu communiquer utilement à tous ce que j'avais si heureusement tenté en particulier avec l'élève dont j'ai parlé (3).

C'est pourquoi nous avons confié à la presse le premier livre de la première décade, afin que par la suite nous puissions, sans trop grands frais, en nous servant de nombreux exemplaires, former beaucoup d'élèves de la même manière que cet élève isolé. Et, de même que celui-ci à ton intervention en a tiré quelque profit, beaucoup à son exemple y trouveront quelque utilité et en reporteront à juste titre le mérite sur toi. Quant à moi, je pourrai me réjouir du succès de mes

(1) Clénard dit d'une façon plus compliquée : « ut si quem forte situm apud me duxit Latium, aliorum institutio uelut delimet atque expoliat ». Littéralement : « de sorte que, si le Latium a déposé en moi quelque rouille, d'instruire les autres sera la limer et la polir ».

(2) Clénard se souvient ici de Quintilien parlant (II, 5, 9) de la « lactea ubertas » de Tite Live.

(3) Clénard écrit, le 18 juillet 1537, à Vasaeus : « Quam mirabantur quod D. Ludouico enarrarem Liuium ! Et tamen res processit pulcher rime ». (*Epistolae*, éd. de 1566, p. 175).

élèves, moi qui ai pénétré en Espagne sous tes auspices et ta conduite.

Salut, homme éminent. Continue à accroître chaque jour, comme tu le fais vaillamment, ton dépôt de livres, ta fameuse bibliothèque.

Salamanque, le 14 mai 1533 ».

II

En 1900, le savant historien français J. Paquier annonçait, en quelques mots, qu'il avait découvert au Vatican une lettre autographe, tout à fait inconnue, de Nicolas Clénard à Jérôme Aléandre (1).

Cette brève mention ayant vivement piqué notre curiosité (2), nous nous empressâmes, mon regretté collaborateur Victor Chauvin et moi-même, de nous procurer une copie de cet intéressant document. Je collationnai ensuite soigneusement celle-ci à Rome sur l'original ; puis, nous publiâmes le tout, avec quelques éclaircissements et un premier essai de traduction française, en 1902, dans le « Musée belge ».

L'épître était fort curieuse, ainsi qu'on va le voir, et curieuse à des titres divers : car, par un double bénéfice, l'historien de l'humanisme et l'historien de l'art — et en particulier de l'art français au Portugal — y trouvaient également leur profit.

Est-il étonnant, dans ces conditions, que le texte qui venait d'être mis au jour, ait retenu l'attention de nombreux spécialistes. Reproduit, avec la traduction que nous y avons jointe, par M. Ernest Jovy, soigneusement étudié pour partie par M^{me} Caroline Michaëlis de Vasconcelos et par plusieurs savants archéologues portugais, il a été traduit en langue portugaise, en 1918, par le D^r M. Gonçalves Cerejeira, d'abord professeur à l'Université de Coïmbre, aujourd'hui Cardinal Patriarche de Lisbonne.

(1) J. PAQUIER, *L'humanisme et la Réforme, Jérôme Aléandre, de sa naissance à la fin de son séjour à Brindes*, Paris, 1900, p. 94.

(2) D'autant plus que l'auteur de cette heureuse découverte nous disait avoir lu dans la lettre que Clénard était marié ! Mais on verra plus loin ce qu'il faut penser de cette surprenante assertion.

Le morceau est, d'ailleurs, difficile et ce n'est pas trop que le concours de tant et de parfois si hautes bonnes volontés pour en avoir la pleine intelligence.

* * *

La requête de Clénard nous met, en effet, sans préparation au cœur du sujet et fait allusion à des rétroactes que son correspondant connaissait fort bien, mais qu'il nous est permis d'ignorer. Pour bien la comprendre, il faut savoir dans quelles circonstances elle a été écrite et, en l'examinant attentivement, déterminer avec précision quel en est l'objet.

Notre auteur date sa lettre du 26 décembre 1536. A ce moment, il séjourne encore à Evora et il y a presque achevé l'éducation du prince Henri de Portugal. Il voudrait, sa mission terminée, rentrer au plus tôt à Louvain et s'y consacrer exclusivement à l'étude et à l'enseignement de l'arabe dans un but de prosélytisme (1). Mais, pour cela, il lui faut surtout et avant tout du temps. Aussi, son plus vif désir est-il d'être dispensé de l'obligation de lire quotidiennement le bréviaire. Voilà exactement à quoi tend la lettre qui nous occupe.

L'affaire a déjà été engagée à Rome. Elle y a été chaudement appuyée par Castellus, autrement dit Fr. Francisco del Castillo, célèbre prédicateur de l'Ordre des Franciscains et savant humaniste, l'ami intime de Clénard à Salamanque.

Cependant, jusqu'à présent, les démarches du bon religieux sont demeurées sans succès. Ni le Pape Paul III (Alexandre Farnèse), ni les conseillers qui l'entourent ne semblent disposés à accueillir la demande de notre compatriote (2). Seul parmi tous ceux qui ont été sollicités, Aléandre s'est montré très favorable. C'est un sérieux appoint, car l'archevêque de Brindes est un personnage important de la cour pontificale et il vient d'être nommé cardinal (3). Clénard le remercie de ses excellentes dispositions à son égard et, tout en lui rappelant d'anciens souvenirs, se recommande encore à toute sa bienveillance pour la suite.

(1) CHAUVIN et ROERSCH, *op. cit.*, p. 121, 133, 135.

(2) Nous ignorons la solution que reçut cette affaire.

(3) Aléandre fut créé cardinal, le 20 décembre 1536. Sa nomination ne fut publiée que le 13 mars 1538.

« AU REVÉRENDISSIME SEIGNEUR JÉRÔME ALÉANDRE, ARCHEVÊQUE DE BRINDES, HOMME ÉMINENT ET TRÈS VERSÉ DANS LA CONNAISSANCE DES TROIS LANGUES, NICOLAS CLÉNARD, SALUT.

Très savant Prélat,

Si précédemment je t'avais envoyé une lettre, je crois qu'aux yeux d'un juge équitable la liberté prise eût paru toute naturelle et je pense que j'aurais pu sans inconvénient attribuer la plus grande humanité à l'homme qui cultiva lui-même brillamment les sciences d'humanité (1), et qui, le premier, les introduisit dans une bonne partie de l'Europe.

Je l'avoue franchement : les conseils que tu adressas naguère aux candidats hellénistes (2) s'adressaient à moi-même aussi bien qu'à tout autre et je te dois en réalité les premiers éléments du grec ; non seulement parce que j'y ai été aidé par les livres que nous ont valus tes peines et ton activité, mais aussi parce que j'ai eu, dans une certaine mesure, un maître aléandrin, je veux dire Rutger Rescius. Aussi, aurais-tu certes pris de très bonne part que, me présentant comme l'un de tes « studieux lecteurs », j'eusse répondu aux lettres que tu adressas à ceux-ci ; et que, déjà lié à ta personne à un autre titre, je t'eusse de plus exprimé ma reconnaissance du fait que ton élève avait rempli à mon égard le rôle de précepteur.

De sa science, j'ai largement profité à Louvain et d'une façon qui n'est pas ordinaire, et même en travaillant avec lui — c'est de là que partent généralement les amitiés très solides — j'ai contracté avec lui de si bons rapports que je n'ai pas laissé en Belgique d'ami plus intime.

(1) *Disciplinae humanitatis*. Voir ci-dessus, p. 33, n. 1 ; RABELAIS, éd. ABEL LEFRANC, t. III (Paris, 1922), p. 130 ; J. PLATTARD, *La Renaissance des lettres en France*, Paris, 1925, p. 9.

(2) Allusion à la lettre « Hieronymus Aleander bonarum litterarum studiosis » qu'Aléandre plaça en tête des *Tabulae sane quam utiles Musarum adyta compendio ingredi cupientibus* qu'il publia chez Gilles de Gourmont en 1512-1513. Une édition de cet ouvrage élémentaire, augmentée de tableaux des déclinaisons et conjugaisons par Rutger Rescius, vit le jour à Louvain, chez Thierry Martens en 1516 (Paris : b. mazarine). — Sur l'enseignement d'Aléandre à Paris, voir ERNEST JOVY, *op. cit.* On y trouvera, 3^e fasc., p. 114-116, la traduction de la lettre-préface d'Aléandre.

Il me parlait souvent d'Aléandre qu'il avait entendu à Paris ; il se plaisait surtout à citer un mot qu'en guise d'apophthegme il tenait de ce conseiller si avisé. « Très sage, me dit Rescius, cette maxime qu'Aléandre m'inculqua, quand il me consolait (1) : *Bene fac et neminem metue* ».

Si je ne me trompe, cela s'est passé lors du dernier séjour de Ta Paternité à Louvain (2). C'est à toi qu'appartient cet oracle et jamais Apollon Delphien n'a donné réponse plus propre à faire bien et heureusement parcourir le stade de cette vie. Oui, cet oracle m'a tant plu que, quoi que j'entreprisse de faire par la suite, je le réglai toujours sur le précepte aléandrin.

Il m'est arrivé, après avoir « reçu le bâton » (3) dans le stade théologique, de me produire en public, d'abord comme professeur d'hébreu, puis comme professeur de grec. Mon maître Latomus (4) (un homme qui ne t'est pas inconnu) loua mon entreprise et, comme il patronne ceux qu'il voit bien enseigner les bonnes lettres, il m'encouragea toujours amicalement dans ma course. Il ne manquait pas de gens auxquels l'hébreu, sous mon enseignement, fournissait très heureusement ce qu'ils croyaient utile à leurs desseins. Cependant, si ta sentence ne m'avait inspiré ma tentative, Latomus serait inutilement venu à mon secours. Ce n'est, en effet, que plus

(1) Sur les tribulations et difficultés que Rescius subit à Louvain, voir notre précédent volume, p. 40-41 et H. DE JONGH, *L'ancienne faculté de théologie de Louvain*, Louvain, 1911, p. 200 et suiv. — Le 1^{er} décembre 1519, Rescius fut emprisonné par ordre du recteur, contre lequel il avait proféré des menaces la nuit précédente.

(2) Aléandre arriva à Louvain, avec la cour de Charles-Quint, dans les premiers jours d'octobre 1520. Il y retourna en juin 1521 et y fit imprimer le texte latin de l'édit de Worms (19-26 juin 1521). Voir J. PAQUIER, *op. cit.*, pp. 153 et 276.

(3) Expression empruntée au vocabulaire des gladiateurs et qui revient à dire : « après avoir reçu congé honorable ». Clénard écrit : « posteaquam in stadio theologico tanquam rudem sumpsissem ». « Rudem accipere » figure dans les Adages d'Érasme : « Pro dimitti a munere accipitur. Sumptum a gladiatoribus, quibus uirgula dari consuevit, quando eis permittebatur a gladiatorio munere cessare ».

(4) Sur Jacques Latomus ou Masson, de Cambron (1475-1544), professeur à la Faculté de théologie de Louvain, voir : H. DE JONGH, *op. cit.*, p. 173 et suiv. et H. DE VOCHT, *Litterae ad Craneveldium*, *op. cit.*, p. 112.

tard, alors qu'il était déjà absent (1), que je commençai à enseigner le grec, et la plupart des gens crurent que je déraisonnais, moi qui ne voyais pas combien je déshonorais ma dignité de théologien en descendant jusqu'à l'alphabet grec. Mais il ne m'était plus possible de revenir sur cette décision.

Aléandre me piquait de ses salutaires aiguillons et me disait : « Bene fac et neminem metue ». Aussi, dès lors, cette devise a-t-elle été pour moi « proue et poupe » (2) contre les sots jugements des hommes ; et elle a fait naître en Clénard une telle *liberté de parole et d'action* (3) qu'en aucune occasion il n'a honte de parler, partout où il y a quelque espoir de progrès à réaliser en instruisant la jeunesse. Notre Castellus en soit le meilleur témoin, lui qui a recommandé ma cause à ta bienveillance ; — c'est un sujet dont il serait déjà temps de parler, s'il ne m'était défendu de m'écarter de ton apophthegme afin que tu voies mieux pourquoi je ne puis oublier un avertissement si profitable et si sage.

Depuis deux ans, je suis ici le commensal de l'archidiacre d'Evora (4). C'est un homme qui a dépassé de beaucoup les années de Caton, et qui cependant comme une vraie « jeunesse » peine à la bible hébraïque, dans laquelle depuis bien des mois « il nage sans liège », comme dit Flaccus (5).

Dans l'intervalle, vivait chez nous, ayant été malade, l'excellent sculpteur Nicolas Cantaranus (6). Cet artiste, revenu

(1) Le 6 décembre 1521, Latomus fut nommé inquisiteur du diocèse de Cambrai, par son ancien élève Robert de Croy, évêque de Cambrai. Fernand Colomb, Clénard et Vasaeus s'arrêtèrent chez lui, à Cambrai, quand ils partirent pour l'Espagne en 1531.

(2) *Prora et puppis*. Encore un Adage d'Érasme : « prora et puppi summam consilii nostri significamus ; propterea quod a prora et puppi, tanquam a capite et calce tota pendeat nauis ».

(3) Les mots imprimés en italiques correspondent à des expressions grecques de l'original.

(4) Sur le séjour que Clénard fit à Evora chez Jean Parvus, docteur de la Faculté de Paris, alors archidiacre d'Evora et plus tard (1538-1546) évêque de Santiago du Cap Vert, voir CHAUVIN et ROERSCH, *op. cit.*, p. 31.

(5) HORACE, *Sat.* I, 4, 120. — L'expression figure naturellement aussi dans les Adages d'Érasme : « Sine cortice nabis ».

(6) Sur le sculpteur français Nicolas Chanterene ou Cantaranus, dont le nom revient ailleurs encore dans la correspondance de Clénard, voir indications bibliographiques à la fin du présent chapitre.

à la santé et partageant nos repas, reproduisit notre image (1) à tous deux, à notre insu, pour essayer sans doute avec quelle habileté il rendrait une figure et une expression théologique. Quand nous nous aperçûmes du larcin, qu'aurions-nous pu faire si ce n'est rire et nous congratuler de ce que nous passions pour être si beaux que de donner de l'ouvrage aux sculpteurs ? Et après ? — L'artiste disait que la dernière main y manquait encore et, par conséquent, me demandait de venir de temps à autre à table revêtu de mon meilleur habit et de mon plus beau bonnet. « Bagatelles, disais-je ! Veux-tu que je devienne la fable du vulgaire et que j'aie l'air d'un très sot chasseur de vaine gloire ? » — Bref ! j'obéis et me laisse persuader. Et lui, de dire alors : « Il faut penser à quelque sentence magnifique que nous puissions sculpter sur le pourtour. Ou bien affectionnes-tu spécialement quelque devise ? » — Nous lui ordonnâmes d'attribuer ceci à l'archidiaque : « *Ut sementem feceris ita et metes* » (2), comme tu auras semé ainsi tu récolteras. Car il me venait à l'esprit comme il récoltait bien l'or portugais pour avoir à Paris auparavant semé dans les collèges. Il a nom Maître Jean Petit et a été là-bas examinateur. Le nom d'Aléandre ne lui est pas inconnu. J'en viens à moi à qui ta devise plaît tellement qu'elle a dû entourer Clénard comme un cercle. Cela pour que mon esprit,

(1) C. MICHAELIS DE VASCONCELOS, *op. cit.*, p. 259, est d'avis qu'il s'agit ici de dessins. Le récit de Clénard et les expressions dont il se sert (*sculptor ; ut statuariis negotium exhiberemus ; quam margini insculpamus*) me font plutôt penser à des œuvres sculptées, très probablement des médailles ou des médaillons. Je croirais volontiers que l'artiste aura sculpté, dans une matière quelconque, la médaille de ses commensaux, médaille analogue à celle que Metsys fit d'Érasme, à Anvers en 1519, et qui est connue de tout le monde. On y lit sur le rebord (*margini insculpta*), entourant l'effigie d'Érasme comme d'un cercle ou d'une ceinture, la devise du grand homme suivie des mots : *Imago ad vitam effigiem expressa. 1519*. De même ici, la maxime d'Aléandre, sculptée ou gravée sur le rebord, encercle (*in circuli morem ambit*) le portrait de Clénard. — On ne connaît, à la vérité, aucune médaille due à Chanterene. Toutefois, il y a de lui des médaillons faisant partie de la décoration de certains tombeaux, notamment à Evora, et représentant soit des figures décoratives, soit des personnages réels plus ou moins transposés à l'antique.

(2) CICÉRON, *de orat.*, 2, 65, 261. — Adage d'Érasme.

maintenu intérieurement par ce beau précepte comme par des barreaux, divulgue extérieurement aussi à qui il doit ses dispositions ; et pour que, de toute manière, le souvenir d'Aléandre s'impose à moi.

Cette histoire, très savant Prélat, je ne la crois pas l'œuvre du hasard et je ne pense pas que ce soit une simple circonstance fortuite qui m'ait jeté sur cette devise, ce symbole. Mais, de même que la vie des hommes est régie par des destins secrets, j'aime à interpréter l'aventure comme l'annonce d'un grand bienfait. Les causes décisives de grands résultats résident souvent dans de modestes débuts. Je me rappelle avoir, il y a quinze ans, par un seul petit mot, rendu je ne sais quel honneur à un vieillard. Et lui, bientôt après, — chose que je n'avais pas même espérée en songe — a procuré par son zèle et par sa protection dix ans de loisir à mes études (1).

Une bonne nouvelle vient de m'être apportée maintenant aussi par mon ami Castellus, si bien que je crois fermement que non seulement l'oracle aléandrin me sera excellent, mais qu'aussi Aléandre en personne sera pour moi, là-bas, un patron meilleur que tous les autres ; bien que, pour ce qui regarde la renommée et le talent, tu aies déjà répondu en exposant parfaitement et pleinement mes mérites.

Tu es le seul des innombrables *gnomographes* (2), dont je revendique les leçons et dont je fasse mon guide pour le reste de mes jours. Seul maintenant, à Rome, quand tout le monde repousse mes demandes, tu t'es montré un auxiliaire propice et tu as pris en main ma cause : il s'agit d'augmenter le temps dont je puis disposer. Et bien que, comme je l'apprends, rien ne soit encore fait, je dois à ta bonté — et je te devrai toute ma vie — une reconnaissance telle que, l'affaire terminée < quelle qu'en soit l'issue >, je ne pourrais pas t'être plus

(1) En effet, Clénard a été pendant dix ans, de 1522 à 1531, président du Collège de Houterlé à Louvain. Voir mon article : *Le vrai nom de Nicolas Clénard*, pp. 416 et 419.

(2) Aléandre avait publié à Paris, chez Matth. Bolsec, en novembre 1512, une *Gnomologia*, in-8°, 64 ff., contenant les principaux recueils de maximes de l'antiquité. Il y avait ajouté un petit travail original : « *Illustrium quorundam uirorum scitu dignissimae sententiae nunquam antea impressae* ».

obligé. Car c'est l'intention, je pense, qu'il nous faut considérer et non le résultat heureux ou l'issue fâcheuse des événements. On ne peut, en effet, nous obliger qu'à une chose : montrer de la bonne volonté, supporter la fortune, et non pas la faire.

Mais douter de toi et de ton empressement à venir en aide aux travailleurs, c'est ce que ta vie passée et ton caractère bien connu ne me permettent pas. J'augure donc absolument que, sous peu, l'affaire terminée, j'aurai la preuve éclatante que j'eus raison de t'exprimer anticipativement ma reconnaissance, parce que des motifs très puissants me permettent de le conjecturer sérieusement.

Non ignara mali miseris succurrere disco

s'écrie Didon chez le poète. Et tu sais bien, excellent Prélat, combien nous sommes toujours poussés par le désir d'avoir du temps, *nous qui sommes courbés sur les livres, et combien nous préférons être riches en loisir plutôt qu'en trésors royaux.*

Déjà, tu vois clairement combien nos demandes concordent avec la piété et que ce n'est en rien porter atteinte au principe même et à l'usage que d'accorder dispense de l'office, dans l'intérêt de ses études (1), à un seul petit homme comme moi. Certes, il en est d'autres qui suent aussi en travaillant à des sciences plus sérieuses que ne le paraît d'ordinaire la connaissance des langues, et qui cependant ne sont pas dispensés

(1) A partir d'ici, Clénard reprend l'examen de sa cause et s'efforce de justifier sa requête. La marche des idées paraît être la suivante : Clénard a demandé la dispense de lire le bréviaire (*horae canonicae*) pour pouvoir s'adonner plus complètement à ses études. Il veut poursuivre celles-ci dans l'intérêt de la foi : première raison. — Il en est une autre qui milite en sa faveur. C'est qu'il ne touche aucun revenu sacerdotal. Or, un canon dit que le bénéfice est donné à cause de l'office : *Beneficium datur pro officio*. Entendons par office toute mission canonique reconnue ; celle de lire les heures, par exemple. Clénard ne jouit d'aucune rémunération : donc il faut faire droit à sa demande. — Mais il y a une difficulté. Tout clerc est maintenant tenu à la récitation du bréviaire, même sans rémunération. Clénard ne le dit pas, mais nul n'en ignore. Cependant, Clément VII a accordé des dispenses. Pourquoi ne pas en accorder une à Clénard ? — Il ne jouit d'aucun revenu sacerdotal, en vertu duquel il pourrait être tenu de dire ses heures. De plus, les raisons qu'il invoque pour en être dispensé sont sérieuses.

des réglemens. Mais, par contre, quoique j'aie trouvé plus de loisir que la plupart d'entre eux, pourtant, puisque Dieu m'a jeté au milieu de tant de langues et que je désire retirer de chacune d'elles quelque profit pour la foi, je juge encore trop exigü le temps qui m'a été départi. Tout autre est le cas de ceux qui ne doivent pas, dans des pages effacées et ternies, aller à la chasse de syllabes et d'accents : labeur qui, plus d'une fois, m'a été imposé dans le pétrin arabe.

A ce que je viens de dire s'ajoute une autre considération, qui sera peut-être plus puissante aux yeux de certains pour me valoir la faveur demandée : ces revenus, réservés aux prêtres, en partie m'échappent et en partie me sont enlevés, de sorte que, tandis que bien des prêtres s'enrichissent, seul je dois, en vertu d'un droit qui m'est propre, épouser τὴν πενίαν, Dame Pauvreté (1).

Il est un canon qui dit « le bénéfice est donné à cause de l'office », et je ne crois pas qu'à l'origine quelqu'un s'acquittât du devoir de lire les heures, sans que l'Église lui accordât une rémunération. Cependant, cette coutume ancienne et traditionnelle — l'obligation de lire les heures — n'était pas si sacro-sainte qu'elle ne pût être en grande partie supprimée, comme l'a montré par le fait Clément VII (2) de pieuse mémoire : c'était une innovation, il est vrai, mais qui permettait de tenir compte des intérêts d'hommes pieux.

Si donc ma requête n'est pas moins d'accord avec la religion, si elle est plus favorable au progrès des études pieuses

(1) Allusion au mariage de François d'Assise avec la pauvreté.

J. Paquier, prenant les choses à la lettre et prêtant réellement une épouse à Clénard, résume le passage comme suit : « Ensuite, le bon Clénard se hasarde à demander un service : parce qu'il est marié, on lui refuse tout bénéfice et il faut qu'il soit pauvre ». (*Op. cit.*, p. 94).

(2) Allusion historique. Clément VII demanda au cardinal Quignon-nez, O. S. Fr., de composer une nouvelle rédaction du bréviaire qui fût de meilleure latinité et plus courte que l'ancien *Breviarium Romanum*. Ce nouveau bréviaire fut publié en 1535, quelques mois après la mort de Clément VII. Son successeur, Paul III, en permit l'emploi au clergé séculier dans la récitation privée. Ce bréviaire n'eut pas la vie longue : il fut remplacé par le nouveau texte qu'imposa Pie V par la bulle du 9 juillet 1568. Voir BATIFFOL, *Histoire du Bréviaire*, 3^e éd., Paris, 1911.

et ne peut faire de tort à personne, je dois vivement regretter que Paul, qui était tout pour tous, ne me soit pas clément dans ce cas, alors que je lui apporte un nouveau motif d'être clément, alors surtout qu'il a approuvé cette innovation de Clément (1). Mais laissons ces arguties et ne nous appuyons que sur ta prudence et ton autorité, car, du moment que tu as pris la bonne cause sous ton patronage, il est superflu de te recommander le client par des circonlocutions.

Je supplie ta prudence et ton humanité de ne pas s'irriter contre un homme que tu ne connais pas, parce qu'il s'est permis de te parler si librement, et, pour ainsi dire, familièrement. J'aurais considéré comme une faute de ne pas te montrer un cœur reconnaissant et j'ai préféré parler à ma manière — c'est celle d'un campagnard — même avec un grand homme, pour que tu me connaisses à fond, plutôt que de chercher à me faire passer faussement, par une lettre fardée et recherchée, pour un personnage plus important. Pour nous, plus nous sommes humbles, plus resplendira ce que tu feras pour des humbles. Et puisque, à Rome, je n'hésiterais pas à aller spontanément saluer un personnage si plein d'humanité et à lui exposer de vive voix mes idées sur l'étude des langues, je pense que je commettrais une absurdité en voulant que la présente lettre rougisse.

Salut, très digne Prélat.

Evora, le 26 décembre 1536.

(1) Clément, clémence, etc. : ces faciles rapprochements de mots étaient fort dans le goût de l'époque.

SOURCES

A.

Sur Nicolas Clénard en général.

1. V. CHAUVIN et A. ROERSCH, *Étude sur la vie et les travaux de N. Clénard*, Bruxelles, 1900 et sources indiquées. Depuis :

2. G. KAMFFMEYER, *Nic. Clenardus*, Mitt. der Gesellsch. f. deutsche Erzieh.- und Schulgeschichte, Berlin, t. XVIII, 1908, p. 1-22. — FOSTER WATSON, *Clenard as a educat. pioneer*, The class. Review, t. XXIX, 1915, p. 65-68 ; 97-100 ; 129-134. — Tous deux d'après notre *Étude*.

3. M. GONÇALVES CEREJEIRA, *O Renascimento em Portugal*, Clénardo, Coïmbre, 1918 ; 2^e éd., *O Humanismo ... Clénardo*, ibid., 1926 (excellent ouvrage).

4. N.-A. CORTÈS, *Datos acerca de varios maestros salmantinos*, Hom. à Menéndez Pidal, Madrid, 1924, t. I, p. 779-793. — A. ROERSCH, *Le vrai nom de Nic. Clénard*, Mélanges Henri Pirenne, Bruxelles, 1926, t. II, p. 411-418. — AM. HUARTE Y ECHENIQUE, *Varias ediciones desconocidas de N. Clénardo*, Revista de Archivos, Madrid, 1927, p. 11. — G. MEESSEN, S. J., *Un apôtre de l'Islam*, Xaveriana (Louvain), 1927, 4^e s., n° 48. — JOS. NÈVE, *Une lettre autographe inédite de Nic. Clénard*, Revue belge de phil. et d'hist., t. IX, 1930, p. 887-896, avec reprod. phot. (l. de C. à Jean de Tartas, de Louvain, 28 juillet 1531). — H. HAUSER, *Le prix d'une barbe en Portugal au xvi^e siècle d'après Cleynaerts*, Revue du seizième siècle, t. XVIII, 1931, p. 246-252.

B.

Lettre à Fernand Colomb.

1. J. DE CARVALHO, *Uma epistola de Nicolau Clénardo a Fernando Colombo*, O Instituto, Coïmbre, t. 73, 1926, n° 2, et tirage à part, 25 p. in-8° (texte, introduction et notes).

2. A. ROERSCH, *Une lettre inconnue de Nicolas Clénard*, Musée belge, t. XXX, 1926, p. 219-229 (texte, traduction et comment.).

C.

Lettre à Jérôme Aléandre.

Original à Rome, b. Vaticane, ms. 6199.

1. V. CHAUVIN et A. ROERSCH, *Une lettre inédite de Nicolas Clénard*, Musée belge, t. VI, 1902, p. 330-343 (texte, traduct. et comment.).

2. ERNEST JOVY, *François Tissard et Jérôme Aléandre*, Contrib. à l'hist. des études gr. en France, Vitry-le-François, 3 fasc., 1899-1913. (Extr. des Mém. de la Soc. des sc. et des arts de Vitry-le-François). Texte et trad. de la lettre de Clénard, 3^e fasc., p. 312-325.

3. G. CEREJEIRA, *O Renascimento em Portugal, Clenardo*, Coïmbre, 1918, t. II, append., p. 29-34 (trad. intégrale de la lettre); *O Humanismo...*, p. 289-292 (trad. partielle et reprod. phot.).

D.

Sur Nicolas Cantaranus.

NICOLAS CANTARANUS OU CHANTERENE, célèbre sculpteur français (de la région du nord ?), qui travailla longtemps au Portugal, artiste de cour, maître d'œuvre et décorateur, né vers 1480, décédé après 1551. Parmi les principales des œuvres qui lui sont attribuées en toute certitude, on peut citer le portail occidental de l'église de Belem (1517) et le retable de la chapelle de la Peña à Sintra, commandé par le roi Jean pour commémorer la naissance de son fils D. Manoël en 1531.

Le nom de cet artiste, dont il est fait de brèves mentions en d'autres endroits de la correspondance de Clénard (p. 146, 192, 198 de l'éd. d'Anvers, 1566), y est indifféremment orthographié *Cantaranus*, *Canterenus* ou *Cantaranas* : ceci est évidemment la transposition latine du nom de famille français *Chanterene*. (En Belgique, le même nom, d'origine wallonne ou française, apparaît encore très fréquemment, de nos jours, sous les formes *Chanteraine*, *Chantraine*, *Cantraine*, etc.). Dans les actes du temps, Cantaranus signait « *Mestre Nicolas Chanterene* ».

Voir : 1. CAROLINE MICHAËLIS DE VASCONCELOS, *Notas Vicentinas*, Revista da Universidade de Coïmbra, t. I, 1912, p. 259 et 290-291.

2. REIN. DOS SANTOS, *N. Chanterene em Evora*, Diario de Noticias (Lisbonne), n° da Primavera de 1922, p. 16-18.

3. VERG. CORREIA, *O imaginario francés N. Chanterene na Inquisição*, Lisbonne, 1922, 15 p. (Ch. dénoncé à Lisbonne, le 23 janvier 1538). — V. CORREIA, *As obras de Santa Maria de Belem*, Lisbonne, 1922 (textes sûrs concernant l'attrib. du portail de Belem à Ch.).

4. G. CEREJEIRA, *O Humanismo*, op. cit., p. 66.

5. PAUL VITRY, *Notes sur quelques sculpteurs français installés au Portugal au xvi^e siècle*, Bulletin de la Soc. d'Hist. de l'Art français, Paris, n° du 5 février 1932, p. 22-41. — P. VITRY, *Essai sur l'œuvre des sculpteurs français au Portugal pendant la prem. moitié du seizième siècle*, Bull. des études portugaises de l'Institut français de Lisbonne, 1932, fasc. 1 et 2, sous presse (capital pour l'œuvre de Chanterene).

CHAPITRE VIII

L'ÉVÊQUE D'ANVERS LÆVINUS TORRENTIUS

J'entreprends, une fois de plus, de parler de la vie et des travaux d'un humaniste belge.

Le bon François de Sales écrivait, en tête de son Introduction à la vie dévote, que « la bouquetière Glycera savait si bien diversifier la disposition et le mélange des fleurs qu'avec les mêmes fleurs elle faisait une grande variété de bouquets ».

Dans les parterres touffus de l'érudition, ce sont toujours des fleurs de la même espèce que je cueille. Que n'ai-je le talent de la charmante Glycera pour les offrir au lecteur en des bouquets aussi gracieux que variés !

* * *

Lieven van der Beke, mieux connu sous le nom latin de Lævinus Torrentius, est né à Gand, le 8 mars 1525. Il était fils de Baudouin et de Clara Heyndricx, et petit-fils de Liévin, qui fut, à plusieurs reprises, échevin de Gand, pendant la première moitié du xvi^e siècle.

La famille van der Beke, qui portait de gueules à cinq annelets d'or posés en sautoir, était ancienne et considérée. Elle possédait des propriétés à Borsbeke, près d'Herzele.

Plusieurs de ses membres se firent un nom dans la science. Sanderus parle d'un Petrus Torrentinus comme d'un érudit et d'un poète de talent. Il fut l'oncle de notre humaniste qui, lui-même, eut trois neveux fort distingués : André de Pape (Papius), de Gand, brillant helléniste ; Jean Lievens (Livi-neius), de Termonde, excellent philologue ; et le père Charles Scribani, provincial des Jésuites, un des religieux les plus actifs et les plus influents de la Compagnie de Jésus.

L. Torrentius fit ses premières classes en sa ville natale et y reçut la tonsure, le 22 mars 1538, des mains de Nicolas de Bureau, évêque de Sarepta, et suffragant de Charles de Croy, évêque de Tournai (1).

A l'âge de quinze ans, il fut envoyé à l'Université de Louvain, où, pendant près de cinq années, il s'adonna avec le plus grand succès à l'étude des lettres et du droit. Il s'y fit remarquer, d'ailleurs, par d'autres qualités encore que l'ardeur au travail. Il fut du nombre des étudiants qui, le 2 août 1542, défendirent vaillamment la ville attaquée par les troupes franco-geldroises de Martin van Rossem. Ces jeunes gens, groupés et entraînés par l'héroïque gentilhomme portugais Damião de Goes, firent si bien qu'ils obligèrent le cruel homme de guerre à se retirer en pleine déroute.

Cet exploit fut conté par Goes lui-même en une relation qui parut à Lisbonne en 1546 et qui fut traduite en flamand à Louvain en 1760. Il suscita également de nombreuses pièces de circonstance en prose et en vers. L'une d'elles, imprimée à Anvers en 1542, par Dumeus (van der Haeghen), était intitulée : « *Gelrogallorum grassatio in Louanienses per M. à Roshem, ab eximiae spei adulescentulo Flandro posteritati prodita* ». Elle célébrait la délivrance de la cité universitaire, en deux poèmes de 136 et de 8 vers, remplis de réminiscences virgiliennes.

On y lisait cette apostrophe à l'ennemi :

Si qua fides usquam, si qua est reuerentia iusti,
 Ne precor infestes Louaniense solum.
 Non etenim uestros populatum uenimus agros,
 Non indicta suis sunt quoque bella modis.
 Si tamen in miseram placeat dominarier urbem,
 Immeritos urbis cur mala fata premunt ?
 Apti magis libros quam durum euoluere ferrum,
 Est ibi doctorum, nobiliumque cohors,

(1) « *Dnus Nicolaus episcopus Sarreptanus dilectum nobis in Christo Liuinum n. Balduini van Beke scolarem Tornacensis diocesis in literatura etate et alias a nobis repertum ydoneum ac de legitimo (sic) thoro procreatum tonsura insigniuit clericali. Datum Gandavi* ». Copie des lettres de tonsure aux Archives de l'État à Liège, Réceptions des chanoines du chapitre de St-Lambert, f. 624 v° (à l'année 1557).

Quos amor huc studii longinquis traxit ab oris.
 Parce uel innocuo, non meritoque gregi.
 Forsitan et uestros inter proceresque ducesque
 Est qui non doleat se hunc coluisse locum.

« Le jeune adolescent de grande espérance », qui s'exprimait de façon si touchante, n'était autre que Torrentius. Les mêmes expressions se retrouvent sur le titre d'une plaquette rarissime (1), qui sortit des presses de Josse Lambrecht à Gand, en 1544 : cette fois, notre versificateur engageait les peuples de l'Europe à s'unir contre les Turcs et chantait le retour de Charles-Quint dans nos provinces, après trois ans d'absence, en 1543.

*
* * *

Trois ans plus tard, Lævinus quitta le pays afin de poursuivre ses études à l'étranger. Il s'en fut à Paris, à Padoue et à Bologne. Il séjourna pendant plus de quatre ans en cette dernière ville et y reçut, le 11 février 1552, le bonnet de docteur en droit civil et en droit canonique.

Une copie de son diplôme se trouve aux Archives de l'État à Liège (2). Ce document, dont les formules pompeuses contrastent avec la sècheresse de nos certificats modernes, vaut d'être analysé.

L'examen du jeune Flamand fut un succès. Le candidat — traduire serait ici plus que jamais déflorer — nous est présenté en ces termes :

« Eruditus ac egregius uir, scientia preclarus, ingenioque acutissimus, moribus modestus atque omni doctrina peditus, Dominus Liuinus Torrentinus Gandauensis, diocesis Torna-

(1) *Europae Virginis de Christianorum Principum discordia lamentatio : per optimae spei adolescentulum Levinum Torrentinum (sic) Gandavensem. Elusdem carmen gratulatorium de adventu invictiss. Caesaris Caroli Quinti in Brabantiam*, Gand, J. Lambrecht, 1544, 10 ff. in-4°. Dédié à Matth. Donsanus, professeur de l'auteur. Exemplaire unique à Venise, b. S. Marc. — Ces œuvres de Torrentius et cette impression de J. Lambrecht étaient demeurées inconnues.

(2) Réceptions des chanoines du chap. de Saint-Lambert, 1557, pp. 625-626.

censis, qui sua florente aetate in celeberrimo Bononien. studio ac alibi assiduus exercitatus uigiliis, juri pontificio et cæsareo sollicitam et curiosam operam jugiter impendit et nauauit et actus scholasticos tam publice quam priuatim gessit, conferendo, arguendo, respondendo et disputando ».

Il sortit brillamment de toutes les épreuves qui lui furent imposées, notamment un « examen arduum, rigorosum ac tremendum » et fut reçu « unanimiter, laudabiliter, concorder, pari uoto ac nemine penitus penitus (*sic*) discrepante ».

Après quoi, ayant visité, en archéologue averti et enthousiaste, les villes et les sites les plus intéressants de la Péninsule, il se fixa pour un temps à Rome, où il arriva, semble-t-il, en la même année 1552. C'est là qu'il fut, sans doute, ordonné prêtre.

*
* *

La Ville éternelle était, à ce moment, le théâtre d'un intense mouvement de renaissance et de réforme du catholicisme. Torrentius, théologien de l'école nouvelle, comme l'a justement appelé M. Henri Pirenne (1), en subit fortement l'influence et y fut activement mêlé.

Cependant, il partagea son temps à Rome, ainsi que, d'ailleurs, il allait le faire pendant toute sa vie, entre ses devoirs ecclésiastiques et l'étude de l'antiquité.

On l'y vit dans l'entourage des cardinaux Charles Borromée, Sirlet, Caraffa, Baronius, Madruzzi. Ces hauts personnages le tenaient en si grande estime que, dans une curieuse lettre du 4 avril 1556 au duc de Juliers, le fameux orientaliste André Masius, de Lennick en Brabant, parle de lui en ces termes (2) :

« Il y a ici un docteur en droit de Gand, Livinus Torrentius, homme très savant et très célèbre chez tous les cardinaux. Il jouit notamment de la plus grande faveur auprès de Silvestre qui est, en tout, le conseil du Pape. En vérité, Torrentius possède ici une telle considération que, je l'ai appris

(1) H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, Bruxelles, t. IV (1911) p. 298.

(2) MAX LOSSEN, *Briefe von Andreas Masius*, Leipzig, 1886, p. 243. La lettre visée est en allemand.

de bonne source, tous les cardinaux, et particulièrement les plus influents, se servent de lui dans les affaires courantes et lui demandent des consultations, ainsi que cela est arrivé récemment en matière de simonie ».

Cette attestation a d'autant plus de prix qu'elle est délivrée au courant de la plume, dans un billet confidentiel (1).

D'autre part, Lævinus vécut aussi à Rome dans l'intimité de célèbres humanistes et littérateurs, tels que Basilio Zanchi, Lorenzo Gambara, Lelio Capilupi, Gabriel Faërno, Ottavio Bagatto, Paul Manuce et le numismate Fulvio Orsini.

Il étudiait avec eux les écrivains de l'antiquité, recherchait les inscriptions et les manuscrits, collectionnait monnaies, médailles et œuvres d'art.

De même que François de Sales, avec lequel il a plus d'un trait de ressemblance, ce prêtre de l'Église du Christ « est toujours resté fidèle aux tendances essentielles de l'humanisme, faisant une large part aux arts et aux lettres profanes dans son idéal de culture, soucieux de donner une forme élégante à sa pensée, corrigeant ses livres d'une édition à l'autre, châtiant, polissant et ornant son style » (2).

Parfois, Torrentius et ses amis se réunissaient chez dame Lucrezia Bolatra, l'hôtesse d'André Masius. On y passait d'agréables heures, dans une atmosphère de libre recherche et de joyeuse émulation.

Notre compatriote en avait conservé le vivant souvenir. Il y lisait des vers de sa façon qu'il publia plus tard. Quelques pièces, célébrant le vin, l'amour et la beauté, n'ont pas été sans surprendre, par la suite, certains lecteurs. Ils y ont vu, bien à tort, autre chose que le développement de thèmes littéraires, chers aux lyriques de tous les temps.

(1) Autre éloge de Torrentius à cette époque, dans LAT. LATINII VITERB. *epistolae*, 1659, p. 95 (lettre à l'archev. de Mayence, de Rome, le 21 novembre 1556, concernant Torr., nommé par le Pape chanoine de Mayence) et p. 102 (lettre du 21 janvier 1557 à Rob. de Berghes).

L'emploi que Torrentius occupa à Rome, et qui lui donna l'occasion de mettre à profit ses connaissances juridiques, n'est pas exactement spécifié dans les documents que nous avons pu consulter.

(2) J. PLATTARD, parlant de François de Sales, dans : *La Renaissance des Lettres en France*, 1925, p. 177.

Et cependant, l'auteur en fait lui-même l'aveu à Lorenzo Gambara :

Nec Lyden noui, nec Bacchanalia uixi,
Attamen his iuuat ludere versiculis.

Pour lui, la jeune Lydé et les Bacchanales n'étaient que prétextes à exercices poétiques et à jeux d'esprit. La poésie était un délassement. Il écrit au cardinal de Granvelle :

Sæpe graues blando minuuntur carmine curæ,
Et iuuat hanc duris addere rebus opem,
Nec quisquam Aonidum cultos turbatus in hortos
Digreditur qui non lætior inde redit.

* * *

En se fixant définitivement sur les bords du Tibre, le jeune prêtre gantois aurait pu y parvenir à une très haute situation. Il le déclare lui-même dans un document où l'on n'a pas l'habitude de farder la vérité, dans ses dispositions testamentaires.

Il préféra y renoncer dans son désir de rentrer aux Pays-Bas.

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine.

Notre humaniste pensait comme du Bellay, dont le séjour à Rome (1553-1557) se place exactement à la même époque.

Après avoir vu Naples et le sud de l'Italie, en compagnie de Pierre Camagni, évêque de Fiesole et nonce apostolique, il se rendit à Liège, où Robert de Berghes l'avait appelé à siéger dans son Conseil privé.

La cité mosane était alors une capitale, un centre intellectuel et religieux, où des princes-évêques, grands seigneurs, tenaient une cour, recevaient des ambassadeurs étrangers et avaient eux-mêmes des agents accrédités auprès des puissances étrangères.

Legia honoratum tollit ad astra caput,
Legia diuino late celeberrima cultu,
Atque uni cedens, maxima Roma, tibi.

Ainsi chantait Torrentius qui arriva à Liège en 1557. Il allait y passer trente ans d'incessante et féconde activité.

Conseiller des princes-évêques Robert de Berghes, Gérard de Groesbeck et Ernest de Bavière, vicaire-général, chanoine de Saint-Lambert et de Saint-Pierre, archidiacre de Brabant, il devint promptement une des personnalités marquantes du diocèse.

Il prit une part considérable à l'administration de la principauté, travaillant de tout son pouvoir à renforcer la discipline ecclésiastique, à combattre l'hérésie luthérienne, à améliorer les mœurs. Et comme il y avait en lui l'étoffe d'un fin diplomate, il sut également, au cours de plusieurs missions fort importantes auprès du Saint-Siège et du Gouvernement espagnol, défendre les intérêts des Princes et de l'Église de Liège.

Il le fit avec habileté, avec autorité, et, quoiqu'on ait dit, avec un complet désintéressement.

* * *

De nombreux documents d'archives nous permettent de le voir à l'œuvre (1).

De février 1560 à août 1561, il réside auprès du Pape afin de protester au nom de l'Église de Liège contre la création des nouveaux évêchés. Manifestation platonique, en somme. Cependant, si l'on ne pouvait raisonnablement espérer du Saint-Siège le retour à l'ancien état de choses, on était en droit de demander, tout au moins, certaines compensations en rapport avec le préjudice causé. Torrentius obtint, de la sorte, de nombreux privilèges en matière de bénéfices, ainsi que l'autorisation d'établir à Liège un « collegium magnum » qui serait confié aux Jésuites et destiné à la formation du clergé paroissial.

(1) Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de ces négociations qui, d'ailleurs, concernent plus l'histoire religieuse du pays de Liège que la biographie même de Torrentius. On trouvera des renseignements plus complets dans : P. CLAESSENS, *Vie et travaux de L. Torrentius*, Précis historiques, t. XXVI, 1877, pp. 630-652. — J. DARIS, *Hist. du diocèse de Liège pend. le xvi^e siècle*, Liège, 1884, *passim*. — C. THON, *La principauté de Liège sous Rob. de Berghes*, Liège, 1923, *passim*. — V. aussi les travaux cités dans ces ouvrages, ainsi que H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. IV, pp. 292, 298, 309, 442.

D'autre part, par un bref du 3 juillet 1560, Pie IV termina, à l'entière satisfaction de Robert de Berghes, un grave conflit que ce prélat avait avec le clergé secondaire. Ce dernier comprenait, à Liège, les chefs des abbayes et les membres des collégiales autres que le chapitre de Saint-Lambert : malgré les exemptions dont il prétendait faire état, il fut contraint de payer sa part dans toutes les contributions régulièrement votées.

En 1570, Lævinus retourna dans la capitale du monde catholique. Cette fois, il réussit à empêcher l'érection d'un évêché à Luxembourg et négocia en faveur de Groesbeck la faculté de conférer, dans les limites de la principauté, les bénéfices réservés au Saint-Siège. Il rentra au pays, en juin 1571, porteur d'un bref par lequel Pie V, faisant allusion à la résistance opposée à l'hérésie par la population liégeoise, écrivait au magistrat : « Notre cher fils L. Torrentius, votre envoyé, nous a comblé de joie. Nous connaissions sa vertu. Il a défendu votre cause avec zèle. Il nous a proposé des mesures qui se concilient parfaitement avec les anciennes lois de votre Cité et qui révèlent votre antique dévouement à la religion catholique ».

En 1572-1573, nouvelle mission de confiance auprès de Grégoire XIII, couronnée également d'un plein succès. Torrentius revient avec le titre de camérier secret, qui lui est conféré « en raison de ses rares vertus et de ses connaissances extraordinaires dans les bonnes lettres et les sciences sacrées ». Déjà, sous Paul IV, il avait été créé protonotaire apostolique.

En 1582, enfin, l'infatigable chargé d'affaires accompagna Ernest de Bavière à la diète d'Augsbourg.

Cependant, il avait aussi de 1572 à 1584 représenté, à plusieurs reprises, les princes-évêques auprès de Requesens, de don Juan d'Autriche et d'Alexandre Farnèse. Il prit une part fort active à l'élaboration de l'Édit de Marche-en-Famenne et aux négociations de paix qui eurent lieu à Cologne avec les délégués de l'empereur Rodolphe. Enfin, en 1584, il se rendit à Tournai auprès du gouverneur Farnèse pour réclamer du secours contre les troupes de l'archevêque apostat de Cologne, Gebhard Truchses von Waldburg, qui ravageaient le diocèse de Cologne et la principauté.

Tant de services rendus à la cause de l'Église attirèrent sur Lævinus l'attention toute spéciale du Saint-Siège et du Gouvernement espagnol. Déjà Granvelle l'avait signalé pour le siège épiscopal de Gand (lequel demeura vacant jusqu'en 1588), lorsque, à la mort de François Sonnius († 29 juin 1576), il fut désigné pour le siège d'Anvers.

Mais les troubles qui sévissaient dans le pays le mirent pendant longtemps dans l'impossibilité de prendre en mains le gouvernement de son diocèse. Pendant neuf ans encore, l'archidiacre de Brabant continua d'exercer à Liège les fonctions de vicaire-général. Malheureusement, il rencontra à ce moment l'hostilité d'Ernest de Bavière, dont le caractère et la conduite n'étaient, d'ailleurs, point à l'abri de tout reproche.

« Depuis des siècles, écrit Daris (1), la plupart des religieux et tout le clergé de la cathédrale et des églises collégiales de Liège étaient exempts de l'autorité épiscopale et ne relevaient que du Saint-Siège. De là, des recours continuels à Rome. Torrentius proposa qu'un nonce muni de pouvoirs étendus résidât de permanence en nos contrées. Son idée fut goûtée et J. F. Bonhomi, évêque de Verceil, devint le premier nonce permanent à Cologne ».

Dès son arrivée à Liège, en 1585, ce personnage demanda, au nom du Pape, la publication dans le diocèse des décrets du Concile de Trente. Quelques-uns de ceux-ci étaient contraires aux anciens privilèges de l'Église de Liège. Le 5 juillet 1585, le chapitre de Saint-Lambert nomma une commission chargée de conférer à ce propos avec les délégués du clergé secondaire. Celle-ci se réunit chez Lævinus. On convint de demander au Pape un certain nombre de dérogations aux décrets du Concile ; puis, on décida la tenue d'un synode, dans lequel seraient promulgués et ces décrets et les statuts de réforme. Le synode eut lieu à Liège, du 3 au 5 octobre. Mais le prince-évêque, qui s'était d'abord montré favorable à ses conclusions, céda bientôt à des influences contraires et défendit à son vicaire-général d'en rédiger et d'en publier les actes.

Fort du témoignage de sa conscience, Torrentius passa

(1) DARIS, *op. cit.*, pp. 572 et suiv.

outre et fit connaître cette décision à Ernest de Bavière par une lettre empreinte de la plus grande fermeté. Il s'opposa également à l'incorporation de l'abbaye de Saint-Laurent à la mense épiscopale : celle-ci, contrairement aux lois de l'Église, était ardemment souhaitée par le chef du diocèse.

Dans tout cela, les intentions de Torrentius étaient droites. Il fut soutenu par le nonce et finalement l'évêque dut bien comprendre que l'intérêt particulier devait céder devant les intérêts supérieurs de l'Église et de la religion.

* * *

Lævinus fut également de ceux qui travaillèrent le plus utilement à renforcer à Liège l'enseignement des humanités. Avec l'assentiment de Robert de Berghes et de Gérard de Groesbeck, il invita les religieux de la Compagnie de Jésus à venir se fixer dans la cité mosane. En 1570, il leur fit don du vaste immeuble qu'il possédait dans la Rue Souverain-Pont. Les Jésuites y ouvrirent, en 1582, un collège et un pensionnat qui durent, par la suite, être transférés dans des locaux plus considérables. Dès 1586, les Pères comptaient à Liège plus de cinq cents élèves.

Leur bienfaiteur résida, dès lors, dans la somptueuse et confortable habitation qu'il s'était fait construire en 1565, pour 5000 florins Brabant (1), d'après les plans du grand peintre Lambert Lombard. Cette maison s'élevait à l'entrée de la Place Saint-Pierre, à quelques pas du palais des princes-évêques. On l'a souvent confondue avec le bel édifice Renaissance, œuvre du même artiste, qui se dresse actuellement encore à l'angle de la Rue Haute-Sauvenière et de la Place Saint-Michel.

Bien des humanistes distingués franchirent le seuil de l'hôtel de Torrentius. Ce noble esprit, cet homme de cœur, eut beaucoup d'amis. Je n'en citerai que deux : le fameux docteur

(1) Florin Brabant est ici unité de compte plus forte que la monnaie de Liège. Le cri du perron du 9 juillet 1552 évalue le florin Carolus à 4 florins 10 aidants, c'est-à-dire à 4 florins 1/2 de Liège. Sur le florin Brabant-Liège, v. DE CHESTRET DE HANEFFE, *Numismatique de la principauté de Liège*, Bruxelles, 1890, p. 281.

Goropius Becanus, dont il publia les œuvres posthumes en 1580, chez Plantin à Anvers, en un copieux in-folio ; et le grand Juste Lipse avec lequel il était en correspondance suivie.

Disons-le en passant : avec le plus illustre de nos philologues, l'archidiacre de Brabant eut plus qu'un commerce littéraire et scientifique. Il fut son conseil et son appui. Il fut de ceux qui contribuèrent surtout à ramener Lipse à la foi catholique et à faciliter son retour au pays (1).

En 1575, le grand géographe Ortelius et l'archéologue Jean Vivien, de Valenciennes, furent reçus en la maison de la Place Saint-Pierre. Ils en célébrèrent le charme et les heureuses proportions (2). Ils vantèrent plus encore l'affabilité du maître du logis et la splendeur de ses collections : livres et manuscrits, bronzes, marbres, gemmes et bijoux. Ils y virent « des vases antiques d'une grandeur inusitée et des monnaies romaines à profusion, de quoi rendre jalouse l'Italie elle-même ». Ce sont nos voyageurs qui parlent. Et vraiment, il y avait de quoi s'étonner et admirer, à en juger par les renseignements précis que M. Victor Tourneur a pu donner sur tous ces trésors (3). Torrentius possédait 225 antiques. Il avait rassemblé d'importantes séries monétaires grecques et romaines, notamment près de 1700 monnaies romaines, dont 556 pièces d'argent de la République. Les monnaies d'or étaient nombreuses. Enfin, le catalogue, d'ailleurs très sommaire, de sa bibliothèque ne comportait pas moins de 64 pages in-4° (4).

Lævinus, qui avait rapporté d'Italie le premier noyau de

(1) Voir notre étude : *La correspondance de Lipse et de Torrentius, répertoire analytique et chronologique*, Musée belge, t. XXX, 1926, p. 181-192 (analyse de 25 épitres). — Sur le séjour de Lipse à Leyde et les circonstances de son retour au pays, voir notre *Juste Lipse*, Bruxelles, 1925, p. 11-13.

(2) ORTELIUS ET VIVIANUS, *Itinerarium per nonnull. Belg. part.*, 1584, p. 20.

(3) V. TOURNEUR, *La collection L. Torrentius*, Revue belge de numismatique, 1914, pp. 281-332. Inventaire des collections de T., d'après le Ms. 6269 de la Bibl. roy. de Bruxelles.

(4) Bruxelles, *ibid.*, Ms. 3974-3975.

sa galerie et de son cabinet, ne cessa d'accroître ceux-ci pendant son séjour à Liège. C'est ainsi qu'en 1573, il acheta pour 400 écus d'or la bibliothèque et le médaillier — tous deux fort considérables — de son confrère et ami Charles de Langhe, qui, lui aussi, était un amateur justement réputé.



L'archidiacre de Brabant n'était pas un collectionneur dans le sens étroit — je dirais presque dans le mauvais sens — du mot. En rassemblant toutes ces richesses, il visait, avant tout, à servir la science et à la faire avancer. Pour lui, un objet utile à cette fin était plus digne d'être recherché qu'un objet de prix. Il écrit, en août 1583, à l'illustre Fulvio Orsini : « Pour ma part, à une monnaie ancienne, quelque rare et bien conservée qu'elle soit, je préfère une inscription antique. Elle est une source de joie plus grande : elle est de plus grande utilité. Je ne parle pas des fragments des auteurs anciens arrachés aux ténèbres. Si l'un d'eux te tombe entre les mains, je te prie de m'en procurer la copie ».

Convaincu de tout le parti que la philologie classique allait tirer de la connaissance des inscriptions, il avait constitué plusieurs recueils épigraphiques qui sont conservés aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Bruxelles (1). Ils renferment notamment le texte de nombreuses inscriptions mises au jour à Rome en 1562, ainsi que la copie d'inscriptions existant en Espagne et au Portugal, à Malaga, Braga, Tarragone, Ecija, Linares, Grenade et Chaves.

Et pour le reste, on pourrait dire de notre humaniste ce que M. Pierre de Nolhac a dit si justement d'Orsini lui-même : « Il ne se contentait pas du simple plaisir de réunir des livres rares et des objets précieux ; son ambition ne se bornait pas non plus à sauver de l'oubli et à grouper pour l'avenir ces restes du passé ; il savait exploiter lui-même sa richesse et tirer parti de ses propres trouvailles. Il l'a fait pour ses manuscrits ; il l'a fait aussi pour ses antiquités.

« Celles-ci lui ont permis d'introduire dans l'érudition philologique, avec beaucoup plus d'abondance et de précision

(1) Bruxelles, Ms. 4347-4349, 176 ff. In-4°.

qu'on ne l'avait fait avant lui, les informations archéologiques. Tel est même le caractère distinctif de ses publications ; dans ses annotations d'auteurs anciens, par exemple, il fait appel à tout instant, aux inscriptions, aux médailles, etc., il renvoie sans cesse aux pièces de sa collection ou des collections de ses amis » (1).

*
* * *

Parmi les auteurs anciens qui retinrent l'attention de Torrentius, il convient de citer tout spécialement Suétone et Horace.

Aux « Vies des Douze Césars » de l'historien latin, il consacra un commentaire abondant et substantiel qui parut chez Plantin en 1578 (2). Pour ce travail, il mit à profit un volumineux dossier réuni par Charles de Langhe et consulta de nombreux manuscrits, dont plusieurs lui appartenaient ; d'autres se trouvaient au Vatican, à Ferrare, à Tournai.

Il put, de la sorte, corriger, souvent fort heureusement, le texte publié par Théodore Poelman (Pulmannus) à Anvers, en 1574. De plus, en mettant en œuvre les ressources combinées de la philologie, de l'histoire et des sciences auxiliaires, il réussit à expliquer bien des passages obscurs de Suétone et à élucider de nombreuses questions d'antiquités et de droit.

Son Horace s'inspire des mêmes procédés. Précisons : s'agit-il, par exemple, de faire connaître le Munatius Plancus auquel est dédiée la 7^e ode du livre premier, l'auteur utilise une inscription de Gaète et un *nummus aureus* de sa collection. Faut-il prouver qu'il y avait, à Rome, un temple de Vénus Erycine près de la Porte Colline, il l'établira par un passage de Tite-Live et par un denier de C. Considius Novianus qui figure dans son médaillier. Voici, dans la deu-

(1) P. DE NOLHAC, *La bibliothèque de F. Orsini*, Paris, 1887, p. 37. La Bibliothèque du Vatican renferme cinq lettres de T. à Orsini (Ms. 4105 et 4103) et deux lettres à Sirloto (Ms. 6191 et 6195).

(2) LÆV. TORRENTII in C. Suetonii Tranquilli XII *Caesares Commentarii*, Anvers, Plantin, 1578, 590 p. in-8° ; 2^e éd., *ibid.*, avec le texte, 1592, 407 p. in-4°. — Les notes de T. ont été souvent reproduites dans les éditions subséquentes de Suétone.

xième ode (vers 39-40), deux vers obscurs qui ont fait broncher Lambin et Joseph Scaliger :

Acer et Mauri peditis cruentum
Vultus in hostem.

L'histoire romaine en main, notre humaniste montre qu'il y faut voir une allusion à Juba et à son armée.

On sent l'utilité de pareille méthode. Il y a cependant dans l'Horace de Torrentius moins d'originalité que dans le Suétone. Ici, le commentaire est touffu, encombré par endroits ; l'auteur s'étend trop sur certains détails d'antiquités. Disons, à sa décharge, qu'il ne put mettre lui-même la dernière main à son œuvre. Celle-ci ne fut imprimée qu'après sa mort, en 1608, par les soins des Jésuites d'Anvers. Elle lui avait coûté bien des veillées studieuses quand il était à Liège (1).

Ainsi Torrentius se délassait des tracasseries de la vie administrative par le culte des lettres et par des recherches de pure érudition et il se reposait d'un travail par un autre travail. Les œuvres que nous avons citées n'épuisèrent cependant pas son activité scientifique ; on trouve fréquemment trace, dans sa correspondance, de projets d'éditions et de publications qui ne virent jamais le jour (2).

Parfois aussi, nous l'avons déjà vu, il fréquentait le Bois sacré et écoutait la Muse. Tout humaniste de la Renaissance est doublé d'un poète. Loin de faire exception à cette règle que je crois générale, Torrentius la confirma de façon éclatante. Son séjour à Liège fut marqué par la publication d'un important recueil de vers, qui parut à Anvers chez Plantin en 1572 (3), et qui fut trois fois réimprimé.

*
* * *

(1) *Q. Horatius Flaccus cum erudito L. TORRENTII commentario*, Anvers, Plantin, 1608, 839 p. in-4°. — Pour établir son texte, Torrentius utilisa plusieurs manuscrits, notamment un ms. du XIII^e siècle de sa bibliothèque, actuellement conservé à la Bibl. roy. de Bruxelles.

(2) Voir notre étude, Coïmbre, 1930, p. 13, note.

(3) *Poemata sacra*, Anvers, Plantin, 1572, 116 pp. — 18 ff. in-4°. — Nouvelles éditions, augmentées, en 1575, 1579, 1594.

En dépit du titre « *Poemata sacra* », cet ouvrage comprend des pièces d'inspiration assez diverse :

1°) Plusieurs livres d'hymnes sur des sujets religieux : l'enfantement du Christ (*de partu Virginis*), l'enfance du Sauveur, Jésus en croix, Saint Étienne et Saint Jean, la Vierge de Lorette, le sacrifice de la Passion, l'apostolat de Saint Paul.

2°) Des poèmes sur certains événements du xvi^e siècle : la guerre contre les Turcs, la victoire de Lépante, la bataille de Saint-Quentin, l'assassinat du prince d'Orange.

3°) Deux livres d'odes, dédiées à des protecteurs et à des amis, et qui sont des œuvres de jeunesse fort curieuses. Parmi celles-ci, plusieurs pièces imitées d'Horace avec une dextérité surprenante. Dans la première, spirituelle transposition du

Mæcenas atavis edite regibus,

Torrentius célèbre, de la façon la plus heureuse, l'activité intellectuelle de ses contemporains, philosophes, astronomes, naturalistes, jurisconsultes, humanistes :

Nulla sæcula laude
Cedunt nostra prioribus.
Sunt qui Socraticis inuigilent libris,
Ut rectis animum moribus imbuant.
Sunt qui lucida templa,
Augustas Superum domos,
Acclinesque polos, et uaga sidera
Lymphata rapidi mente perambulent...

L'ouvrage eut le plus franc succès et plaça son auteur au premier rang des poètes néo-latins. De parfaits connaisseurs, tels que Juste Lipse, Daniel Heinsius et Hofmann Peerlkamp, l'ont salué comme un maître, grand parmi les grands. Et de fait, Torrentius possédait toutes les qualités qui font les vrais poètes et il s'exprimait dans une langue à la fois très pure, très riche et très harmonieuse. Il sut tirer un excellent parti de cette admirable matière poétique que constitue la vie du Sauveur : l'adoration des bergers, la visite des Mages, la fuite en Égypte, le massacre des innocents, l'enfant Jésus au temple, pour ne parler que du début. Son « *de partu Virginis* » est une œuvre pleine de grâce et de délicatesse ; son élégie sur la Noël est exquise de fraîcheur et de sentiment.

« Le poète, écrit Félix van Hulst (1), s'adresse à la Vierge au moment où elle va, pour la première fois, allaiter l'enfant Jésus : on s'étonne, en lisant ce poème où l'onction religieuse est si bien identifiée avec la grâce poétique, qu'un homme, qu'un prêtre surtout, ait pu sentir si bien et rendre avec autant de délicatesse, l'espèce de combat que devaient se livrer dans la pensée de la vierge mère, la pudeur virginale obligée de se prêter aux premiers soins de la maternité et la tendre sollicitude de l'instinct maternel qui la pressait de faire cesser les vagissements et de tarir les larmes de son divin enfant. Peerlkamp, qui rapporte une partie des vers auxquels nous venons de faire allusion, fait à ce sujet un rapprochement aussi juste qu'ingénieux : S'il est vrai, dit-il, que Phidias conçut jadis sa sublime statue de Jupiter d'après les vers d'Homère, il est permis de croire que Rubens se pénétra du sentiment exprimé dans les vers que nous venons de lire, avant d'exécuter sa suave composition de la Vierge allaitant l'enfant Jésus ».

Ailleurs, Torrentius se montre plein de fougue et d'énergie, notamment dans son apologie de Balthazar Gérard : il y porte aux nues l'assassin du Taciturne et se livre aux plus violentes invectives contre la victime. Ceci lui fut souvent reproché comme une manifestation de fanatisme et l'on a trouvé — ce, qui nous paraît assez naturel — que cet humaniste manquait d'humanité. N'oublions pas toutefois que les partisans du roi d'Espagne considéraient le prince d'Orange comme un criminel de droit commun, dont la tête avait été mise à prix par le souverain lui-même. En écrivant cette pièce vengeresse, Torrentius se conformait à la mentalité du temps (2).

Et cependant, en matière religieuse, s'il était ferme sur les principes, il n'avait rien d'un esprit intransigeant. On le vit

(1) F. VAN HULST, *Ch. de Langhe et L. Vanderbecke*, Revue de Liège, 1844, t. I, pp. 433-457 et t. II, pp. 217-233. — Du même, *Les neveux de L. Torrentius*, *ibid.*, t. VI, pp. 153-171.

(2) Même note dans la *Lutetia* de Simon Ogier (v. notre précédent volume, p. 155) et dans les *Miscellanea* de Jean Rosier, curé d'Esplechin, Tournai, 1612, p. 121 (v. H. POREZ, *Les poésies latines de Rosier*, Douai, 1912, p. 24).

bien, quand, par la suite, il eut pris en mains le gouvernement du diocèse d'Anvers.



En 1585, la situation politique s'étant améliorée et la ville d'Anvers ayant fait sa soumission au roi, notre humaniste, cédant à de pressantes instances, se résigna à aller occuper le siège pour lequel il avait été désigné depuis de si nombreuses années.

Longtemps, il avait hésité, négocié, posé même des conditions d'argent — car la détresse financière était grande (1). Le temps des attermolements était passé. Le nouveau prélat quitta Liège en avril 1587, fut sacré évêque à Vilvorde, le 10 septembre, par Jean Hauchin, archevêque de Malines, et fit son entrée solennelle, le même jour, en la métropole. Il reçut, en même temps, la crosse abbatiale du monastère de Saint-Bernard sur l'Escaut.

Mais, en vérité, son abbaye était ruinée de fond en comble et son diocèse se trouvait dans un état non moins désastreux. Le pays avait énormément souffert de la guerre et ceux qui avaient mission de le défendre n'étaient ni moins cruels ni moins insolents que ceux qui l'avaient attaqué. La plus grande partie du territoire était aux mains de l'ennemi. Toute sécurité était absente. Les routes étaient infestées de brigands et de pillards. Les campagnes étaient dévastées, dépeuplées. Dans certains villages, les habitants s'étaient réfugiés dans les églises avec le bétail, le chœur seul restant réservé au curé. Ailleurs, dans la région d'Hérenthals, par exemple, il n'y avait plus ni église, ni chapelle.

Que dire de la détresse morale d'une province où tous moyens d'administration faisaient défaut ! Et ce fut un rapport navrant que le nouvel évêque adressa, en 1591, au pape Grégoire XIV sur la situation de son diocèse (2) pour être

(1) Voir : DE RAM, *Bull. de la Comm. roy. d'hist.*, Bruxelles, 2^e série, t. VII, p. 326-345 (onze lettres de T. relatives à sa nomination).

(2) L. THEUNISSENS, *Rapport, etc.*, dans *Analectes pour servir à l'hist. eccl. de Belgique*, t. XV, 1878, pp. 369-405.

dispensé de sa visite « ad limina ». De plus, le chapitre cathédral lui était hostile et il le demeura (1).

Torrentius avait soixante et un ans, l'âge où l'homme est depuis longtemps engagé sur le second versant de la vie. Mais il était décidé à vaincre ou à mourir. C'est sa propre expression. Il se mit vaillamment à l'œuvre et se dépensa sans compter, luttant avec la pauvreté et, là où il n'y avait rien, vivant, comme il le dit, de son propre suc ; en d'autres termes, prélevant sur son patrimoine et ses économies de quoi faire face aux dépenses de première nécessité.

Il eut la consolation de voir aboutir ses efforts. En quelques années, son zèle avait porté ses fruits : le culte catholique était restauré, des écoles et des catéchismes florissants travaillaient à combattre l'ignorance de la foule, sept mille hérétiques étaient revenus aux croyances de leurs pères. Et ce qu'il faut noter ici, c'est que ces conversions n'étaient pas dûes à des mesures de rigueur, elles étaient l'œuvre de la douceur et de la persuasion.

L'évêque écrit, le 25 janvier 1590, à son vieil ami Arias Montanus, chapelain et confident du roi d'Espagne (2) : « Plusieurs hérétiques, et surtout les ouvriers, voyant que le duc de Parme se refusait à proroger leur séjour à Anvers au delà du terme fixé par le traité (du 17 août 1585), ont quitté nos murs. Mais les plus riches et ceux qui n'étaient pas raffermis dans l'erreur se sont présentés ; je les ai accueillis avec une humanité et une mansuétude telles qu'ils se sont livrés et recommandés à moi, chose que je n'osais espérer et qu'eux-mêmes n'avaient pas prévue. Les uns amenant les autres, il est arrivé, par un singulier bienfait de Dieu, que, jusqu'à ce jour, trois mille hommes ont abjuré l'hérésie et sont revenus au giron de l'Église romaine, en faisant la profession de foi selon la formule du Concile de Trente. Ce résultat n'est pas dû à des menaces ni à des raisonnements théologiques, mais à

(1) P. CLAESSENS, *Précis historiques*, xxvi, 1877, pp. 630-639 ; 641-652 ; 715-735. — V. BRANTS, *Un évêque lettré, L. Torrentius*, dans *Mélanges C. de Borman*, 1919, pp. 209-220. — Renferment des indications sur l'épiscopat de Torrentius.

(2) Lettre citée et traduite par P. CLAESSENS, *art. cit.*, p. 716.

des motifs d'un tout autre ordre (« *persuasionibus naturalibus ciuilibusque* »). Bon nombre de catholiques, auxquels la crainte des hérétiques et les troubles excités par eux avaient fait quitter la ville, sont déjà revenus ou se préparent à revenir. Si la paix se fait, vous verrez bientôt un changement total. Je n'aurais jamais cru que le caractère des habitants fût aussi honnête et sincère. Ceux qui sont dans l'erreur méritent d'autant plus facilement le pardon qu'ils ont été séduits. Sa Majesté ne peut assurer la tranquillité de ses états et de l'Église qu'en persévérant dans la clémence ».

Ces déclarations ont été confirmées par des auteurs protestants, tels que le théologien hollandais Gérard Brandt (1).

Cette même note d'apaisement et de modération, Torrentius la fit entendre encore, quand, en 1594, l'archiduc Ernest l'eut appeler à siéger au Conseil d'État. Ce fut avec la plus grande clairvoyance et le plus ardent patriotisme qu'à diverses reprises il attira l'attention de nos gouverneurs sur la situation politique de nos provinces et sur les moyens de faire cesser les troubles, qui, depuis tant d'années, ensanglantaient le pays. Aux États de Brabant, il préconisa la convocation à Bruxelles — et il fut entendu — de quelques personnages dans lesquels le peuple eût mis sa confiance. Devant les dangers du moment, il conseilla la prudence, le respect de nos anciennes franchises, de nos libertés politiques.

« Il est temps, écrivait-il à Montanus, le 11 décembre 1592, d'en revenir au régime de Charles-Quint, car là est le remède. Il faut faire disparaître complètement le soupçon que les Espagnols veulent traiter les Belges comme des prisonniers de guerre, et leur pays comme une province conquise. Dès lors, la réconciliation ne sera pas difficile et tout marchera à souhait » (2).

Celui qui parlait ainsi allait recueillir, selon toutes les prévisions humaines, la plus haute dignité religieuse de la Belgique. Dès 1593, le roi d'Espagne avait désigné Torrentius pour le siège archiépiscopal de Malines, vacant depuis 1589

(1) *Historie der Reformatie*, Amsterdam, 1677, t. II, p. 799.

(2) Cf. DE RAM, *Bull. de la Comm. roy. d'hist.*, Bruxelles, 2^e série, t. VII, pp. 235-325 (29 lettres de T. à Arias Montanus).

par la mort du deuxième archevêque Jean Hauchin, de Grammont. Le cardinal Guillaume Allen, sur qui Philippe II avait d'abord jeté les yeux, était décédé et n'avait, du reste, point été agréé par la cour de Rome. Cette fois, le Saint Père ratifia le choix du monarque. Mais Liévin van der Beke ne put recevoir les bulles de translation et d'institution canonique. Il mourut à Bruxelles, le 26 avril 1595, alors que, suivant la formule lapidaire de son épitaphe, « physiquement épuisé, mais avec un courage inébranlable, il s'efforçait, par ses conseils, de soutenir la Patrie précipitée vers la ruine :

DVM PRÆCIPITANTEM REMPUBLICAM,
FRACTVS VIRIBVS, ANIMO INFRACTO,
CONSILIIS SVSTENTO, BRVXELLIS DECESSI.

Il avait vécu exactement pendant soixante-dix ans, un mois, dix-huit jours et avait porté la crosse épiscopale pendant huit ans.

Sa devise était : « Deum sequere ». On la grava sur la belle médaille qui fut faite après sa mort (probablement par Conrad Bloc). C'était justice, car à cette devise il demeura toujours fidèle : dans les temps les plus difficiles, il fit preuve du plus grand zèle apostolique.

*
* *

Torrentius fut le grand protecteur des Jésuites. Il se constitua le défenseur des Pères de Louvain dans les graves démêlés qu'ils eurent pour des questions de doctrine et d'enseignement avec les théologiens de la Faculté et les autorités universitaires. Il fit plus : il fonda, en leur maison, des cours publics de haute philosophie et de mathématiques. Puis, il leur légua toute sa fortune qui était considérable, — déduction faite de quelques aumônes et de quelques dons particuliers.

C'est, dans ces conditions, que les Jésuites de Louvain héritèrent des splendides collections et de la bibliothèque du savant humaniste. Celles-ci restèrent en leur possession, jusqu'à la suppression de leur collège en 1773. Elles furent alors confisquées, aliénées par le Gouvernement autrichien et malheureusement dispersées. Seul le cabinet numismatique de Torrentius échappa momentanément au désastre. Ainsi

que l'a établi, avec une parfaite érudition, M. V. Tourneur, il avait subrepticement passé en la possession de l'abbé Joseph Hippolyte Ghesquière, savant jésuite et bollandiste.

Après la mort de ce dernier, survenue en 1802, ses collections furent, à leur tour, mises aux enchères publiques, à Gand, du 6 au 11 juillet 1812, « en la salle de vente rue du Point-du Jour (Korte Dagstege), près la Petite Boucherie, par le ministère du greffier De Coninck et sous la direction de P. F. De Goesin-Verhaeghe ».

La bibliothèque de l'Université de Gand (1) possède un exemplaire du catalogue de cette vente, comportant 5455 numéros, avec indication des acheteurs et du prix de chaque numéro, « en francs et en centimes, payable en trois mois, avec augmentation du 20^e denier ». Nous savons, de la sorte, en quelles mains passèrent, au début du XIX^e siècle, les monnaies et médailles anciennes que le grand érudit avait recherchées avec tant d'ardeur. Veut-on un aperçu des prix ? — Le fameux denier d'Itius, pièce rarissime du médaillier de Charles de Langhe, fut adjugé pour la somme de douze francs ; le « Moïse cornu » pour cinquante centimes ; une médaille d'argent de Viglius d'Aytta pour treize francs.

* * *

Torrentius fut inhumé, dans le chœur de son église cathédrale, sous un tombeau de marbre noir orné de sa statue. A la même église, il avait légué son portrait par Otto Vénius. C'est vraisemblablement d'après celui-ci que fut exécutée la belle gravure qui orne l'Horace de 1608 et qui a été souvent reproduite. Sous l'effigie du prélat vieillissant, à la physionomie à la fois intelligente, énergique et distinguée, un admirateur (2) a écrit ces vers :

(1) In-8°, 320 pages (sous la cote : G 10454).

(2) Jean BOCHIVS, né à Bruxelles en 1555. — Comme celles de beaucoup d'humanistes belges de son époque, l'existence de Bochius fut semée d'aventures. Après avoir fait partie, à Rome, de la maison du cardinal Radziwill, il visita, en 1578, la Livonie, la Lithuanie, la Pologne et la Russie. Entre Smolensk et Moscou, il eut les pieds gelés. Il était à peine rétabli qu'il fut attaqué en route par des pillards moscovites, qui le

Christiadum columen uatum, Torrentius ille
 Lævinus tali pingitur effigie :
 Sed pietas, sed prisca fides, prudentis mores
 Ne lateant, docti perlege scripta uir¹.

C'est l'exacte vérité. Le docte Lævinus revit dans ses écrits. Il nous a lui-même dépeint son caractère. Naturellement enclin à la vie calme et studieuse, il savait, à l'occasion, prendre part à l'action et se montrer administrateur sagace et expérimenté (1).

Au fond, il y avait en lui deux natures ou, si l'on préfère, deux hommes : un parfait humaniste et un zélé pasteur. Le second a fait tort au premier et ne lui a pas permis d'enrichir autant qu'il l'aurait voulu le patrimoine de la science. Faut-il le regretter en présence de tout le bien qu'il réalisa ? —

A tout prendre, ce fut une personnalité exceptionnellement douée. L'évêque d'Anvers était riche de tous les dons qui peuvent ennoblir la condition humaine : avant tout, le culte du beau, l'amour de la science et le patriotisme.

Et ce sera mon excuse d'avoir si longtemps, à propos de lui, retenu l'attention du lecteur.

rouèrent de coups, le dépouillèrent et le laissèrent pour mort sur le carreau. Après de terribles souffrances, il put regagner nos provinces et fut nommé greffier de la ville d'Anvers. Il mourut en cette ville, en 1609.

Son fils Jean-Ascagne étudia à Louvain, à Orléans et en Italie et mourut, en pleine jeunesse, en Calabre. Les deux Bochijs ont laissé de charmantes poésies latines.

(1) Lettre de T. à Fonck à Madrid, de Liège, 7 juillet 1584 : « Natura quidem uitam quietam ac placidam, qualis in litterarum studiis ac musarum commercio contingere solet, magis amans ; sed tamen alterius quæ tota in actione consistit, non ita inexpertus ac rudis, ut non aliquam inde laudem sperem ». (Ms. Bruxelles 15704, f. 47). — Je pourrais multiplier les citations du même genre.

SOURCES

On trouvera toutes les références et indications bibliographiques, ainsi que beaucoup de renseignements complémentaires, dans les travaux suivants que nous avons récemment consacrés à Torrentius :

1. *Un grand humaniste belge, L. Torrentius*, Miscelânea de Estudos em honra de D. Carolina Michaëlis de Vasconcellos, Coïmbre, 1930, 20 pages avec portrait.

2. Notice L. Torrentius, *Biographie Nationale*, t. XXV (1931), col. 462-475.

3. Nous avons donné, dans la *Bibliotheca Belgica*, 202^e liv., Gand, septembre 1931, la description bibliographique détaillée de toutes les éditions des œuvres de Torrentius.

Le ms. 15704 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, comprenant 452 ff. in-fol., contient la minute souvent autographe des lettres adressées par Torrentius de 1583 à 1595. Environ 200 de ces lettres ont été publiées, principalement dans les *Bulletins* de la Commission royale d'Histoire.

Dans une intéressante notice de la *Biographie Nationale*, t. XXV, col. 459-461, M. F. Van Ortroï paraît disposé à identifier P. Torrentinus, oncle de l'évêque d'Anvers, avec le cartographe gantois Petrus Torrentinus *alias* Van der Beke, qui publia, à Gand en 1538, une carte de Flandre (ex. unique à Nuremberg au *German. Nationalmuseum*).

APPENDICE

I. NICOLAS CLÉNARD A FERNAND COLOMB

MAGNANIMO AC NOBILI VIRO DOMINO FERNANDO COLONI,
MEGENATI SVO, NICOLAVS CLENARDVS S. D. P.

INTER TAM VARIA mortalium studia, summus ille rerum
artifex deus hanc mentem quibusdam dedit, ut tanquam
aliorum nati commodis, se totos publicae deuouerent
utilitati, laborem, pericula, duraque omnia contemnerent:
5 modo suscepto munere, aliquo cum fructu fungerentur.

Imo uero in plerisque adeo insignis haec uirtus enituit,
ut certissimis obiecti discriminibus, nulla penitus bono-
rum expectatione, tamen animi sublimitatem in publica
commoda nitentis, uel mortem oppetendo, testandam
10 esse putarent : scilicet non euentum quicquam detrachere
gloriae, sed excelsa consilia merito sibi laudem omnem
uindicare.

Quanquam tamen egregiis uiris, recta fiducia fretis,
fauere potius consueuit fortuna quam inuidere, ita etiam
15 natura comparatum est, ut quemadmodum inertia igna-
uiaque rebus omnibus officit, ita contra, nihil tam alienum
a spe, quod non industria parare, et sedulitate seruare
augereque possis. Hinc ciuitates, hinc regna, hinc quic-
quid artium est humanarum proficiscitur, dum sapien-
20 tissimus deus, qui unus uniuersa per se ipse administrare
potest, in maximi momenti operibus, portionem aliquam
obeundi muneris humanis impartitur ingeniis.

Quo factum est, ut antiquitas, uelut beneficiorum
memor, bene meritos uiros in celestium numerum retu-
25 lerit. Et profecto sicubi alias supra reliquos honorifico
titulo cohonestandi sunt, hic certe homo homini deus, ut
habet prouerbum, non iniuria censeatur. Non quod
immodica gratitudine lapsi et errore ceci in scelus imple-
tatis abeamus, sed quia adeo preclaris dotibus prediti,
30 dignum egregie factis nomen in ordine suo non reppererunt.
Itaque quorum auspiciis ductuque diuina geri cernerent,
iis diuinam quoque appellationem non inuiderunt.

Quorsum, inquires, ista tam longo repetita principio ? —

Nimirum, cum mihi in mentem uenit fortissimi illius
35 Herois, Christophori Colonis, patris tui, facile omnium
retro miracula seculorum euanescunt. Prorogatum terra
marique imperium, urbes condidisse ingenti uastitate,
monstra domuisse, bellis triumphos reportasse, et bre-
uiter omnes antiquorum glorias prae Colonibus nihili
40 duco. Quis enim unquam animo concepit uictoriam, ubi
hostem ne fama quidem cognouisset ? Quis, ante patrem
tuum, extra hunc orbem immortalitatis laudem quaesi-
uit ? Alii domi, alii peregre clari atque inclyti euaserunt :
nemo tamen ultra mundi huius pomeria ad regnum
45 aspirare sustinuit.

At noster hic Christophorus, quasi angustis nimium
terminis clauderetur, si uulgata communique uia ad bene
merendum de omnibus grassaretur, Indiam nouam, noua
regna, inauditas omnibus cosmographis gentes, et saga-
50 citer inuestigauit, et regibus Hispaniarum feliciter arro-
gavit, haud aliter profecto quam si deus orbem alium
proferendis imperii finibus procreasset.

Sed quemadmodum solet filius corporeis lineamentis
referre patrem, ita haud raro fit, ut indole quoque animi
55 eundem exprimat ceterisque moribus respondeat. Itaque
tuus ille parens, stupendo miraculo, ditionem cultumque
Hispanorum alteri mundo inseruit : tu, uelut beneficii
paterni gratiam recepturus, omnium gentium sapientiam
in Hispaniam congeris.

Quid enim aliud dicam de illa bibliotheca, quam aliquot
iam annos, tot tantisque exantlatis laboribus moliris ?
Sane sumptu magnificentiaque mirum in modum spec-
tandae sunt aedes istae tuae Hispalenses ; at multo magis
librorum thesauris commendandae, quo inde proferre
65 liceat, quicquid usque scriptorum exortum est. Quas
diuitias literatasque opes, ut undique uel e penitissimis
angulis erueres, iam semel atque iterum, dulci relictā
patria, uniuersam fere Europam perlustrasti : nullo
neque pecuniarum dispendio, neque uiarum periculo
70 deterritus.

Nouissime uero, cum iam uniuersa peragrata Germania

me quoque peregrinationis comitem sumpsisses, quam subinde capitalibus molestiis fueris afflictus, ipse locupletissimus sum testis : ut, nisi infractum aduersus omnia
75 mala deus animum dedisset, sustinere nullo pacto potuisses. Sed, sine controuersia, in fatis esse auguror, ut tua industria partam habeat Hispalis omnium seculorum bibliothecam celeberrimam.

Ego interim, dum remoras tui tam salutaris consilii
80 contendis proximis mensibus abrumpere, ita ut studiis nostris iam olim conuenire uisum est, Salmanticae me Arabicis literis saginaui; uideorque mihi hoc saxum non omnino citra frugem uoluisse, sed ad iustam rei cognitionem peruenisse. Et quamuis iam plane me in Arabiam
85 demersissem, quasique Musis omnibus reliquis nuntium remissem, tamen, quum id scriberes tibi gratum futurum, curam suscepi generosissimi adolescentis D. Ludouici a Toledo, praesertim cum et Reuerendissimus Dominus D. Episcopus Cordubensis idem expetiuisset.

90 Quod quidem onus alioqui iam cursus studiorum meorum detrectabat, uerum adeo feliciter cecidit, ut me istius operae nunquam poenituerit. Siquidem hic meus, quem dico, discipulus, cum primo in familiam me ingressum ne intelligere quidem potuisset, nedum latine loqui :
95 tamen spacio quadrimestri eo usque promouit ut etiam, themate proposito, memoriter orationem habere sit ausus, idque saepius.

Quod si illud haudquaquam poenitendum duci debet, plurimum humanitati tuae debetur, plurimum laboribus
100 meis ipse me consolor. Proinde cum uiderem tam fecunda Hispanorum ingenia et tam uberem in ipsis excolendis repositum fructum, cepi consilium ut, in gratiam Salmanticensis iuuentutis, presentem aetatem insumerem; partim ut apud te oculi mei constaret ratio, partim ne contra
105 morem meum aliquid admitterem.

Nam cum et Louanii semper studiosorum commodis me tradidissem, et Lutetiae nuper literata peregrinatione mensibus aliquot uixissem, aequum esse credidi, ut Hispaniae quoque tuae pro modulo uirium me commodarem.
110 Initium a Graecis fecimus, omine satis dextro, spe atque

expectatione non admodum exigua. Nam mihi quidem haec Academia prorsus ardere uidetur Graecarum literarum amore; easque dictu mirum, quanta frequentia sequantur.

- 115 Illud certe faustum sit oportet, quod recta hic studia nulla grauantur inuidia. Quod si, quae genti est constantia, in iis quoque literis pergere, ut cepit, instituat, propediem cernere erit Hispaniam, ut belli gloria, ita literarum ornamentis cum ceteris omnibus nationibus certare. Eoque
120 magis magisque me iuuat discipulorum animos erigere et pro uirili parte prouehere.

- Ceterum, quando doctissimus quisque Latina Graecis iungenda praecipit, hac etiam parte nostrae huic Academiae operam meam nauare conabor. Idque eo facio libentius, quod, post trium linguarum studia, Hebraicae,
125 Chaldaicae atque Arabicae, tanquam e pristino mihi ad ueteres Musas redire uidear: ut si quem forte situm apud me duxit Latium, aliorum institutio uelut delimet atque expoliat.

- 130 Neque tamen quemuis temere huic rei scriptorem delegimus; sed lactea eloquentia Liuius ille potissimum arrisit. Tum quod, praeter dictionis munditiem, argumenti etiam lenocinio non solum blandiri, uerum et conducere potest; tum uero maxime, quod rem feliciter
135 in uno illo meo tentatam discipulo, publicae omnium utilitati communicare uolui.

- Itaque primum Decadis primae librum prelo commisimus, ut posthac, sine immenso sumptu, multis freti exemplaribus, multos eadem, qua unum illum, ratione
140 formemus. Et quemadmodum unus ille, te authore, fructum aliquem est consecutus, ita quicquid ipsius exemplo ad plurimos utilitatis manauerit, id omne tibi acceptum merito ferant; mihi uero discipulorum profectu gaudere liceat, qui Hispaniam, te auspice et duce, sim ingressus.
145 Bene uale, uir ornatissime, et bibliothecam istam, librorum suppellectile, quod strenue facis, in dies magis cumulare perge.

Salmanticae, Anno M. D. xxxiii. pridie Idus Maii.

II. NICOLAS CLÉNARD A JÉRÔME ALÉANDRE

ORNATISSIMO VIRO ET TRIVM LINGVARVM CALLENTISSIMO
REVERENDISSIMO DOMINO, DOMINO HIERONYMO ALEANDRO,
ARCHIEPISCOPO BRVNDVSINO, NICOLAVS CLENARDVS S.P.D.

SI ANTEHAC, eruditissime Praesul, te litteris meis inter-
pellassem, credo apud aequum iudicem audaciae meae
sua constitisset ratio licuissetque impune summam ei
tribuere humanitatem qui humanitatis disciplinas et ipse
5 pulchre coluisset et eas in bonam Europae partem prin-
ceps intulisset.

Cum enim ingenue fatear quod olim ad Graecitatis can-
didatos scripsisti ad me quoque cum caeteris pertinere,
primaque eius linguae incunabula tibi merito accepta
10 feram, non modo libris adiutus quos opera industriaeque
tua primum nacti sumus, sed praeceptore etiam <Aleand-
rino> partim usus Rutgero Rescio, nimirum in optimam
partem, ut puto, accepisses si, tanquam unus e candidis
lectoribus, ad epistolas illas tuas respondiissem et, alio
15 etiam nomine deuinctus, ob id praeterea gratias egissem
quod tuus mihi discipulus uicem praeceptoris praestitisset.

Eius ego Louanii, non uulgari quadam ratione, multum
doctrina usus sum; sed, unde firmior proficisci solet
amicitia, sic communicandis studiis cum homine mutua
20 beneuolentia coniunctus sum, ut inter Belgas propiorem
amicum non reliquerim. Narrabat ille nonnunquam de
Aleandro, quem audisset Lutetiae; sed unum, uelut
apophthegma, sibi a prudentissimo consilio datum liben-
ter usurpabat. « Consultissimum est, inquit, quod mihi
25 inculcauit inter consolandum D. Aleander : *bene fac et
neminem metue* ». Et, nisi fallit memoria, res gesta est
cum paternitas tua proxime esset Louanii. Tuum est hoc
oraculum, nec Delphicus uates unquam tam respondit
commode ad uitae huius stadium bene beateque decur-
30 rendum.

Certe mihi tam arrisit, ut quicquid postea instituissem
facere, id uniuersum ad Aleandrinam regulam exigerem.

Euenit mihi, posteaquam in stadio theologico tanquam rudem sumpsissem, ut in publicum proderem, primum
 35 hebraicae, deinde graecae linguae professor : propositum collaudauit magister meus Latomus (uir tibi quoque non incognitus) et ut est fautor cum uidet recta studia recte tradi, perpetuo currentem amice confirmauit ; neque enim deerant quibus hebraica lingua, me docente, felicius
 40 praebebat quae suis rationibus suspicarentur expedire.

Verum, nisi conatum mihi indixisset tuum elogium, frustra succenturiatus fuisset Latomus. Itaque postea, illo iam absente, cum graecas literas docere cepissem, tum uero nimium etiam plerique me desipere censuerunt
 45 qui non animaduertentem scilicet quantum dedecorarem titulum theologicum descendendo ad alphabetum graecum. Sed de gradu pellere hunc animum iam non erat integrum. Pungebat me salutaribus stimulis Aleander « *bene fac, inquit, et neminem metue* ». Quocirca hoc
 50 mihi iam deinceps contra stulta hominum iudicia prora et puppis fuit et sic illam ingenerauit Clenardo *παρησίαν* ut nusquam uti lingua pudeat ubicunque spes fructus in instituenda iuuentute sit proposita. Testis fuerit locupletissimus Castellus noster qui causam meam humanitati
 55 tuae commendauit, ad quam iam tempus esset orationem deflectere nisi quod ab apophthegmate diuelli non licet, ut magis perspicias quare non queam obliuionem capere tam fructuosae tamque prudentis admonitionis.

Biennium hic egi conuictor Archidiaconi Eborensis,
 60 uiri Catonis annos longe transgressi et tamen plane *νεκρωῶς* in hebraicis bibliis desudantis, in quibus multos iam menses nat sine cortice, ut Flaccus ait. Diuersabatur interea apud nos morbi occasione sculptor insignis Nicolaus Cantaranus. Is ubi conualuisset et in mensa com-
 65 muni adesset, clam insciis nobis, utriusque expressit effigiem, forte ut periculum faceret quam scite faciem exprimeret et uultum theologicum.

Vbi furtum rescivimus, quid nisi rideremus et nobis etiam gratularemur qui adeo crederemur formosi ut
 70 statuariis negotium exhiberemus. Quid fit ? Aiebat artifex extremam adhuc manum deesse ideoque iubebat ut

ueste pileoque honoratiore semel atque iterum indutus
ita uenirem ad coenam. « Nugas, inquam, agis. Mene in
uulgo fieri fabulam et uideri inanis gloriae stultissimum
75 aucupem ? » Ne multa ! Morem gero et exoror. Postea
ille : « excogitanda est, inquit, sententia aliqua praeclara,
quam margini insculpamus aut si quo gaudes dicto pecu-
liariter ». Iussi Archidiacono tribueret illud : « *ut semen-*
tem feceris ita et metes », siquidem mihi in mentem
80 ueniebat quam belle nunc meteret aurum lusitanicum
qui Parisiis antea seminasset in collegiis. Nomen est
M. Iohannes Paruus, examinitoris illic officio quandoque
functus nec ignarus nominis Aleandri.

Ad me uenio cui tuum oraculum ita blanditur ut in
85 circuli morem Clenardum ambire debuerit, haud alia
profecto de causa quam ut intus animus tam generoso
praecepto uelut cancellis cohibitus, foris quoque autho-
rem propositi sui utcumque testatum relinqueret mihique
sese omni modo Aleandri memoria ingereret. Hanc ego,
90 uir doctissime, non puto temere gestam esse historiam
nec me unquam casu in illam ueluti tesseram et symbo-
lum incidisse, sed, ut latentibus fati mortalium uita
regitur, magni aliquando in me conferendi beneficii libet
interpretari fuisse auspicia. Ingentium enim rerum mo-
95 menta non raro in exiguis consistunt initiis.

Memini ante annos quindecim leui quodam uerbo,
nescio quid honoris ad senem unum deferre ; is non ita
multo post, quod ne per somnium quidem speraueram,
industria fauoreque suo decemnale meis literis otium
100 peperit. Spem bonam nunc quoque Castellus meus annun-
ciauit, ut omnino confidam fore, non solum Aleandrinum
mihi oraculum eximium, uerum et ipsum quoque Alean-
drum egregium prae caeteris istic patronum, quamquam,
quod ad laudis rationem uirtutisque uim attinet, pulchre
105 cumulateque ostensis quae mihi contigerunt, iam respon-
disti.

Vnus exstitisti inter innumeros γνωμογράζους cuius admo-
nitionem mihi uendicarem, et in reliquum degendae uitae
ducem facerem. Solus nunc Romae, reliquis omnibus
110 uota mea repellentibus, propitius adiutor affulsisti oculique

mei augendi causam ad te suscepisti; et quamuis, ut audio, nihil hactenus confectum est, eas tamen bonitati tuae gratias habeo ac, dum uiuam, habiturus sum, ut, negotio transacto, magis obnoxius esse non possim. Animum enim arbitror spectare nos conuenit, non euentum neque malignum successum, propterea quod uoluntatem cogimur praestare, fortunam non facere sed tolerare. Tibi uero fidem abrogare et promptitudinem hominibus studiosis consulendi retroacta uita et plerisque perspecti mores non permittunt. Itaque plane futurum auguror ut propediem rebus peractis insigne testimonium sim habiturus quam ego merito gratitudinem animi significauerim, quando uehementia prorsus argumenta grauem coniecturam conciliant.

125 « Non ignara mali miseris succurrere disco »

inquit apud poetam Dido; nec te clam est, optime praesul, quanta semper temporis cupidine ducamur οἱ τοῖς βιβλίοις ἐπικεχυφότες καὶ ὥς σχολῆς μᾶλλον εὐπορεῖν βουλόμεθα ἢ βασιλικῶς πλουτεῖν.

130 Iam et illud liquido uides quam sint cum pietate coniuncta postulata quamque nihil ad summam praecepti receptaeque consuetudinis pertineat unum hunc homuncionem in studiorum gratiam eximi. Sunt sane et alii quibus labor desudatur in disciplinis magis seriis quam
135 hae uulgo putentur linguae nec tamen soluuntur legibus. At contra, tametsi plus ocii nactus sim quam eorum plerique, tamen quando in tot linguarum farraginem me Deus coniecit et e singulis fructum aliquem pietatis carpere gestio, nimis quam exiguum iudico quod datum est
140 ocii. Aliorum alia est ratio, qui non necesse habent ex euanidis marcidisque paginis syllabas apicesque uenari: quod mihi non semel obuentionem est in pistrino arabico.

Huc etiam illud accedit quod magis forsitan priuilegii fauorem apud quosdam emereatur: prouentus isti sacerdotiorum partim ita me fugiunt partim hinc ita fugantur quasi, multis bene ditescantibus, solus ego, priuato quodam iure τὴν πενίαν in matrimonium ducere debeam. Beneficium dari propter officium est in canone, nec puto

primitus ullos pensum hoc horarium solitos soluere nisi
150 quibus Ecclesia stipem penderet. Nam morem illum
ueterem qui iam diu obtinuerat non adeo fuisse sacro-
sanctum quin magna ex parte tolli posset re ipsa decla-
rauit Clemens Septimus piaie memoriae; nec obstabat
nouitas quin piorum hominum rationibus consuleret.
155 Quod si preces meae non minus cum religione coniun-
guntur et ad pia studia prouehenda faciunt magis nec
ullum offendere possint, ualde dolendum mihi Paulum
qui omnibus omnia fiebat ob id solum mihi clementem
non esse quia nouam clementiae causam adferam cum
160 tamen prorsus nouo exemplo Clementi<s> subscripserit.

Sed facessant istae argutiae et tua unius nitamur pru-
dentia et autoritate cui, posteaquam bonam causam in
tutelam recepisti, superuacuum est uerborum ambitu
clientem commendare. Exoro prudentiam humanitatem-
165 que tuam ne ignoto homini irascatur quod tam libere et
tamquam familiariter effatus sit. Nam piaculum credidi
non testari gratum animum et malui more meo hoc est
rustico, etiam cum magno uiro agere ut me penitus co-
gnosceres quam fucata aliqua et elaborata epistola gran-
170 diorem mentiri personam. Nos quanto simus abiectiores
tanto magis splendescet quod in humiles contuleris. Quod
si non dubitarem Romae tam humanum uirum ultro
salutare et coram colloquium de linguarum studiis expo-
nere, alienum puto facerem qui epistolam uellem eru-
175 bescere hanc.

Vale, praesul dignissime. Eborae postridie natalis
Christi anno 1536.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

ADRIEN VI, pape, 16.
 AGRIPPA DE NETTESHEYM, H.-Corn., 45.
 ALBA, Julian de, évêque de Portalgre, 91.
 ALCIAT, André, 55, 62, 65.
Alcobaça, monastère d', 89, 93.
 ALÉANDRE, Jérôme, archevêque de Brindes, 97, 104-115, 147-151.
 ALGOET, Catherine, 27. — Cornélie, 27. — Liévin, 11-31, 70. — Pierre, 12, 27, 30.
 ALGOTIUS, voir Algoet, Liévin.
 ALLEN, le cardinal Guillaume, 136.
 ALPHONSE X, roi d'Espagne, 92, 96.
 ALSBERGHE, dit Algoet, famille, 12, 30.
 ALSBERGHE, dit Haesbijt, famille, 12.
 AMERBACH, Boniface, 23, 29.
Amiens, 56, 62.
 ANDRÉ, Valère, 11, 77.
 ANNOOT, Catherine, 21, 27. — Guillaume, 21.
 ANTOINE, Jean, voir Hammonius.
Anvers, 9, 13, 15, 23, 26, 27, 43-45, 68, 77, 80, 84, 95, 109, 115, 118, 125, 127, 129, 130, 133, 134, 138.
 ARENBERG, Robert de la Marck d', 50.
 Aristophane, 18.
 Aristote, 5.
 Arras, 16, 56, 62.
 Audenaerde, 20.
 Augsbourg, 23, 38, 52. — Diète d', 19, 26, 29, 124.
 Ausone, 95.
 AUTRICHE, Ernest d', 135. — Georges d', 15. — Don Juan d', 124. — Voir Marguerite.
Avignon, 56, 80.
 AYTTA, Viglius d', 137.
 AZPILCUETA, Martin de, 91, 93.

B

BACHERIUS, Pierre, 9.
 BAECHER, Nicolas, 47.
 Baelen (Anvers), 16.

BAGATTO, Ottavio, 121.
 BAÏF, Antoine de, 65.
Balaguer, 56.
 BALBUS, Hieron., 39.
Bâle, 15, 16, 18, 22, 23, 29, 31, 40, 46, 72, 75.
 BARBIER, Pierre, 16, 31.
Barcelone, 56.
 HARLANDUS, Adrien, 70.
 BARONIUS, le cardinal, 120.
 BARRADOT, Thomas, 49.
 BAVIÈRE, Ernest de, prince-évêque de Liège, 123-126.
Beaune, 64.
 BEBEL, Henri, 53. — Jean, 18.
 BECANUS, Joh. Goropius, 127.
 BEJA, Isidore de, 89.
 BEKE, Nicolas Cleynaerts *alias* de, voir Clénard.
 BEKE, van der, Baudouin, 117. — Liévin, 117. — Pierre, 27.
 BEKE, van der, Laevinus, voir Torrentius. — Pierre, voir Torrentius.
Bélem (Portugal), 115.
 BELLAY, Joachim du, 65, 122.
 BELLEAU, Remi, 65.
Bellem (Flandre orientale), 8.
 BERGHES, Maximilien de, 34. — Robert de, prince-évêque de Liège, 121-124, 126. — Famille de, 69.
Bergues-Saint-Winoc, 16, 18.
 BERTHOLF, Hilaire, 11.
 BEUGHEN DE HOUTHEM, famille de, 50.
 BICLARO, Jean de, 93.
 BLADEL ou Blioul, Élisabeth de, 55.
 BLOC, Conrad, 136.
 BOCHIUS, Jean, 137-138. — Jean-Ascagne, 138.
 BOGAERTS, Jean, imprimeur, 9.
 BOLATRA, Lucrezia, 121.
 BOLLAERT, Romain, libraire, 43.
Bologne, 69, 80, 119, 120.
 BOLSEC, Matth., imprimeur, 110.
 BONHOMI, J.-F., évêque de Verceil, 125.
Bordeaux, 73.
 BORDING, Jacques, 80. — Jacques, son fils, 80.
 BORROMÉE, saint Charles, 120.

Borsbeke (Flandre orientale), 117.
Bouchout, près de Meysse (Brabant), 50, 51, 53.
Bourges, 55, 56, 59, 62.
Braga, 83, 87, 90, 93, 128.
Braine-le-Comte, 61.
BRANDT, Gérard, 135.
Brindes, 97, 104, 105, 147.
Brixen, 38, 45.
Bruges, 12, 15, 18, 20, 27, 38, 67-78, 80.
Bruxelles, 7, 21, 34, 45, 48, 49, 53, 54, 61, 73, 75, 95, 96, 135-137.
BUCLERIUS, Charles, 68.
BUREAU, Nicolas de, évêque de Sarepta, 118.
Burgos, 47, 83.
BUSLEYDEN, Jérôme de, 7, 10. — Famille de, 66, 69.

C

Cadix, 39.
CAESAR, Martin, imprimeur, 43. — Sa veuve, 23.
Caesaraugustana, chronica, 90.
Cahors, 91.
CALVUS, F. Minitius, imprimeur, 42.
CAMAGNI, Pierre, évêque de Fiesole, 132.
Cambrai, 56, 59, 108.
Cambron, 107.
CANO, Sébastien del, 39, 40, 42.
CANTARANUS ou Chanterene, Nicolas, sculpteur, 108, 109, 148-149.
Cantorbery, 17, 18.
Capelle-au-Bois (Brabant), 50.
CAPILUPI, Lelio, 121.
CARAFFA, le cardinal, 120.
CARINUS ou Kiel, Louis, 14.
Carlstadt sur le Mein, 43.
CARONDELET, Jean de, archevêque de Palerme, 43, 61.
Carpentras, 8.
Carthaginensia, chronica, 90.
CASEMBROOT ou Casperotus, Léonard, 68, 77.
CASSANDRE, Georges, 7, 10, 71.
Cassel (Nord), 68.
CASTELLANUS, Pierre, 16.
CASTELLUS ou del Castillo, François, 105, 108, 110, 148-149.
CELLARIUS, Christophe, 78.
Cervera, 56.
CERVICORNUS, Euch., imprimeur, 40, 42.
César, 76.
Champmol, chartreuse de, 58.
CHANTERENE, Nicolas, voir Canta-

ranus.

CHARLEMAGNE, 3.
CHARLES-QUINT, 16-19, 22, 24, 25, 33, 37, 38, 40, 42, 44-47, 49-51, 53, 55, 56, 84, 107, 119, 135.
CHARLES LE TÉMÉRAIRE, 3.
Chartres, 56.
Chaves, 128.
CHESNE, Jeanne du, 44.
CHIEREGATO, François, nonce apostolique, 42.
CHRISTIERN II, roi de Danemark, 45.
CHRISTIERN III, 80.
Chronica caesaraugustana, 90. — *carthaginensia*, 90.
Chronicon complutense, 90.
CHYLIUS, Adrien, 18.
Celse, 15, 16.
Cicéron, 64, 102, 109.
Cid, 90.
CLAVA ou Colve, Antoine, 18, 20. — Marguerite, 21.
CLAYSSONE, Barbe, 9.
CLÉMENT VII, pape, 17, 31, 42, 111-113, 151.
CLÉNARD ou Cleynaerts *alias* Beke, Nicolas, 79, 80-115, 143-151. — Pierre, 94.
CLÈVES, Guillaume V, duc de, 22.
CLUSIUS ou de l'Escluse, Charles, 87.
COELHO, GEORGES, 89, 91.
Coïmbre, 87, 88, 93.
Cologne, 7, 10, 25, 36, 40, 42, 45, 75, 93, 96, 124, 125.
COLOMB, Christophe, 100, 144. — Diego, 83. — Fernand, 81-84, 96-104, 108, 114, 143-146.
COLVE, voir Clava.
COMES, Stephanus, 68, 72.
Comines, 45.
COMINES, Philippe de, 3, 93.
Compiègne, 56.
Complutense, chronicon, 90.
Compostellana, historia, 90.
CONSIDIUS NOVIANUS, Caius, 129.
Constance, concile de, 36, 53.
Copenhague, 80.
COPPENS, Gilles, imprimeur, 26.
Cordoue, 104, 145.
Cornelius Nepos, 10.
CORTHALS, Marguerite, 12.
Courtrai, 10, 20, 23, 29.
CRANEVELT, François de, 27, 30, 40, 45, 54.
CROCUS, Hubert, imprimeur, 27.
CROY, Charles de, évêque de Tournai, 118. — Robert de, évêque de Cambrai, 108.

CRUCIUS, Jean, 18, 29.
Culm, 20, 30.
 CUSPINIANUS, Johannes, 75.

D

DANTISCUS, Johannes, évêque de
Culm, 20, 29, 30.
 DEIOTARUS, Zacharias, 17, 29.
 DESPORTES, Philippe, 65.
 DIACRE, Paul, 73, 77.
 DIAZ, Rodrigue, 90.
 DIERCX, Vincent, 47.
Diest, 26, 81, 93, 96.
Dijon, 56, 57.
 DONSANUS, Matthias, 119.
 DORAT, Jean, 65.
Dordrecht, 73.
 DORPIUS, Martin, 9.
 DRYVERE, Jérémie de, 16.
 DUMEUS ou van der Haeghen, Go-
 defr., imprimeur, 118.
Düren, 23-25.

E

Ecija, 128.
 ECK, Jean, 39.
 Eeckenbeke, seigneurie d', 3.
 EGMONT, Georges d', évêque d'U-
 trecht, 55.
Ehrenbach (Timiripa), 43.
Elverdinghe (Flandre occidentale),
 72.
 ÉRASME, 1, 2, 7, 10-23, 29-31, 33, 45-
 48, 50, 53, 69, 77, 84, 93, 99, 107-
 109.
 ERNEST D'AUTRICHE, l'archiduc, 135.
 ESCLUSE, Charles de l', 87.
Espelchin (Hainaut), 132.
 ESQUERDES, Philippe d', 3.
 Eusèbe de Césarée, 74, 93.
Eutrope, 72-75, 77-78.
 EVERTS ou Everardi, Jean, voir
 Second, Jean. — Nicolas, 55.
Evora, 87, 90-93, 105, 108, 109, 113,
 115, 148, 151.

F

FAERNO, Gabriel, 121.
 FARNÈSE, Alexandre, 124, 134.
 FERDINAND I, empereur, 51.
 FERDINAND I, roi de Castille, 91.
Ferrare, 129.
 FEVYNUS, Jean, 18.
Fes, 83.
Fiesole, 122.

FISHER, Jean, évêque de Roches-
 ter, 18.
 FLANDRE, Louis de, 72.
 FLANDRES, voir Algoet, Liévin.
 FONCK VAN AMERONGHEN, J., 138.
Fontanet en Bourgogne, 82.
Francfort, 72, 74, 93.
 FRANÇOIS D'ASSISE, saint, 112.
 FRANÇOIS DE SALES, saint, 117, 121.
 FRANÇOIS I, roi de France, 56.
 FRÉDÉRIC II, roi de Danemark, 80.
 FRÉDÉRIC, électeur palatin (1519),
 38.
 FRISIUS, Cornelius Gemma, 43.
Fulda, 74.

G

Gaète, 129.
 GAGUIN, Robert, 93.
 Galien, 15, 16.
 GAMBARA, Lorenzo, 121, 122.
Gand, 1-4, 9, 11, 12, 18, 20, 21, 26,
 27, 30, 31, 56, 68, 70, 71, 73, 117-
 119, 125, 137.
 GATTINARA, Mercurino, le cardinal,
 53, 54.
 GEMMA FRISIUS, Corn., 43.
Genes, 80.
 GENÈVE, François-Prosper de, 51.
 GENNEP, André, 16.
 GEORGES D'AUTRICHE, prince-évêque
 de Liège, 45.
 GÉRARD, Balth., 132.
 GERARDUS, libraire, 2.
 GHESQUIÈRE, Jos.-Hipp., 137.
 GIBERTI, Matth., évêque de Vérone,
 17, 29, 31, 42.
 GILLES, Pierre, 45.
 GISELIN, Victor, 16.
 GOCLENIUS, Conrad, 29, 70, 80.
 GOES, Dam. de, 118.
 GOETHALS, Liévin, voir Algoet, Lié-
 vin.
 GOETHALS, Philippe, 12. — Famille,
 11, 30.
 GOETHE, Wlfg., 65.
 GOROPHUS BECANUS, Joh., 127.
 GOURMONT, Gilles de, imprimeur,
 106.
Grambais (Brabant), 44.
Grammont, 16, 136.
Gran, 23.
 GRANVELLE, le cardinal de, 122, 125.
 GRAPHEUS, Cornelius Scribonius,
 45.
 GRAVE, Barth. de, imprimeur, 9, 18.

GRÉGOIRE XIII, pape, 124.
 GRÉGOIRE XIV, pape, 133.
Grenade, 46, 83, 128.
 GROESBECK, Gérard de, prince-
 évêque de Liège, 123, 126.
 GRUTERUS, Janus, 53, 72.
 GRYNÆUS, Simon, 18, 40.
 GUALTERUS, Corneille et Jean, voir
 Wouters, Corn. et Jean.
 GUALTERUS, Robert, imprimeur, 72.
 GUICCIARDINI, Lod., 67, 77.
 GUILLAUME V, duc de Clèves, 22.
 GUILLAUME LE TACITURNE, prince
 d'Orange, 131, 132.
Gurk (Carinthie), 35, 39.
 GYMNICUS, Martin, imprimeur, 10.

H

HAESBYT, famille, 12.
 HAL, Jacques de, 90.
 HALLUIN, Georges de, 45. — Famille
 de, 69.
 HALSBERGHE, voir Alsberghe.
Hambourg, 36, 45, 53, 80.
 HAMÉRICOURT, Gérard d', 74.
 HAMMONIUS, Jean ANTOINE dit, 82,
 84, 96.
 HANNART, Jean, 51.
 HARDUYN, Denis, 2.
 HARO, Christophe de, 40. — Diego,
 44, 51, 54. — Françoise, 44, 53.
 HAUCHIN, Jean, archevêque de Ma-
 lines, 133, 136.
 HAVERKAMP, Sigbert, 74.
 HECQUET, Adrien, 54.
Heilbronn, 25.
 HEINSIUS, Daniel, 66, 131.
 HENRI VIII, roi d'Angleterre, 18,
 29, 38.
 HENRIQUE, don, cardinal, roi de
 Portugal, 83, 87, 89, 91-93, 105.
Herenthals, 133.
Hermannstadt, 35.
Herzele, 117.
 HEYNDRIX, Clara, 117.
 Hippocrate, 15, 16.
Historia compostellana, 90.
 HOFMAN VON GRUNBÜCHEL, Jean, 35.
 HOLLANDO, Theod. de, imprimeur,
 94.
 HONTERUS, Johannes, 35.
 HOOGHVORST, famille d', 49.
 HOPPERUS, Joachim, 77.
 Horace, 108, 129-131, 148.
Houlerlé, collège de, à Louvain,
 81, 110.
Houthem (Brabant), 50, 53.

Hundelghem (Flandre orientale), 9.

I

Idace, 90, 93.
 ILDEPHONSE, saint, 89, 93.
 ISABELLE DE PORTUGAL, l'impéra-
 trice, 26.
Isenberghe-lez-Furnes, 73.
 Isidore, saint, 89, 93.
 Isidore de Beja, 89.
 ITIUS, 137.

J

Jean Chrysostome, saint, 81.
 JEAN III, roi de Portugal, 87, 88, 115.
 Jérôme, saint, 74, 93.
 JODE, Corneille de, 27. — Gérard,
 27.
 JUAN D'AUTRICHE, don, 124.
 JUBA, roi de Numidie, 130.
 JULIERS, le duc de, 120.
 JUNTA, Jean, imprimeur, 98.
 JUSTINIEN, 74.

K

KIEL ou Carinus, 14.

L

La Haye, 55, 77.
 LALLEMAND, Jean, 38.
 LAMBERT DE SAINT-OMER, 74.
 LAMBIN, Denis, 130.
 LAMBRECHT, Josse, imprimeur, 119.
 LANG, Matthias, 34, 35, 38-41.
 LANGHE, Charles de, 128, 129, 137.
 LA ROCHEFOUCAULD, Jean de,
 évêque de Mende, 80.
 LATINIUS, Lat., 121.
 LATOMUS, Barthélemy, 62.
 LATOMUS, Jacques, 107-108, 148.
 LAURIN, Guy, 69. — Jérôme, 69. —
 Marc, 12, 14, 18, 69, 72. — Marc,
 le jeune, 69. — Matthieu, 69. —
 Pierre, 69.
Lede (Flandre orientale), 11.
Ledeberg (id.), 11.
Lennick (Brabant), 120.
Lépante, bataille de, 131.
Leyde, 66, 67, 73, 75, 127.
Liège, 45, 81, 118, 122-126, 128, 130,
 133, 138.
Lierre, 45.
Lille, 56.
Linaires, 128.

LIPSIUS ou Lipse, Josse, 1, 6. —
Juste, 1, 127, 131. — Martin, 1-10.
Lisbonne, 115, 118.
Lisieux, collège de, à Paris, 80.
LIVINEIUS ou Lievens, Jean, 117.
LOMBARD, Lambert, 126.
Londres, 17, 18, 93.
LOPEZ DE RIBERA, Pero, 94.
Lorette, 131.
LOUIS XI, roi de France, 3.
Loupoigne (Brabant), 44, 51.
Louvain, 5, 7, 9, 12-19, 43, 47, 54,
69, 70, 77, 80, 101, 102, 105-107,
110, 114, 118, 136-138, 145, 147.
Lubeck, 80.
Luc de Tuy, 90.
Lucien, 10.
LULLIN, le seigneur de, 51.
Lund, 36.
LUTHER, Martin, 38, 39, 46, 48.
Luxembourg, 20, 30, 40, 124.
Lyon, 45, 56, 59, 62.

M

Mâcon, 62.
MADRUZZI, le cardinal, 120.
MAGELLAN, Fern. de, 39, 40, 54.
MAGNY, Olivier de, 65.
Malaga, 128.
Maldeghem (Flandre orientale), 18.
Malines, 27, 40, 43, 45, 55, 56, 59,
77, 133, 135.
MAMERANUS, Henri, imprimeur, 25.
— Nicolas, 25, 26, 30.
MANOËL LE FORTUNÉ, roi de Portu-
gal, 87.
MANOËL, prince de Portugal, 115.
MANUCE, Paul, 121.
MARCELLIN, le comte, 73-75, 78.
MARCHE, Olivier de la, 3.
Marche-en-Famenne, 124.
MARCK, Robert de la, 50.
MARGALHO, Pedro, 91.
MARGUERITE D'AUTRICHE, 3, 37, 43-
45, 47.
MARIE DE HONGRIE, 20, 22, 25, 29,
35, 45.
MARTENS, Thierry, imprimeur, 80,
106.
Martin, saint, 82.
MARTYR, Pierre, d'Anghera, 34.
MASIUS, André, 120.
MASSON, Jacques, voir Latomus.
MATTHAEUS, Antoine, 65, 75, 77.
MAXIMILIEN D'AUTRICHE, 3, 35-37, 54.
Mayence, 121.
Meaux, 75.

MECKLEMBOURG, Henri de, 80.
Medina del Campo, 83, 84.
Meerendré (Flandre orient.), 7, 10.
MEEUS, Marguerite, 94.
MELANCHTHON, Philippe, 6, 9.
Ménandre, 14.
Mende, 80.
Menin, 56.
MÉRODE, Bernard de, 51.
MERULA, Paul, 74.
METSYS, Quentin, 109.
MEYERE, Jacques de, 27, 72, 77, 93.
Meyssé (Brabant), 50.
Middelbourg, 45.
MINITIUS CALVUS, F., imprimeur,
42.
MIRABEAU, H.-G. de, 65.
MIRAEUS, Aubertus, 93.
MOL, Catherine de, 44, 51. — Ro-
land, 44.
Molins de Rey, 35, 38.
Moluques, îles, 39-44, 54.
MONACHUS, François, 43.
Mons, 56, 60, 61, 64.
Mont Saint-Adrien, le, 82.
MONTAIGNE, Michel de, 65.
MONTANUS, Arias, 134, 135.
Montpellier, 56, 62, 80.
MORUS, Thomas, 45.
MOSCHERON ou Moscronius, Guil-
laume de, 68.
Moscou, 137.
MUELLER, Erhard, 45.
Munatius Plancus, 129.
MURGENSIS, Jacobus Salvator, 96.

N

NANSIUS, François, 73.
Naples, 98, 122.
NASSAU, Henri de, seigneur de
Diest, 81.
Nederbrakel (Flandre orient.), 16.
NEGRONI, Françoise, 80.
NEPOS, Cornelius, 10.
Nieuport, 18.
Nîmes, 56, 62.
Notitia dignitatum, 75.
Novianus, Caius Considius, 129.
Nuremberg, 42, 52.

O

OGIER, Simon, 132.
OLAHUS, Nicolas, 20-23, 29, 35, 53.
OMNIBONUS, voir Algoet, Liévin.
OPORINUS, Jean, imprimeur, 72, 75.

ORANGE, Guillaume le Taciturne, prince d', 131, 132.
Orléans, 56, 59, 97, 138.
 ORSINI, Fulvio, 121, 128, 129.
 ORTELIUS, Abraham, 127.
Oudenbourg (Flandre orient.), 16.
 Ovide, 61.

P

Padoue, 68, 77, 119.
Palerme, 43, 61.
 PAMELE, Jacques de, 74.
 PANAGATHUS, voir Algoet, Liévin.
 PANTIN, Guillaume, 15. — Pierre, 95.
 PANVINIUS, Onuphrius, 75.
 PAPIUS ou de Pape, André, 117.
Paris, 18, 19, 29, 56, 62, 66, 70, 74, 75, 80, 82, 97, 102, 107-110, 119, 145, 147, 149.
 PARME, le duc de, voir Farnèse, Alex.
 PARVUS ou Petit, Jean, évêque du Cap-Vert, 108, 109, 148, 149.
Pas (Pas de Calais), 62.
 Paul Diacre, 73, 77.
 PAUL III, pape, 50, 105, 112, 113, 151.
 PAUL IV, pape, 120, 121, 124.
Perpignan, 56.
 PERRENOT DE GRANVELLE, Antoine, cardinal, 122, 125.
 PETIT, Jean, voir Parvus.
 PEUTINGER, Conrad, 52.
 Phidias, 132.
 PHILIPPE LE BEAU, 16, 36, 69.
 PHILIPPE LE BON, 3, 58.
 PHILIPPE LE HARDI, 58.
 PHILIPPE IV, roi d'Espagne, 92, 96, 134-136.
 PIE IV, pape, 123-124.
 PIE V, pape, 112, 124.
 PIRCKHEIMER, Wilibald, 52.
Pitthem, 71.
 PLANCUS Munatius, 129.
 PLANTIN, Christophe et ses successeurs, imprimeurs, 87, 127, 129, 130.
 Pline l'Ancien, 76.
 Pline le Jeune, 10, 64.
 POELMAN ou Pulmannus, Théodore, 129.
Pottiers, 73.
 POLITÈS, Joachim, 62.
Portalègre, 91.
 PORTONARIUS, André de, imprimeur, 94.
 PRAET, Louis de Flandre, baron

de, 72. — Famille de, 69.
 Prosper d'Aquitaine, 93.
 Prudence, 16.
 PULMANNUS, Théodore, 129.

Q

QUIGNONEZ, le cardinal, 112.
 Quintilien, 103.

R

RABELAIS, 106.
 RADZIWILL, le cardinal, 137.
Ramsdonck (Brabant), 50.
 RAYNAUD (Reynaldus), messenger d'Ypres, 62.
Reims, 56.
 REQUESENS, D. Luis de, 124.
 RESCIUS, Rutger, 15, 29, 80, 106, 107, 147.
 RESENDE, André de, 81, 91, 96.
 REX, Félix, 11.
 RHEANANUS, Beatus, 69.
 RIVIUS, Gérard, voir Rym, Gérard.
 ROCHEFOUCAULD, Jean de La, évêque de Mende, 80.
 ROCHELLE, Jeanne de la, 80.
Rochester, 18.
 RODOLPHE II, empereur, 124.
 RODRIGUE DIAZ, 90.
 ROLIN, Nicolas, 64.
Rome, 18, 29, 41, 42, 68, 104-105, 110, 113, 114, 120-122, 125, 128, 129, 136, 137, 149, 151.
 RONSARD, Pierre de, 65.
 ROSIER, Jean, 132.
 ROSSEM, Martin van, 118.
Rostock, 80.
 RUBENS, Pierre-Paul, 132.
Rummen (Brabant), 51.
 RYM, Baudouin, 3. — Charles, 8. — Gérard, 1-10. — Gérard, le jeune, 9. — Guillaume, 3. — Philippe, 3. — Famille, 2, 4, 9.

S

SADOLET, Jacques, évêque de Carpentras, 80.
Saint-Adrien, le Mont, 82.
Saint-Amand, lez Tournai, 55.
Saint-Bernard sur Escaut, abbaye de, 133.
Saint-Jacques (Espagne), province de, 90.
Saint-Laurent, abbaye de, à Liège, 126.

Saint-Omer, 73-75.
Saint-Quentin, bataille de, 131.
Salamanque, 79, 83-96, 98, 101-105, 145-146.
Salvaterra (Espagne), 82.
 SALVATOR MURGENSIS, Jacobus, 96.
Salzbourg, 35, 40.
 SANCHEZ DE AGUILAR, Francisco, 94.
 SANCHEZ DE LAS BROZAS, Francisco, 91, 94, 96.
 SANDERUS, Antoine, 2, 3, 26, 28, 67, 77.
Santiago du Cap Vert, 108.
Saragosse, 91, 95.
Sarepta, 118.
 SCALIGER, Joseph, 130.
 SCHEPPER, Corneille de, 18, 20.
 SCHETZ, Érasme, 23.
 SCHNEITPECK, Jean, 39.
 SCHOENER, Jean, 43.
 SCHOONHOVIA, voir Sconhove.
 SCHOTT, André, 95.
 SCONHOVE, Adrien de, 69, 77. — Antoine, 67-78. — Corneille, 68, 69. — Gisbert, 67-69, 77. — Guillaume, 68, 71, 77. — Nicolas, 67, 77.
 SCRIBANI, Charles, 117.
 SCRIBONIUS GRAPHEUS, Corneille, 45.
 SCRIVERIUS, Petrus, 58, 66.
 SECOND, Jean, 44, 48, 53, 55-66.
Ségovie, 86.
Segura (Espagne), 82.
Sélestat, 69.
 SEVENBORGE, Luc van, 53.
Séville, 39, 81, 84, 90, 98, 101, 144, 145.
 SEWEYS, Alexandre, 54.
 SIEBENBERGHE, voir Zevenberghe.
 SILVESTRE, conseiller du pape Paul IV, 120.
Sintra, 115.
 SIRLET, le cardinal, 120, 129.
 SIRMOND, Jacques, 85.
Smalkalde, ligue de, 25.
Smolensk, 137.
 SOLIMAN II, 51.
 SOLRE, famille de, 49.
 SONNIUS, François, évêque d'Anvers, 125.
 SOTOMAYOR, Pedro de, 96.
Spire, 45.
 STADION, Christophe de, évêque d'Augsbourg, 23.
Strasbourg, 53.
 Suétone, 129, 130.
 Sulpice Sévère, 16.

SWEERTIUS, François, 11, 28, 77.
 SYLBURG, Frédéric, 74.

T

Tarragone, 128.
 TARTAS, Jean de, 114.
 TAVERA, Jean de, cardinal-archevêque de Tolède, 55.
Teramo, 42.
 TERENCE, 13.
Termonde, 56, 117.
Thielt, 15, 95.
 TILLET, Jean du, évêque de Meaux, 75.
Timiripa (Ehrenbach), 43.
 TISSARD, François, 114.
 Tite-Live, 98, 103, 129, 146.
Tolède, 55, 95.
 TOLEDE, Rodrigue de, 90.
 TOLEDO, Jean de, évêque de Cardoue, 101, 145. — Luis, 98, 101, 103, 145-146. — Maria, 83. — Pedro, 101.
 TONNENENSIS, Victor, 93.
 TORRE, Hernando de la, 88.
 TORRENTINUS ou van der Beke, Pierre, 117, 139.
 TORRENTIUS ou van der Beke, Laevinus, évêque d'Anvers, 117-139.
Toulouse, 91.
Tournai, 118, 124, 129.
Tournus, 62.
Tours, 82.
 TRAJECTENSIS, W., imprimeur, 94.
 TRANSSYLVAIN, Jeanne de, 51. — Luc, 63. — Marie, 51-52. — Maximilien, voir :
 TRANSSYLVANUS, Maximilien, 33-54.
Trente, 18, 29. — Concile de, 125, 134.
Trèves, 39.
Troyes, 17, 56, 59.
 TRUCHSES VON WALDBURG, Gebhard, 124.
Tunis, 55.
 Tuy, Luc de, 90.
 TUNSTALL, Cuthbert, évêque de Londres, 18.

U

Ulm, 25, 26.
Utrecht, 55.

V

VALDÈS, Alonso de, 37, 46-48, 50, 53. — Juan, 37, 53.

Valenciennes, 60, 61.
Valladolid, 37-39, 48, 83, 102.
Val Saint-Martin, abbaye du, à Louvain, 5.
VARGAS, Sebast. de, 83.
VASAEUS, AGOSTIN, 86, 87. — Geronimo, 86, 87. — Johannes, 79-96, 98, 103, 108.
VAYLLE, Francisco de, 84, 85.
VEGERIUS, Conrad, 40, 54.
VELTWYCK, Gérard de, 51, 54.
Venise, 75.
VENIUS, Otto, 137.
Venlo, 22.
Verbérie-sur-Oise, 63.
Verceil, 125.
VERRECKIUS, Érasme, imprimeur, 72.
VERHEYK, J.-H., 74.
Vérone, 17, 38.
VETTERS, Lysbette, 12.
VICTORIA, Francisco de, 91.
VILLALON, Pedro de, 91.
Vilvorde, 133.
Vincennes, 65.
Vinderhaute (Flandre orientale), 7, 10.
VINET, Élie, 73, 78.
Vittoria (Espagne), 81.
VIVIEN, Jean, 127.
VIVÈS, Juan-Luis, 7, 10, 69, 72.
Vlamertinghe (Flandre occident.), 72.
VULCANIUS, Bonaventure, 66, 75, 77.

W

Wamba, 90.
WARHAM, Will., archevêque de Cantorbéry, 17, 18.
Waroux (Liège), 51.
Waterclet (Flandre orientale), 69.
WECHEL, Chrétien, imprimeur, 74.
WEMMEL, famille de, 49.
WESTERLOO, famille de, 49.
WEZE, Jean de, 36, 53.
WINTER, Thomas, 17, 30.
WOESTYNE, Louis de Praet, baron de, 72.
WOLSEY, Thomas, évêque d'York, 16, 18, 29.
Worms, 38, 39, 107.
WOUTERS ou *Gualterus*, Corneille, 71, 75, 77. — Jean, 7, 10.

Y

York, 16.
Ypres, 62.

Z

Zalduendo (Espagne), 82.
Zamora, 90.
ZANCHI, Basilio, 121.
Zandvoorde (Flandre occidentale), 16.
ZEVENBERGHE, Maximilien de, 34.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE I. — Méprise et quiproquo	
Gérard Rym	1
CHAPITRE II. — Au service d'Érasme et de l'Empereur	
Liévin Algoet	11
CHAPITRE III. — Le conseiller de Charles-Quint	
Maximilien Transsylvanus	33
CHAPITRE IV. — Les carnets de route de	
Jean Second	55
CHAPITRE V. — Le chanoine de Saint-Donatien	
Antoine de Sconhove	67
CHAPITRE VI. — Le maître de Salamanque	
Johannes Vasaëus	79
CHAPITRE VII. — Deux lettres nouvelles de	
Nicolas Clénard	97
CHAPITRE VIII. — L'évêque d'Anvers	
Laevinus Torrentius	117
APPENDICE	141
TABLE ALPHABÉTIQUE	153
TABLE DES MATIÈRES	161

E. DAXHELET, Adrien Barlandus (1486-1538).
A. POLET, Petrus Nannius (1500-1557 : with unpublished matter).
L. DE KEYSER, Cornelius Grapheus (1482-1558).
J. THEYS, John Louis Vives' Pedagogy and Psychology.
Viglius Aytta de Zwichem (1507-1577).
Joannes Despauterius (c. 1480-1520).
Cornelius Valerius (1512-1578: with unpublished letters and poems;
his will and its execution; &c.).

HUMANISTICA LOVANIENSIA

This Series will comprise studies, scarce texts, and matter not previously printed, concerning the history of Humanism and the lives and works of Humanists, especially those who, from de Spouter to Puteanus, made of the old Brabant University a centre of the Renaissance. All collaboration is invited, and contributions will be gratefully received by Prof. H. DE VOCHT, 48, Boulevard de Jodoigne, Louvain.

Have already been issued :

1. *Litterae Virorum Eruditorum ad Franciscum Craneveldium 1522-1528*. A Collection of Original Letters, with Notes and Commentaries by HENRY DE VOCHT. 1928
 2. *The Earliest English Translations of Erasmus' COLLOQUIA 1536-1566*. Edited, with Introductions and Notes, by HENRY DE VOCHT. 1928
 3. *L'Humanisme Belge à l'époque de la Renaissance. Études et Portraits (Deuxième Série)* par ALPHONSE ROERSCH. 1933
-

The next volumes will shortly appear :

4. *Monumenta Humanistica Lovaniensia*, by H. DE VOCHT : a series of Short Studies & Unpublished Texts relating to Louvain Humanists : viz., Vives, and his Visits to England. — Martin van Dorp's Apology to Meinard Man (1521). — Gerard Morinck's Life of Martin van Dorp (1526). — Nicolas Clenardus and his Training. — Roderick Manrique and Vives (1533). — Gerard Morinck and his Friends. — Damiani a Goes' Oration to the University (1543), &c.
 5. *Collegii Buslidiani Primordia, 1517-1547*, by H. DE VOCHT.
-

The following numbers will be chosen from the undermentioned works, which are in preparation :

Annotated editions of

- Hieronymi Buslidii Carmina, Epistolæ et Orationes* (1500-1517).
Stephani Vinandi Pighii Epistolæ (1557-1597).
Livini Ammonii Epistolæ (1518-1556).
Richard Taverner's *Proverbs or Adagies, 1539-1552*.
Epistolæ Cornelii Scepperii et Joannis Dantisci.

Studies on the lives and works of the professors of Busleyden College and of other humanists :

- L. DAUBERSY, Rutger Rescius (c. 1495-1545 : avec une bibliographie de ses impressions).

Continued on p. 3 of cover